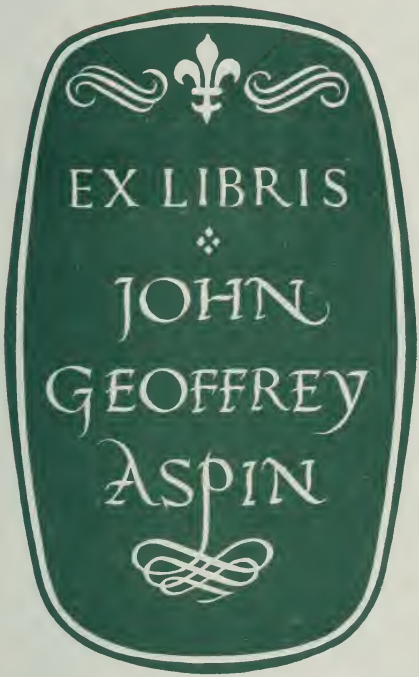
RELIE' A CHARTRES,
Chez N. DOUBLET, Libraire, rue
des Changes, par DESMARAIS
son Gendre.

Universitas
BIBLIOTHECA


EX LIBRIS
JOHN
GEOFFREY
ASPIN

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/gastondefoixquat01lavi

GASTON DE FOIX,

QUATRIEME DU NOM.

TOME PREMIER.

GASTON
DE FOIX.
QUATRIEME DU NOM.
TOME PREMIER.

Vignacourt, m. 1774

GASTON DE FOIX,

QUATRIEME DU NOM.

NOUVELLE HISTORIQUE,

GALANTE ET TRAGIQUE.

*Par Mr. D. V***.*

TOME PREMIER.

A CONSTANTINOPLE,
De l'Imprimerie du G.-S.

M. DCC. XLI.

Universitas

PQ
1993
.L66G3
1741
v.1
Coll. of Fr.

PREFACE.

UNE *Gageure assez considérable a produit l'Ouvrage que je présente aujourd'hui au Public ; je dois pour mon honneur en raconter la cause, afin que les Critiques m'en pardonnent l'effet. Je me trouvai il y a quelques mois dans une maison de Campgne, où on m'obligea de lire tout haut un Tome des Histoires Tragiques de Bandel ; la mort sinistre du Comte de Foix me frappa aussi-bien que mes Auditeurs ; on me proposa de la mettre dans un François plus correct qu'elle ne l'est dans cet ancien Auteur, je m'y engageai. Un espece de Bel Esprit qui*

se trouva pour lors avec nous, me dit d'un ton ironique, que je n'aurois pas grande peine à détacher cette Histoire du Livre de Bandel ; mais qu'un projet digne de moi seroit d'y inserer toutes les autres qui composent ce Volume. Je lui répondis modestement que cette idée étoit au-dessus de mes forces : Je le crois bien, ajouta-t'il en souriant, c'est dumoins quelque chose de sçavoir se rendre justice. J'avoüe que cette repartie me piqua ; je me flatte cependant, répliquai-je avec dépit, que si je l'avois entrepris, j'en surmonterois facilement la difficulté. Si vos Episodes n'avoient aucunes liaisons, me repartit mon homme, sans doute vous en viendriez à bout ; mais de les coudre toutes les unes aux autres,

& les rendre, pour ainſi dire, enclavées dans l'Hiſtoire de Gaſton ; c'eſt ce que je ne puis croire. Là-deſſus la diſpute s'échauffa entre nous, il me propoſa de gager, je le pris au mot, & dès le lendemain je me mis à l'Ouvrage. On y trouvera donc les ſept Epiſodes qui forment le Tome de Bandel ; j'ai tâché de les rendre néceſſaires à celle de mon Heros. Au reſte je crois qu'il eſt bon d'avertir mon Lecteur, que le fond de ces Nouvelles Tragiques eſt exactement vrai ; non ſeulement Bandel ſe piquoit de ſincerité, mais j'ai verifié ſur differentes Annales, la verité de ce qu'il avançoit ; les révolutions inoüies de Boheme, cauſées par les femmes, à la tête deſquelles étoit la Princeſſe Voluſque, ſe trouveront facilement

dans les anciennes Chroniques de ce Royaume. La triſte fin de Kanut Roy de Dannemark ſe peut lire dans l'Hiſtoire de ce Pays ; le Procès de Jean de Ligoure eſt encore exiſtant dans les Regiſtres de Limoges. Il eſt vrai que j'ai détourné la fin de ce Gentilhomme, il fut décapité & je le laiſſe vivre. Qu'on me le pardonne, j'en avois beſoin. Je puis également vérifier les autres Epiſodes : il eſt vrai que je leur prête divers agrémens. Mais que l'on conſidere que j'y étois forcé pour les rendre, pour ainſi dire, tributaires de l'Hiſtoire que j'avois entrepris. J'avoüe de bonne foi que la Chronologie y eſt mal obſervée ; mais dans le deſſein qui me faiſoit travailler, pouvois-je en uſer autrement ? Les Nouvelles de

Bandel ſont détachées les unes des autres, & ne ſuivent pas l'ordre des temps; il falloit m'y conformer. Ainſi que l'on me paſſe cet article en faveur des autres difficultez que j'avois à combattre, & que j'ai tâché de ſurmonter. Il étoit impoſſible que je pus réüſſir dans mon projet, ſans me jetter à corps perdu dans des idées purement Romaneſques; comment aurois-je pû lier les incidens de ces différentes Hiſtoires, ſans y mêler des avantures extraordinaires qui donnent lieu à leur jonction? J'oſe me flatter qu'elles ſont aſſez bien amenées pour mériter leur pardon. Le Lecteur en jugera. Je n'ai plus que quelques legeres obſervations à faire faire avant de finir cette Préface. La premiere regarde le Comte de Foix (Heros de

mon Ouvrage.) Tous les Auteurs ne se rapportent pas sur le genre de sa mort. Les Annales de cette Principauté, Froissard, Olhagaray, & de Marca, prétendent qu'il mourut en prison de regret du crime dont il fut injustement soupçonné. Bandel que j'ai voulu suivre à la lettre, assure qu'il fut tué sans dessein par son propre pere. Je rejette toute l'horreur de ce forfait sur la Maîtresse imaginaire du Comte Phebus. En second lieu, je dis que Maroc est sur le bord de la Mer. Je sçai le contraire: mais j'avois besoin de cette petite faute de Geographie. On en verra la raison, si l'on prend la peine de la lire. D'ailleurs il est peu important de sçavoir si cette Ville est Port de mer ou autrement. En troisiéme

lieu, l'Hiſtoire de la Reine Jeanne de Naples me ſera peut-être un peu reprochée. Elle n'a point de communication directe avec celle de Gaſton. Je fais raconter ſa vie ſimplement pour deſennuyer la Comteſſe de Foix; ainſi on peut la regarder comme ſurnumeraire au but que je m'étois propoſé. Je l'avoüerai avec mes Critiques; mais outre que le Gentilhomme Napolitain à qui je fais détailler les avantures de ſa Reine, ne pouvoit ſe diſpenſer d'obeïr à Gertrude, cette Epiſode ma paru trop intéreſſante pour la ſuprimer. On ne peut la révoquer en doute; Balde, Bocace, & tous les Sçavans de ce temps, parlent de Jeanne avec éloge. De-plus on trouvera ſon Hiſtoire amplement détaillée dans Summonera,

Petrarque, Sainte-Marthe, Vuffi, & Noſtradamus. Je crois, cher Lecteur, qu'en voilà aſſez pour vous ſatisfaire. Une Préface trop longue eſt ſouvent ennuyeuſe ; dumoins ſi celle-ci vous paroît telle, je m'en conſolerai, ſi le reſte de l'Ouvrage peut vous plaire.

GASTON

GASTON DE FOIX.

NOUVELLE HISTORIQUE, GALANTE ET TRAGIQUE.

DES commencemens du Régne de Charles VI. surnommé avec raison le *Bienaimé*, sembloient annoncer à ses Sujets un bonheur durable. Quoique les Anglois fissent de son tems de fréquentes descentes sur les côtes de France, ils étoient si souvent défaits, qu'ils ne remportoient avec eux que la honte

qui ſuit ordinairement les injuſtes prétentions : Cependant le Roi ſe tenoit continuellement ſur ſes gardes, & ſe voyoit contraint de ſouffrir, que les Princes ſes Vaſſaux ſe déchiraſſent entre eux par des guerres cruelles, de crainte que trop de ſévérité ne portât quelqu'un d'eux à favoriſer ces communs Ennemis de ſon Etat. Entre ceux qu'une haine envenimée attachoit chaque jour à ſe détruire, les Comtes de Foix & d'Armagnac tenoient ſans doute les premiers rangs. Je n'entreprendrai point de détailler ici les prétentions qui avoient déſuni ces deux illuſtres Maiſons ; je me contenterai de dire, que dès le Régne précédent leur animoſité s'étoit manifeſtée avec une fureur qui ne pouvoit pas manquer d'entraîner tôt ou tard la ruine d'un de ces deux Prin-

ces. En vain Charles V. avoit employé ſon autorité pour les calmer ; vainement ſon Fils y employa-t'il les remontrances & les prieres, il fallut que le ſort des armes décidât d'une ſi importante querelle. Mais avant d'informer mon Lecteur pour lequel des deux la fortune ſe déclara, il eſt néceſſaire de lui donner une juſte idée des deux ſuperbes Ennemis que cette même fortune avoit à favoriſer ou à perdre.

GASTON DE FOIX, troiſiéme du nom, Prince de Gaſcogne, & Vicomte de Bearn, étoit fils de Gaſton II. & d'Eleonore de Cominge. Il paſſoit avec raiſon pour l'un des plus accomplis Chevaliers de ſon tems. La Nature l'avoit favoriſé de tant de graces, qu'il en fut ſurnommé *Phœbus*, pour exprimer ſon extrême beau-

té : il avoit même pris autour de ſes Armes & ſur ſon Ecu, la Deviſe du Soleil. Mais ces foibles avantages extérieurs n'étoient rien en comparaiſon des qualitez de ſon ame, il étoit encore vaillant juſqu'à l'intrépidité; affable, populaire, & ſi équitable que perſonne n'héſitoit à le prendre pour arbitre ſur des choſes mêmes qui pouvoient le regarder perſonnellement. Tant de belles qualitez étoient cependant offuſquées par pluſieurs défauts conſidérables. Il étoit diſſimulé, vindicatif, ſoupçonneux & avaricieux. Quoiqu'il affectât une magnificence égale à celle de ſon Roy, on s'appercevoit facilement que ſon exceſſive dépenſe partoit plûtôt de ſon oſtentation que de ſa libéralité naturelle. Sous le Régne du Roy Jean il fut arrêté priſonnier pour avoir refuſé à ce

Monarque l'hommage de ſes Terres. Mais s'étant à la fin rangé à ſon devoir, Jean lui donna le Commandement de ſon Armée de Guyenne, où il fit connoître avec éclat ſa valeur & ſa capacité. Après la mort de ce Roy il ſe retira dans ſes Etats, où il ſe diſtingua, tant par ſes vertus que par le nombre de ſes bâtimens & de ſes Ouvrages d'eſprit. Ce Prince, tel que je le repréſente au naturel, étoit regardé du Roy ſon Seigneur, & des autres Souverains, avec une diſtinction particuliere, & eût été enfin le plus heureux de tous les hommes, ſi la tendreſſe effrenée qu'il conſerva juſqu'à la mort pour la perfide Sinade, n'eût obſcurci tout l'éclat de ſa vie. D'ailleurs, comme la fortune s'étoit fait un ſecret plaiſir de faire briller dans Gaſton les plus ſur-

prenans effets de ſa viciſſitude, elle avoit contribué depuis pluſieurs années à ſon mariage avec la Princeſſe Agnès Gertrude, ſœur de Charles le Mauvais, Roy de Navarre, dont il avoit un fils. Mon Lecteur ſçait ſans doute, que ce Monarque devoit la naiſſance à Philippe III. auſſi Roy de Navarre, & à Jeanne de France, & que ce Charles fut le plus cruel & le plus artificieux Prince de ſon tems. On en verra de triſtes preuves dans la ſuite de cette narration. Mais pour ne point m'écarter de l'ordre que je me ſuis preſcrit, je dois parler ici du fameux Bernard d'Armagnac, le concurrent & l'ennemi mortel de Gaſton de Foix.

Ce Comte étoit le ſeptiéme de ſon nom, & s'eſt rendu ſi fameux par ſa valeur, que le Roy Charles VI. ne put s'empêcher de le

faire Connétable de France, quoiqu'il connût son esprit superbe, & même enclin à la cruauté : Ce qui le porta enfin à tant d'ambition & de tyrannie, qu'il fut massacré sous le Régne suivant par les ordres du Duc de Bourgogne. Cet illustre Bernard possedoit le Roüergue, le Quercy, & le Comté d'Armagnac ; & ce fut apparamment le voisinage de la Gascogne, qui fit naître la guerre entre les deux Souverains dont je viens de donner une légere peinture. Quoiqu'il en soit, après plusieurs succez égaux, où la victoire sembloit se partager, & n'osoit décider entre deux aussi vaillans Guerriers, la fortune les fit rencontrer dans le pays des Landes près de la Ville du Mont de Marsan, où la bataille se donna au mois de Décembre 1362. Jamais combat ne fut si sanglant,

les deux Comtes y donnerent de mutuelles preuves de leur valeur; mais enfin le génie de Gaſton l'emporta ſur celui de Bernard, l'Armée des Armagnacs fut taillée en pieces, le Seigneur d'Albret, couſin de Gertrude du côté du Roy de Navarre, y fut fait priſonnier, & fut la ſource innocente des malheurs que je vais développer. Bernard, après une perte auſſi conſidérable, ne pouvant plus ſoûtenir la guerre, fut contraint d'accepter la paix à telles conditions que Gaſton voulut lui preſcrire. Comme dans leur Traité il ne fut fait aucune mention du Sieur d'Albret, il demeura priſonnier à la Cour du Vainqueur, & fut mis à cinquante mille francs de rançon (ſomme conſidérable pour ces ſiecles reculez). Quel déſeſpoir pour ce malheureux Comte ! Il aimoit

depuis plusieurs années la charmante Isabeau de Bourbon; il en étoit aimé, & son retour à la Cour de France devoit lui procurer la possession de cette Princesse. En vain offrit-il à Gaston des cautions plus que suffisantes pour lui répondre de sa rançon, cet avaricieux Comte ne voulut écouter aucune proposition. Qui pourroit croire qu'un Héros, tel que je l'ai dépeint, eût été capable de sentimens aussi bas? Mais qui est-ce qui peut ignorer que les plus Grands Hommes sont quelquefois sujets aux plus grandes foiblesses? Heureux encore pour Gaston s'il n'eût eu que celle-là à combattre.

J'ai déja parlé de la perfide Sinade, il faut la faire connoître dans tout son jour. Cette femme, de la plus basse extraction, s'étoit depuis plusieurs années tellement

renduë maîtreſſe des volontez & du cœur de Gaſton, que rien ne ſe faiſoit à la Cour ſans ſa participation. Il en eut quatre fils; l'aîné ſe nommoit Bernard. Il épouſa après la mort de Gaſton, Iſabelle de la Cerda, Dame de Medina Celi, duquel ſont deſcendus les Comtes & les Ducs de ce nom. Le ſecond s'appelloit Jean de Bearn, & fut brûlé miſerablement au Balet des Sauvages, qui ſe fit à l'Hôtel de St. Paul l'an 1392. Les deux derniers ſe nommoient Enguerrand & Gratian, & moururent en bas âge. Sinade n'avoit conſenti au mariage de Gaſton & d'Agnès Gertrude, qu'avec une peine extrême; mais enfin ayant vû que la Nobleſſe Bearnoiſe ſe ſouleveroit plûtôt contre ſon Souverain, que de ſouffrir qu'il ſe méſalliât en l'épouſant, elle avoit permis cette

alliance, à condition que la malheureuſe Gertrude n'auroit auprès de ſon Amant qu'une vaine ombre de puiſſance, tandis qu'elle conſerveroit toute ſon autorité. Cet indigne marché c'étoit conclu, & ſe ſoûtenoit avec une rigueur qui faiſoit fremir tous ceux que la fortune ou l'ambition n'attachoient pas à la cruelle Sinade. L'infortunée Gertrude vivoit à la Cour de Gaſton en Etrangere plûtôt qu'en Souveraine. Elle en avoit cependant un fils qu'elle ne devoit qu'à la politique, & celui même dont j'entreprens l'hiſtoire. Ce Prince, qui ſe nommoit Gaſton, ſe reſſentoit des diſgraces de ſa mere. Il étoit élevé auprès d'elle dans l'obſcurité, tandis que les enfans de Sinade jouïſſoient de l'éclat deſtiné aux Princes légitimes.

Les choſes étoient en cet état

lorſque le Comte d'Albret parut à la Cour de Gaſton; il fut d'abord informé de l'immenſe crédit de Sinade, & croyant ne pouvoir mieux s'adreſſer qu'à elle pour obtenir ſa liberté, il lui fit la cour avec beaucoup d'aſſiduité. La Princeſſe ſa couſine lui avoit conſeillé; mais ce que l'un & l'autre crurent être un moïen infaillible pour la réüſſite de leur deſſein, fut à la veille d'y mettre un obſtacle éternel. Le Comte d'Albret étoit jeune & aimable, & Sinade étoit belle & emportée; elle n'eut garde d'attribuer les attentions qu'avoit pour elle cet aimable priſonnier, à quelques vûës particulieres, ſon amour-propre & les mouvemens de ſon cœur, lui firent juger que ſa beauté ſeule lui attiroient les prévenances du jeune Comte. Elle les recevoit donc avec un air ſi enjoüé,

& même si careſſant, que Gertrutrude & ſon malheureux Couſin y furent d'abord trompez, & réſolurent de mettre en uſage une bonne volonté ſi marquée. C'eſt-pourquoi, après les premiers refus du Comte de Foix, d'Albret profitant de la liberté que Sinade lui avoit accordé d'entrer dans ſon cabinet à toutes les heures du jour, ſans lui en faire demander la permiſſion, s'y préſenta un matin, & la trouvant ſans autre compagnie que de celle de ſes femmes, qu'elle fit retirer à l'approche du Comte : Madame, lui dit-il, c'eſt de vous ſeule que dépend ma felicité, vous pouvez me rendre le plus heureux ou le plus infortuné de tous les hommes ; j'ai trop diſſimulé avec vous, il faut vous ouvrir mon cœur, vos bontez m'y autoriſent ; ſoyez dépoſitaire d'un ſecret qui fait

tout le bonheur de ma vie. Sinade, qui écoutoit ce préambule avec un feu dans les yeux qui témoignoit assez son amour pour d'Albret, & l'assurance où elle étoit que ce secret si important ne fût la déclaration de son amour pour elle ; Sinade, dis-je, ne put s'empêcher de l'interrompre avec autant d'impatience que d'indignité : Eh ! Comte, lui dit-elle, à quoi servent les détours que vous mettez en usage avec moi ? Parlez naturellement ; avoüez sans crainte, que votre amour pour Sinade produit en vous un désordre si obligeant. Hélas ! ajoûta-t'elle en soupirant, une même simpathie me fait ressentir pour vous une partie de ce que vous ressentez pour moi ; je vois bien que nos cœurs sont faits pour s'aimer ; livrons-nous-y, mon cher Comte, & cachons

si bien une intrigue si tendre, que l'amour seul soit le témoin des feux qu'il a fait naître. D'Albret, qui ne s'attendoit pas à une déclaration si authentique, fut si effrayé de l'effronterie de cette perfide, & envisagea avec tant de douleur le nouvel obstacle que cet amour pouvoit apporter à sa liberté, qu'il resta long-tems sans pouvoir trouver des termes qui pussent exprimer ce qu'il pensoit. A la fin, prenant son parti en homme en qui l'honneur est plus cher que la liberté : Je vois bien, Madame, lui dit-il en souriant, que par une raillerie fine & délicate vous voulez me punir d'avoir tant hesité à vous déclarer le tendre amour qui m'agite depuis long-tems pour la charmante Princesse de Bourbon ; vous n'ignorez pas sans doute que mon mariage avec elle n'attend que

ma liberté pour ſe conclure ; & pour me châtier de ma diſſimulation, vous m'offrez un bien ſi capable d'ébranler ma conſtance. Mais, Madame, ſouffrez que je vous diſe que le piége eſt trop groſſier pour m'y laiſſer prendre ſi facilement ; vous aimez avec autant d'ardeur l'heureux Gaſton de Foix, que j'adore l'incomparable Iſabeau de France, & vous ne m'avez ſans doute interrompu que pour me faire ſentir que je vous devois plus de confiance & moins de détour. Eh bien, Madame, continua-t'il, mettons toute raillerie à part, ſoyez ma protectrice, aidez-moi à vaincre l'obſtination du Comte de Foix, que j'obtienne par vos ſoins généreux la Princeſſe que j'adore, & que je vous doive enfin une liberté que mon amour me fait regarder comme l'unique bonheur

heur auquel ma vie ſoit attachée.

Pendant la rapidité de ce diſcours, Sinade qui ſe voyoit ſi cruellement déçuë de ſes idées, & qui s'étoit déclaré avec ſi peu de ménagement, laiſſoit remarquer ſur ſon viſage & dans ſes yeux, le dépit & la fureur qui l'agitoient. Mais comme elle étoit auſſi ſpirituelle que vindicative, elle réſolut de diſſimuler à l'exemple du Comte, afin d'être plus à portée de ſe venger de l'affront que d'Albret faiſoit à ſes charmes. Pour ſuivre ce projet, cette pernicieuſe femme triomphant avec violence des mouvemens impetueux de ſon ame, regarda d'Albret avec une tranquillité affectée, & prévenant ſa réponſe d'un ris forcé: En verité, lui dit-elle, je ne puis m'empêcher de vous admirer,

j'avois entendu dire que la Cour de France étoit le théâtre de la coquetterie, & je remarque cependant avec plaisir, qu'il s'y trouve des cœurs fideles. Il est vrai, Comte, poursuivit-elle plus sérieusement, je sçavois votre amour pour Isabeau de Bourbon, & je voulois juger si par votre constance vous étiez digne de la posseder; vous avez de mêmes sentimens, vous méritez ma protection, je vais parler en votre faveur au Comte de Foix, vous vous appercevrez dans peu du crédit que j'ai sur son esprit. A ces mots que Sinade prononça avec beaucoup de vehemence, elle appella ses femmes, & d'Albret fut contraint de sortir, après l'avoir remercié de la protection qu'elle daignoit lui promettre. Le premier soin du jeune Comte en la quittant, fut d'aller rendre

compte de sa conversation à Gertrude; il la lui redit presque mot à mot, & conclut enfin par assurer cette Princesse, qu'il croyoit s'être mépris, & que Sinade avoit voulu le railler en affectant pour lui une tendresse qu'elle ne ressentoit pas. Gertrude, qui connoissoit l'emportement de Sinade depuis longtems, fut d'un sentiment opposé, & protesta au Comte qu'il alloit se voir exposé à tout ce que le dépit & la jalousie peuvent inspirer de fureur dans le cœur d'une femme outragée par un endroit si sensible. En effet, la méchante Sinade ne fut pas plûtôt en liberté, que sans faire de réfléxions sur les suites du pas où sa colere alloit la conduire, elle vola dans le Cabinet du Comte de Foix; & là sans aucun ménagement, elle l'assura que

d'Albret venoit de lui faire une déclaration d'amour, & qu'il avoit tout tenté pour séduire sa vertu & sa fidélité. L'air troublé, le dépit qui étoit peint sur le visage de Sinade, & plus que tout cela l'ascendant qu'elle avoit sur le cœur de Gaston, ne laissèrent point douter à ce foible Prince de la verité de ce rapport. Sa premiere idée roula sur l'emportement & sur la vengeance : il la jura à sa perfide Maitresse, qui le quitta enchantée d'avoir trouvé un moyen infaillible de punir l'insensibilité du Comte d'Albret. Mais Gaston ayant calmé par ses réfléxions l'impétuosité de ses transports, prit en lui-même une résolution, qui loin de servir à la fureur de Sinade, la plongea dans le plus affreux désespoir.

Charles, Roy de Navarre, à

la ſollicitation de la Princeſſe de Foix ſa ſœur, avoit écrit à Gaſton, qu'il ſe rendoit caution de la rançon du Comte d'Albret. Quoique ce Roy paſsât avec raiſon pour un Prince ſans foi, ſon titre de Monarque le rendoit auſſi reſpectable qu'à craindre. Gaſton réſolut donc d'accorder la liberté à d'Albret, ſous le cautionnement de Charles, afin de ſe débarraſſer d'un rival dangereux, qui pourroit par ſa perſeverance le porter à quelque éclat qui attireroit ſur lui la colere de ſon Roy auquel d'Albret avoit l'honneur d'appartenir. Mais comme j'ai déja dépeint le Prince de Foix enclin à l'avarice, il crut devoir prendre des ſuretez, qui devinrent par la ſuite la cauſe de tous les malheurs de l'infortunée Gertrude. Il la fit appeller en grand ſecret, pour une affaire

qui lui fit dire être de la derniere conſéquence. La Comteſſe de Foix, peu accoûtumée à de ſemblables meſſages, ne ſçut d'abord à quoi attribuer un ordre ſi précis; elle cherchoit, en l'executant avec beaucoup d'empreſſement, ce qui l'avoit fait naître. Sa premiere idée fut de croire que Sinade avoit parlé en faveur du Comte d'Albret; mais le mauvais caractere de ſon indigne rivale lui étoit trop connu pour la laiſſer long-tems dans cette opinion favorable. Elle ſe perſuada bien plûtôt, qu'elle auroit déſervi ce malheureux Comte, & que c'étoit peut-être pour entendre ſa condamnation qu'on la demandoit avec tant de vivacité. Ces differentes penſées la conduiſirent juſqu'à l'appartement où Gaſton l'attendoit: Madame, lui dit-il, quoique le Comte d'Al-

bret m'ait offenſé mortellement par la hardieſſe qu'il vient d'avoir de déclarer ſon amour à Sinade, je veux bien l'oublier, & me contraindre aſſez pour lui rendre la liberté, ſous le cautionnement de Charles Roy de Navarre votre frere; qu'il parte, Madame, pour éviter les funeſtes effets de mon reſſentiment: mais ſongez au terrible ſerment que je veux exiger de vous avant qu'il ſorte de mes Etats. Vous m'avez ſouvent répeté que je faiſois tort à votre Frere de douter de ſa bonne foi; jurez-moi donc qu'il me tiendra exactement ſa parole au ſujet des cinquante mille francs qu'il me cautionne pour le Comte d'Albret, ou expoſez-vous, ſans murmurer, à mon juſte reſſentiment; puiſque ce ne ſera que par vous que je me ſerai livré au ſerment trompeur de cet

injuſte Monarque. Oüi, Seigneur, interrompit ſans balancer la vertueuſe Gertrude, je répons de la nobleſſe des ſentimens de mon Frere & de mon Roy, vous ſerez exactement ſatisfait de la rançon que vous avez exigé pour la liberté du Comte d'Albret; & ſi Charles vous manque, je ſouſcris à tout ce que l'emportement peut vous ſuggerer contre moi. C'en eſt aſſez, Madame, interrompit à ſon tour le Comte de Foix: Faites partir d'Albret, je ne veux point le voir, peut-être que ſa vûë réveilleroit la juſte colere que ſa témérité m'a inſpiré; mais dites-lui ſurtout qu'il ſe garde bien de tenter à revoir Sinade, ſa vie me répondroit de ſon imprudente démarche. A ces mots Gaſton fit ſigne à Gertrude de s'éloigner; ce que cette Princeſſe executa ſans répondre; elle

elle envoya chercher le Comte d'Albret, & après lui avoir raconté sa conversation avec son Epoux, elle l'exhorta à partir sur le champ, de crainte que Sinade ne détruisît en un instant un projet qui lui étoit si favorable. Ce discours étoit peu nécessaire, l'impatient Comte d'Albret, après avoir remercié mille & mille fois son illustre Cousine, & lui avoir juré une reconnoissance éternelle, se rendit chez lui, où en peu de temps ayant mis ordre à ses affaires, il s'éloigna de Pau avec toute la diligence imaginable.

Je laisse à penser quel fut l'étonnement & la douleur de Sinade à la nouvelle qu'elle eut de ce brusque départ ; deux heures plus tard d'Albret ne partoit pas, l'artificieuse Maîtresse de G..ston eût sans doute paré ce coup mortel à ses désirs. Malgré son art de

ſçavoir feindre, elle ne put déguiſer la douleur dont elle étoit pénétrée, toute la Cour s'en apperçut, le Comte de Foix en fut frappé lui-même, & ne put s'empêcher de lui en faire quelques reproches piquants. Mais l'habile Sinade voyant le mal ſans eſpoir de remede, eut l'adreſſe de donner un tour naturel au trouble qui l'agitoit. Eh quoi ! Seigneur, dit-elle à Gaſton, vous prétendez me ſoupçonner après m'avoir outragé ? Car enfin, par le départ précipité du Comte d'Albret, il ſemble que vous ayïez redouté ma foibleſſe. D'ailleurs, prendre une réſolution ſi contraire à vos intérêts ſans me conſulter, c'eſt aſſez me témoigner que j'ai perdu ſans reſſource le crédit que j'avois ſur votre eſprit. Eſt-il étonnant qu'une pareille crainte me trouble & m'inquie-

te ? Croyez-vous que je puiſſe voir ſans un déſeſpoir affreux, votre indifférence ou votre infidélité ? Ce fut ainſi que Sinade calma les inquiétudes de ſon Amant ; il trouva même tant de délicateſſe & d'amour dans les ſentimens de cette perfide, qu'il crut devoir l'appaiſer par mille ſoumiſſions. Il lui conta ce qui s'étoit paſſé entre la Princeſſe ſa femme & lui, & les engagemens auſquels elle s'étoit liée, en cas que Charles de Navarre fauſsât ſa parole.

Ce dernier article réjouït extrêmement Sinade ; elle connoiſſoit le Roi de Navarre, on dit même qu'il y avoit entr'elle & ce Monarque une intelligence ſecrette pour perdre Gaſton ; la ſuite de mon récit achevera d'en convaincre. Ainſi elle ne douta point qu'il ne trahît ſa foi ſans

aucun ſcrupule ; ce qui lui donnoit un eſpoir certain de perdre Gertrude, & de ſe venger ſur elle de la part qu'elle avoit à l'éloignement du Comte d'Albret.

Cependant ce jeune Seigneur étoit arrivé à la Cour de France, il y avoit trouvé un déſordre effroyable, la maladie inopinée du Roy y produiſoit un cahos difficile à débrouiller. Les Ducs de Berry, de Bourgogne, & d'Orleans ſe diſputoient le Gouvernement ; tout y étoit en combuſtion ; chacun prenoit parti pour l'un de ces trois Princes, ſuivant ce que l'intérêt ou l'ambition le preſcrivoient.

Le Comte d'Albret étoit d'un rang & d'une naiſſance trop diſtinguée pour demeurer longtemps oiſif dans un ſéjour où la diſcorde tenoit ſi cruellement

ſon Empire. Il auroit cependant heſité avant de ſe déterminer, ſi l'amour & l'intérêt n'euſſent emporté la balance dans ſon cœur irréſolu. Le Duc de Berry, frere du Roy, connoiſſoit ſon extrême tendreſſe pour Iſabeau de Bourbon, il la lui accorda comme ſon tuteur & ſon parent. Ce Prince ſçavoit de-plus que d'Albret étoit à cinquante mille francs de rançon, il les lui prêta généreuſement, & s'acquit par ces deux traits un ami qui ne l'abandonna qu'à la mort.

Je paſſe ſous ſilence les différens événemens qui agiterent la France pendant le reſte du Régne de Charles VI. Tant d'Hiſtoriens ont traité ce ſujet important, que j'ennuyerois mon Lecteur ſi j'en parlois davantage. Le Comte d'Albret, qui avec juſte raiſon étoit outré du procedé de Gaſton

de Foix, qui avoit refusé de le renvoyer sur sa parole, & qui avoit mieux aimé s'en rapporter à celle du Roy de Navarre; ce Comte, dis je, n'eut garde de faire tenir sa rançon à cet avaricieux Prince, il l'envoya en diligence au frere de Gertrude, duquel il tira une reconnoissance authentique; après quoi, sans en rien mander à Gaston, il l'écrivit à la Princesse sa cousine, & lui faisoit sentir qu'elle ne devoit point se formaliser de la conduite qu'il tenoit avec son Epoux, qui par son indigne défiance à son égard ne devoit pas s'attendre à un meilleur procedé; que c'étoit maintenant à lui à retirer des mains du Roy de Navarre la somme dont il s'étoit rendu la Caution. Cette Lettre étoit semée de mots piquans contre le Comte de Foix, qui donnerent lieu aux malheurs

de Gertrude. Elle n'eut garde de la montrer à Gaſton, elle craignit qu'il ne s'en offençât. Ce myſtere la perdit. Sinade, dont la haine pour elle s'étoit augmentée par le départ du Comte d'Albret, avoit mis tant d'eſpions autour de cette Princeſſe, qu'elle découvrit bien-tôt qu'un Courier de ce Comte lui avoit remis en grand ſecret une Lettre de ſa part. C'en fut aſſez pour ſatisfaire ſa vengeance : elle courut à l'appartement de Gaſton, & l'informa de la découverte qu'elle venoit de faire. Le Comte de Foix naturellement emporté, prétendit ſur le champ avoir cette Lettre de gré ou de force : mais Sinade, qui ne vouloit point perdre le fruit de ſa trahiſon, & qui cherchoit à aggraver le crime prétendu de Gertrude, lui conſeilla d'attendre quelques jours,

ſur le prétexte que cette Princeſſe ſe repentiroit peut-être du myſtere qu'elle faiſoit, & qu'elle viendroit elle-même déclarer au Comte ce que contenoit cet Ecrit. Gaſton, après y avoir réfléchi, approuva cette ſage conduite, & promit à Sinade de donner à Gertrude le temps de ſe reprocher ſon ſilence. Cette pernicieuſe femme attendit donc avec impatience les triſtes effets de la diſcorde qu'elle venoit de ſemer, quoiqu'elle eût quelques légeres frayeurs que dans la Lettre du Comte d'Albret, les marques d'amour qu'elle lui avoit donné n'y fuſſent déſignées. Mais l'aſcendant que l'amour lui donnoit ſur l'eſprit de ſon Amant, & l'éloignement qu'elle avoit témoignée dans la ſuite de ſa premiere converſation avec le Comte, la raſſuroit entierement; ainſi elle

ſoupiroit après l'éclairciſſement que ſa noirceur lui faiſoit ſouhaiter.

Le terme n'en fut pas long. Le Comte voyant au bout de quelques jours, que Gertrude s'obſtinoit à garder le ſilence, paſſa un matin dans ſon appartement, & la regardant avec des yeux enflamez de courroux : J'aurois cru, Madame, lui dit-il, que votre devoir l'emporteroit dans votre cœur ſur un myſtere criminel ; mais puiſque je me ſuis trompé, il eſt temps de vous faire connoître les droits d'un époux outragé. Vous avez reçu une Lettre du Comte d'Albret, vous me l'avez caché, je prétens ſçavoir quel eſt le but de cette intrigue ſecrette ; en un mot je la veux développer, votre réſiſtance ſeroit inutile, & ne feroit que me confirmer dans des ſoupçons qui

ne vous ſont pas avantageux. Je ne prétens point nier ce que vos eſpions ont découvert, Seigneur, lui répondit hardiment Gertrude; il eſt vrai, j'ai reçu une Lettre du Comte d'Albret, & je vous l'ai cachée : je le ferois encore s'il étoit en ma puiſſance de le faire. La voici, continua-t'elle en la tirant d'un tiroir, vous y verrez ſans peine, que la crainte de vous chagriner m'avoit obligé de vous en ôter la connoiſſance. Le Comte de Foix n'entendit qu'à peine ces derniers mots, il ſe jetta avec précipitation ſur cet Ecrit, & le lut avec une agitation inconcevable, ſon trouble & ſa colere étoient faciles à remarquer. Quoi! Madame, s'écria-t'il après avoir achevé ſa lecture, le Comte d'Albret oſe vous écrire ainſi ſur mon chapitre? Avez-vous pû lui ſouffrir aſſez de libertez pour auto-

riſer ſon inſolence ? Ah ! pourſuivit-il avec fureur, je vous ferai ſentir à tous deux le reſpect qui m'eſt dû. A l'égard du Roy de Navarre, ſon procedé commence à me donner de l'ombrage ; je vais envoyer à Pampelune le ſommer de ſa parole Royale. Ecrivez-lui, Madame, faites-lui ſentir, que vous vous êtes renduë garante de ſa bonne foi ; en un mot, qu'il me ſatisface, ou attendez-vous à être la victime de ſa perfidie. A ces mots le furieux Gaſton ſortit de l'appartement de Gertrude, & vola en celui de Sinade avec la Lettre du Comte d'Albret. On peut bien s'imaginer, que n'y remarquant rien contr'elle, cette indigne femme n'oublia rien pour augmenter la colere de ſon Amant. Enfin il fut conclu entr'eux, que dès le lendemain on feroit partir un

Exprès pour le Monarque Navarrois, afin de sçavoir à quoi s'en tenir sur cet article intéressant; après quoi Gaston se résolvoit à faire appeller en Duel le Comte d'Albret, pour le punir des termes offençans dont il s'étoit servi contre lui; mais la mort de ce malheureux Comte, qui fut tué quelque temps après, étouffa le ressentiment de Gaston. Cependant pour executer de point en point le projet qui venoit de se former, le Comte de Foix fit dire à la Princesse son épouse, qu'elle tînt la Lettre de son frere prête pour le lendemain, & lui passa dans son cabinet, pour y faire ressouvenir le Roy Charles de ce qu'il devoit à sa parole d'honneur. Dès le soir même Gertrude envoya à son Epoux ces mots adressez au Roy de Navarre.

LETTRE.

Faut-il vous faire reſſouvenir, Seigneur, des engagemens formels que vous avez pris avec le Prince mon Epoux ? N'eſt-ce point vous offenſer que de craindre un oubli contraire à votre gloire ? Cependant que pouvons-nous penſer ? Le Comte d'Albret a tenu exactement ſa parole, & la vôtre eſt encore à tenir. Ignorez-vous que les Roys ſont autant au-deſſus du commun des hommes pour les commander, que pour leur donner des exemples de vertu ? En eſt-ce un, Seigneur, qu'une inattention ſi criminelle ? Ah ! mon Frere, ſongez, pour vous réveiller de votre aſſoupiſſement, que l'Illuſtre Sang dont nous ſortons, fut de tout temps exempt de ſouillure. S'il eſt odieux à vos moindres Sujets de ſe voir ſoupçonner, quelle honte pour

celui qui leur commande ! Réparez donc votre négligence, Seigneur, elle eſt trop préjudiciable à votre réputation. Je ſerois doublement la victime de votre manquement de foy, non ſeulement le Prince mon Epoux me rendroit reſponſable de la nobleſſe des ſentimens que je lui ai aſſuré qu'il trouveroit en vous ; mais je mourrois encore de douleur, ſi un frere & un Roy que j'aime autant que ma vie, couvroit ſon nom & le mien d'une éternelle infamie.

GERTRUDE.

Le Comte de Foix parut ſatisfait de cette Lettre ; il la fit partir avec la ſienne, & attendit avec la derniere impatience le retour de ſon Envoyé. Hélas ! il ne revint que trop tôt pour le malheur de l'infortunée Comteſſe, le Roy de Navarre dé-

ployoit ſon indigne caractere dans ſa réponſe au Comte de Foix. Il lui mandoit inſolemment, que les cinquante mille francs qu'il avoit reçu du Comte d'Albret, lui ſervoient journellement à ſe faire des amis & des créatures : Que dans un temps de diſcorde & de Guerre civile rien n'étoit à négliger : Que cependant ſi le calme ſuccedoit en France à la tempête qui s'y étoit élevée, qu'il pourroit lui rendre ou à ſon fils cette ſomme ; mais que juſqu'à ce moment ſes tentatives ſeroient inutiles, puiſque rien au monde ne pourroit lui faire rendre cet argent. Cette injurieuſe réponſe mit Gaſton dans une fureur inconcevable, tandis que la malheureuſe Gertrude ſe mouroit du lâche procedé de ſon frere. Elle avoit ouvert ſa Lettre, & y avoit lû avec

indignation ces mots ironiques & insultans.

LETTRE.

Quoique vos sentimens soient beaux, ma Sœur, je prétens les admirer sans les suivre, & il est noble de tenir sa parole, j'en conviens; mais il est encore plus grand de pouvoir soûtenir sa puissance. Employez donc votre crédit auprès de votre Epoux pour le calmer; faites-lui comprendre, lui qui fait l'homme irreprochable, qu'il a fait un tort au Comte d'Albret en le soupçonnant, dont il est juste qu'il soit puni. A l'égard de vous rendre la victime de son ressentiment, je doute qu'il ose se porter à aucune violence. En tout cas, ma Sœur, *supportez-les avec autant de constance, que je fais vœu de conserver son argent, & la tendre amitié que j'ai pour vous,*

CHARLES,
Roy de Navarre.

La lecture de cette Lettre frappa si cruellement la malheureuse Gertrude, que la force de son esprit n'en put supporter le stile : elle tomba dans un évanouïssement si profond, que ses femmes furent contraintes d'en aller avertir le Comte de Foix, qui malgré sa colere se rendit à son appartement. Il n'avoit pas encore la Lettre que Charles avoit écrit à sa Sœur ; celle qu'il avoit reçu de ce perfide Roy l'avoit outré d'une telle rage, qu'il n'avoit point songé à la réponse que devoit en avoir eu la Princesse. De façon qu'ayant été informé par les femmes de Gertrude de la cause de son mal, il prit cet indigne Billet, & le lut avec un redoublement de fureur difficile à exprimer. Cependant la Comtesse de Foix ayant ouvert les yeux, apperçut Gaston qui se

promenoit à grands pas dans son appartement, & qui tenoit entre ses mains le Billet du Roy de Navarre. Vous voyez, Seigneur, lui dit-elle d'une voix foible, mon malheur & ma condamnation. Que je serois heureuse si mon Frere n'avoit d'autres reproches à se faire que le coup mortel dont il me frappe ! Mais, Dieu ! Puis-je suporter sans horreur qu'il se deshonore aux yeux de l'Univers ?

Il n'est plus question de se plaindre, Madame, interrompit brusquement Gaston, il ne s'agit maintenant que de vengeance. Je jure par le Dieu vivant, que j'en prendrai une si authentique, qu'elle servira d'exemple mémorable à tous les parjures. En achevant ces mots foudroyans le Comte sortit, & alla chercher auprès de Sinade quelques consolations aux chagrins qui devo-

roient ſon ame. Il lui avoit déja lû la Lettre du Roy de Navarre, il ne s'agiſſoit plus que de lui montrer celle de Gertrude. Je vous avouë, lui dit-il, après qu'il eût achevé cette lecture, que la Comteſſe de Foix eſt à plaindre d'avoir une auſſi indigne Frere, elle en qui j'ai toûjours remarqué des ſentimens de vertu, malgré l'éloignement que j'ai pour elle. Que dites-vous, Seigneur, interrompit la méchante Sinade, qui craignit un mouvement de pitié dans le cœur du Comte? Etes-vous donc aſſez aveugle pour ne pas remarquer, ou du moins craindre l'intelligence du Frere & de la Sœur pour vous tromper? La Lettre de Gertrude à Charles étoit ſans doute accompagnée d'une autre qu'elle n'a eu garde de vous montrer; ſans cela ſeroit-il naturel que le

Roy de Navarre voulût exposer une Sœur qu'il a toûjours aimé, aux suites funestes de votre ressentiment? Elle s'est fait fort de vous calmer par des démonstrations d'une douleur dont vous seul êtes la duppe. Je suis certaine qu'ils partagent entr'eux la somme qui vous est dûë. Les bontez dont vous m'honorez les animent tous deux d'un courroux égal. Plût au Ciel, ajoûta-t'elle en versant quelques larmes feintes, qu'ils se bornent l'un & l'autre à ce foible larcin, & qu'ils n'attaquent pas une vie où le repos de la mienne est attaché.

Le Comte de Foix, qui avoit écouté cet indigne discours avec attention, sentit couler dans ses veines le funeste poison que Sinade y vouloit répandre. Seroit-il possible, s'écria-t'il, que la droiture de mon cœur m'eût ca-

ché les pernicieuſes embûches que vous me faites remarquer ? Ah ! Sinade, que faut-il faire pour les prévenir & pour m'en venger ? Il ne faut point heſiter, Seigneur, interrompit promptement cette vindicative femme, renvoyez Gertrude à ſon frere ; par cette importante démarche vous vous mettez à l'abri des complots qu'on peut tramer contre vous, & vous marquez en même tems par-là au Roy de Navarre, le mépris parfait que vous faites de ſon alliance. Il ſera ſans doute ſenſible à un affront qui vous vengera doublement de ſa perfidie. Gaſton, quoique le plus juſte & le plus ſpirituel Prince de ſon tems, ne put s'empêcher de donner dans un piége ſi adroitement tendu : il ſe perſuada ſans peine, que cette nouvelle vengeance feroit repentir

Charles de ſon indigne procedé, d'autant plus que cette démarche ſeroit auſſi publique que l'affront qu'il en avoit reçu. Ainſi, ſans balancer davantage il fit dire à la malheureuſe Comteſſe, qu'elle ſe préparât à partir pour Pampelune, & à ne le revoir de ſa vie, qu'elle n'eût obligé ſon Frere à payer la rançon du Comte d'Albret qu'il lui retenoit injuſtement. Gertrude fut accablée d'un ordre ſi cruel: Mais comme elle avoit autant de force dans l'eſprit, que de vertu dans le cœur, & que peut-être elle s'attendoit à quelque choſe de pire, elle ſe prépara ſans murmure à ce départ. La ſeule grace qu'elle fit demander à ſon Epoux, ce fut de pouvoir emmener avec elle le jeune Gaſton ſon fils, dont il eſt temps de faire une légere peinture, afin d'intéreſſer le Lec-

teur en faveur d'un ſi aimable Prince. Je n'imiterai point en cette occaſion les Faiſeurs de Romans, qui triomphent dans le portrait de leur Héros. Je dirai ſimplement, que le jeune Gaſton joignoit à une aimable figure, tout l'eſprit, la grandeur d'ame, & le courage dont un mortel puiſſe ſe voir revêtu. Il n'avoit encore que dix-ſept ans; & quoique le Comte ſon pere n'eût que foiblement ſongé à ſon éducation, la tendre Gertrude y avoit ſuplée avec tant d'attention, qu'il étoit déja un des plus accomplis Chevaliers de ſon temps. Sinade voyoit ſes perfections avec un œil d'envie, d'autant plus que le fils aîné de cette perfide, de deux ans plus âgé que le Prince, étoit bien loin de pouvoir l'imiter. Ce n'étoit point aſſez pour cette méchante femme de remarquer

les préférences aveugles dont le Comte de Foix accabloit Bernard, elle auroit ſouhaité qu'il les eût méritées, au moins par les apparences : mais la Nature lui avoit refuſé les agrémens exterieurs, & ne lui avoit prodigué qu'un eſprit pervers, artificieux, & digne enfin de celle qui lui avoit donné le jour. On peut bien juger que dans de ſemblables diſpoſitions Sinade fut charmée de la propoſition de Gertrude ; elle ſe voyoit par-là débarraſſée de deux objets qui lui étoient odieux, & ſe flattoit enfin par cette abſence de faire tomber la Principauté de Foix ſur la tête de l'indigne Bernard. Il falloit pour la réuſſite d'un pareil deſſein, la mort du jeune Gaſton ; Sinade l'avoit jurée. Auſſi lorſque le Comte de Foix la vint conſulter ſur la réponſe qu'il devoit

voit faire à Gertrude, cette cruelle femme pour mieux séduire la crédulité de son Amant, feignit une sorte de résistance, qui acheva de déterminer Gaston à consentir au départ de son fils. Je vous avoüe, lui dit-elle, qu'à votre place j'aurois une peine infinie à me séparer à la fois de deux personnes qui doivent m'être cheres par le sang & par le devoir; aussi, Seigneur, ne vous conseillerai-je jamais d'approuver le départ du jeune Gaston, sans une crainte qui me paroît bien fondée. Il n'est pas douteux que la Princesse de Foix ne soit outrée de son exil, & que de concert avec le Roy de Navarre, elle ne mette tout en usage pour s'en venger. Malgré les bonnes dispositions du Prince, & le respect qu'il vous doit, vous connoissez sa tendresse pour sa mere,

que ſçait-on ſi du ſein de vos propres Etats, il ne correſpondroit point aux deſſeins de Charles & de Gertrude ? Il eſt adoré de vos Sujets, que deviendriez-vous, Seigneur, ſi vous aviez à vous défendre d'une connivence ſi dangereuſe ? Peut-être pouſſai-je mes idées trop loin, ajoûta-t'elle; mais la prévoyance eſt ſelon moi une vertu eſſentielle dans l'ame d'un Prince.

C'étoit prendre Gaſton par ſon foible, il étoit naturellement ſoupçonneux, il n'en fallut pas davantage pour le déterminer. Il fit dire dès le même jour à la Princeſſe, qu'il conſentoit au départ de ſon fils ; & ayant fait en même temps appeller le jeune Prince, il lui annonça ce voyage. Il lui dit en l'embraſſant, qu'il ne s'y déterminoit que par l'eſpoir où il étoit, que le Roy de

Navarre son oncle se rendroit peut-être à ses tendres & pressentes sollicitations : Que surtout il lui recommandoit de tout mettre en usage pour l'obliger à satisfaire à sa parole Royale, puisque sans cela la Princesse sa Sœur ne devoit jamais esperer de revoir son Epoux. Après ses instructions, & plusieurs carresses qu'on ne pouvoit refuser à un aussi aimable Prince, Gaston le congedia.

Deux jours après, Gertrude & son fils prirent le chemin de Pampelune, où ils arriverent en peu de temps. Le Roy de Navarre, comme Sinade l'avoit bien prévu, fut piqué au vif de l'arrivée de sa Sœur & du Prince son Neveu, par le motif insultant qui les conduisoit l'un & l'autre dans ses Etats. Mais comme il étoit le plus artificieux & le plus perfide de tous les hommes, il dissimula

ſon reſſentiment pour mieux ſe venger. Il les reçut donc avec toutes les démonſtrations de la plus tendre amitié, tandis qu'il braſſoit contr'eux la plus lâche des trahiſons. Il paroiſſoit charmé de les voir, il reçut même avec douceur les ſages remontrances que lui fit Gertrude ſur l'irrégularité de ſon procedé avec Gaſton, & ſe déguiſa aſſez bien pour laiſſer imaginer qu'il vouloit réparer ſa faute. Mais il eſt temps d'expliquer quelle fut la vengeance de cet indigne Monarque. Quelques jours après l'arrivée de Gertrude & de Gaſton, Charles fit venir dans ſon cabinet un de ſes plus zelez émiſſaires; & après lui avoir recommandé beaucoup de ſecret & de diligence, il l'envoya à la Ville de Pau, avec une lettre pour Sinade, écrite en ces termes.

LETTRE.

Je crois que vous vous êtes bien douté, Sinade, de la juſte colere que l'exil de ma Sœur & de mon Neveu me cauſeroit, auſſi veux-je me venger de cet affront d'une maniere authentique : J'aurois pû le faire ſans votre ſecours ; mais connoiſſant votre caractere, comme ſans doute vous connoiſſez le mien, je prétens avec votre aide rendre ma fureur & ma vengeance complette. Je cherche à mettre la Comté de Foix ſur la tête de votre Fils, je vous débarraſſerai pour jamais du jeune Gaſton & de ſa mere ; ayez ſoin de votre côté de tirer de votre foible Amant, un Teſtament en faveur de Bernard ; après quoi, ſoutenu de toutes mes forces, j'obligerai les Bearnois à reconnoître votre Fils pour leur Prince. Mais, Sinade, pour mieux m'enga-

ger à executer un projet ſi avantageux pour vous, j'ai beſoin d'être convaincu de votre reconnoiſſance ; envoyez-moi une partie des tréſors de Gaſton, pour gage du Traité ſecret que nous concluons enſemble ; je vous engage ma parole Royale, qu'avant qu'il ſoit huit jours, Gertrude ni ſon fils ne pourront plus traverſer la future grandeur dont je veux vous revêtir.

CHARLES,
Roy de Navarre.

On peut facilement ſe répréſenter le tranſport de joye de Sinade à la lecture de cette Lettre. Quoiqu'elle ne comptât pas infiniment ſur les promeſſes du Roy de Navarre, il alloit du moins la ſatisfaire, en la débarraſſant des deux innocentes victimes qu'elle lui avoit livrées ; d'ailleurs l'eſpérance que ce lâche Roy lui donnoit ſur le chapitre de Ber-

nard, flattoit également ſon ambition & ſa tendreſſe. C'eſt pourquoi, ſans héſiter elle répondit à Charles, dans les termes les plus ſoumis & les plus reconnoiſſans, & lui envoya par ſon Courier, un Ecrin rempli de pierreries d'un prix conſidérable, en lui faiſant entendre reſpectueuſement, qu'après la concluſion du Traité qu'ils faiſoient enſemble, le reſte des épargnes de Gaſton lui ſeroit fidélement remis. Cette réponſe & ce préſent acheverent de déterminer le cruel & le vindicatif Charles. Dès le même jour il fit appeller Gertrude & ſon fils dans ſon cabinet, & ſe voyant avec eux ſans témoins, il leur parla ainſi en s'adreſſant à ſa Sœur. Le procedé du Comte de Foix à mon égard devroit m'animer d'une juſte colere; je ſçai que votre ſéjour auprès de moi, l'un & l'autre,

eſt moins une viſite que le ſang & la tendreſſe autoriſent, qu'un exil & un abandon général, tant pour vous punir d'une faute à laquelle vous n'avez point participé, que pour me couvrir d'opprobre & d'infamie : je m'en vengerois auſſi avec la derniere rigueur, ſi ma vengeance ne retomboit pas ſur vous, & ſi je ne craignois de m'attirer en même temps un blâme général par la cauſe odieuſe qui m'y auroit porté. Je prétens donc tout oublier pour votre repos & pour ma gloire ; retournez, ma Sœur, continua-t'il, dans les Etats de votre Epoux, je vous chargerai des cinquante mille francs qui ſont dûs au Comte de Foix, afin qu'il ne ſoit plus parlé d'un procedé dont je rougis en ſecret. Mais, Gertrude, pour me récompenſer d'un mouvement & d'un

repentir digne du ſang qui nous a fait naître, il faut m'accorder ſans murmure le jeune Gaſton mon neveu, je prétens avec un équipage digne de ſa qualité, l'envoyer au Duc de Berry qui me le demande avec empreſſement. Il eſt temps que ce jeune Prince ſe faſſe connoître ; il ſeroit honteux pour lui, & même pour nous, que tandis que toute la France eſt en mouvement, lui ſeul à ſon âge demeurât dans un inaction criminelle. Préparez-vous donc, ma Sœur, à vous en ſéparer, & laiſſez à la gloire le ſoin de diſpoſer de ſa deſtinée. Le Roy de Navarre ſe tut en cet endroit, & attendit avec impatience la réponſe de Gertrude, qui fut enfin conforme à ſes pernicieux déſirs. La malheureuſe Princeſſe ſe ſentit d'abord pénétrée du changement heureux de

ſon frere ; il la rapprochoit d'un Epoux qui lui étoit ſi cher, que ſe jettant au col de Charles avec beaucoup de tendreſſe, elle l'aſſura qu'après un retour ſi généreux ſur lui-même, elle ne pouvoit lui rien refuſer : Qu'à la vérité l'éloignement de ſon fils, & les périls où il alloit s'expoſer, la glaçoient d'un juſte effroi ; mais que cependant elle ſentoit bien elle-même, qu'un Prince de ſon rang & de ſon âge ne devoit point croupir dans une molle oiſiveté, tandis que la gloire & le devoir l'appelloient au ſervice de ſon Roy ; & qu'enfin après ſon retour à Pau, elle alloit tout mettre en uſage pour faire conſentir Gaſton à une démarche glorieuſe & néceſſaire. Ce n'étoit point là ce que ſouhaitoit Charles ; auſſi reprit-il la parole avec vivacité, pour dire à Gertrude,

qu'il ne falloit point s'exposer à un retardement qui seroit peut-être mal interpreté par le Duc de Berry : Qu'il se chargeoit volontiers de la dépense, & qu'en recommandant le jeune Gaston au Comte d'Albret, leur parent & le favori de ce Duc, il n'y avoit rien à craindre ni à souhaiter. Ces raisons vraisemblables furent enfin approuvées par la malheureuse Gertrude ; elle en écrivit avec le Roy de Navarre à son Epoux, en l'assurant qu'elle partiroit incessamment pour le rejoindre, & lui porter la somme dûë par son frere.

Gaston fut si enchanté de cette nouvelle, qu'il consentit sans peine au départ de son fils, il envoya même plusieurs choses nécessaires pour le faire briller à la Cour de France. Sinade, qui s'étoit bien doutée de quelque écla-

tante ſupercherie de la part du Roy de Navarre, avoit tellement appuyé ces deſſeins, ſans ſçavoir à quoi ils devoient aboutir, que le Comte de Foix ne balança point à s'y conformer. Ainſi tout fut prêt en peu de temps pour le départ du jeune Prince. Je ne parlerai point de la ſéparation de la mere & du fils, il eſt facile de ſe répréſenter les larmes & les regrets qui en furent les compagnes. Rien ne fut ſi tendre que leur adieu, il ſembloit qu'un preſſentiment cruel les avertît l'un & l'autre du malheur qui les menaçoit. Mais qu'eſt-ce qui peut éviter ſa deſtinée ? Et qui n'auroit pas donné dans un piége ſi naturel, d'autant mieux que le Roy de Navarre paroiſſoit touché au dernier point de l'éloignement de ſon neveu. Enfin ce moment fatal arriva, le jeune

Gaſton s'éloigna de Pampelune, avec trois Officiers qui lui avoient été donné de la main perfide de Charles, tandis que le reſte de ſon équipage feignoit de le ſuivre à petites journées. Ils ſuivirent pendant quelques jours le chemin de France, & puis ſe détournant tout-à-coup, ils prirent une autre route. Gaſton, qui n'avoit aucun ſoupçon, & qui ignoroit le trait que ces trois ſcélérats lui reſervoient, ſe laiſſoit conduire ſans réſiſtance, & paroiſſoit ſeulement étonné de la longueur d'une marche qu'on lui avoit dépeinte devoir être plus courte; mais ſes ennemis déguiſez lui faiſoient entendre que c'étoit pour le conduire avec plus de ſureté, & pour éviter les partis ennemis qu'ils pourroient rencontrer. Ils eurent même la précaution ſur la fin de leur

voyage, de ne plus marcher que de nuit, & de passer les journées dans les bois, afin d'empêcher que Gaston ne pût s'informer de l'endroit où il étoit. Ils arriverent enfin au but fatal qui leur avoit été prescrit par le Roy de Navarre. C'étoit une forêt obscure, où il falloit passer la nuit, & qui suivant le rapport des trois Conducteurs de Gaston, n'étoit plus qu'à une petite journée de l'Armée du Duc de Berry. Sur cette assurance l'infortuné Prince se coucha sur l'herbe après un léger repas, & se livra sans crainte à la douceur du sommeil; mais, hélas! il ne put joüir long-temps d'un si favorable repos, les lâches émissaires de Charles se jetterent inopinément sur lui, & après l'avoir presqu'entierement dépoüillé, ils l'attacherent à un arbre. L'un des trois prenant la

parole après cette action barbare, adieu, Gaſton, lui dit-il, nous allons entre nous partager tes dépoüilles; ton exemple, s'il eſt à jamais découvert, apprendra au Roy de Navarre à ne point tenter ſes Sujets par des richeſſes auſſi conſidérables que celles que tu poſſedois par ſes liberalitez; nous te laiſſons la vie, tandis que dans les Pays Etrangers nous allons joüir de tes tréſors. Ce diſcours qui avoit été dicté par le perfide Charles, pour ne point laiſſer de ſuſpicion contre lui, en cas que Gaſton par miracle pût échapper à l'effroyable danger où il le faiſoit expoſer, ne fut preſque pas entendu du jeune Prince. Il étoit tellement étourdi de cette avanture inopinée, qu'il ne ſçavoit ſi l'état où il ſe trouvoit étoit un ſonge ou une réalité. Mais il ne reſta pas long-

temps dans ce doute, ſes Ennemis s'étant éloignez à toute bride avec ſon cheval, qu'ils eurent la précaution d'emmener avec eux; il connut toute l'étendue de ſon infortune. Quel état funeſte pour un Prince qui devoit ſe promettre avec raiſon un ſi flatteur avenir! Que l'on s'imagine, s'il eſt poſſible, quelles furent en cet état ſes douloureuſes réfléxions; aucune de ſes idées ne roulerent ſur la véritable cauſe de ſon malheur. Il ſe perſuada ſans peine ce que ſes aſſaſſins avoient voulu lui perſuader. Y avoit-il effectivement la moindre apparence à ſoupçonner un Oncle & un Roy, d'une perfidie auſſi atroce. Mais, bon Dieu! s'il avoit ſçu pour lors ce qui ſe paſſoit à l'égard de ſa mere, quel redoublement de déſeſpoir! Nous l'avons laiſſée à Pampelune,

ne, prête à retourner auprès du Comte son Epoux. Deux jours après le départ de son fils, le Roy de Navarre lui remit les cinquante mille francs du Comte d'Albret, & conduite par des Sujets aussi perfides que leur maître, ils lui firent prendre le chemin de Pau ; mais dès la premiere couchée il la fit enlever par des nouveaux Inconnus qui la conduisirent au Port de Mer le plus prochain, où ils la firent embarquer seule, dénuée de tout secours, sur un Vaisseau prêt à faire voile pour les Indes Orientales. Mais avant que le Navire eût mis à la voile, le barbare Roy de Navarre avoit ordonné que l'on instruisît Gertrude du sort de son fils, & du lâche soupçon dont il alloit flétrir leur réputation.

Mon Lecteur ne sera-t'il point effrayé de l'horrible tableau que

je préſente à ſes regards ? Je frémis moi-même en me figurant une malheureuſe Princeſſe abandonnée à la merci des flots, entourée de gens inconnus, qui la prenant pour une ſimple paſſagere, la traiterent d'abord avec tant d'indifférence & même de mépris, que ſans la Protection Divine elle n'auroit pû ſupporter une ſorte de vie ſi différente de celle que ſa vertu & ſa naiſſance devoient lui promettre. Mais laiſſons-la pour quelques tems voguer au gré de ſes Conducteurs, & retournons pour un moment à la Cour du Roy de Navarre. Cet indigne Monarque, après s'être auſſi facilement débarraſſé de ces deux malheuſes victimes, voulut encore à jamais flétrir leur réputation, & ſe mettre à couvert d'aucuns ſoupçons. Pour cet effet, après le re-

tour de ſes Gens, & de l'argent qu'il avoit mis en dépôt entre les mains de Gertrude, il envoya un Courier à Gaſton de Foix avec cette Lettre.

LETTRE.

Nous ſommes trahis, Seigneur, de la façon du monde la plus cruelle. Cette même Gertrude que j'ai peine à nommer ma ſœur, vient de concert avec ſon fils, de m'enlever la plus grande partie de mes tréſors; ils ſe ſont ſervis l'un & l'autre de l'argent du Comte d'Albret que je vous renvoyois, pour corrompre des inconnus, qui la force à la main les ont enlevez malgré la réſiſtance des miens. Il eſt à préſumer que ce coup hardi vient de votre fils, qui étoit parti de ma Cour quelques jours avant ſa mere. Ordonnez donc, Seigneur, des recherches de tous cô-

tez ; pour moi je viens d'envoyer des Couriers dans les Cours Etrangeres, il ſera difficile qu'ils puiſſent échapper à ma vigilance. Je vous avoüe que je ſuis ſi outré de ce projet téméraire, que malgré toute la douleur dont je crois que vous ſerez pénétré à la lecture de cette Lettre, j'ai peine à me perſuader qu'elle puiſſe égaler la mienne.

CHARLES,
Roy de Navarre.

Le Courier qui devoit rendre cette Lettre à Gaſton, en avoit une particuliere pour Sinade ; elle étoit conçuë dans ces termes.

LETTRE.

Nous triomphons, ma chere Sinade, la mere & le fils ne peuvent échapper aux malheurs auſquels je les ai expoſez. Il eſt vrai que je

n'ai pû me résoudre à les faire mourir ; mais la barbarie que j'ai exercé contr'eux, est plus cruelle que la mort même : il ne s'agit plus que de tromper le Comte de Foix, & qu'il se persuade véritablement ce que je lui mande ; travaillez-y, ma chere Sinade, avec votre empire ordinaire. Il est de conséquence pour la suite de nos projets, qu'il reprenne pour moi sa premiere confiance, & de-plus il est important que les crimes des Roys soient ensevelis dans un oubli éternel. Laissez donc Bernard lui-même dans l'opinion que je veux insinuer à Gaston, tandis que nous travaillerons pour ses intérêts. Qu'il ignore, s'il se peut, les routes nécessaires que nous avons suivies pour y parvenir.

CHARLES,
Roy de Navarre.

Jamais fureur ne fut égale a celle du Comte de Foix à la lecture de la Lettre du perfide Monarque : il courut la porter à Sinade, qui déja avoit lû la ſienne, & qui ſous un dehors affecté, cachoit la maligne joye qu'elle reſſentoit, quoiqu'elle eût mieux aimé, que la mort l'eût délivrée de ſes deux ennemis, & qu'elle blâmât en ſecret le Roy de Navarre, de ſon trop d'indulgence. Elle n'eut pas de peine à porter Gaſton à croire la trahiſon de Gertrude & de ſon fils ; le fourbe Navarrois y avoit mis tant de vraiſemblance, que ſi le caractere de ce Roy n'eût été généralement connu, perſonne n'eût douté de leur prétendu crime. Auſſi Gaſton infecté par les diſcours trompeurs de Sinade, ſe livra tout entier à cette fatale croyan-

ce, & fit partir des Couriers pour toutes les Têtes Couronnées, pour les informer de son malheur. Je dirai en son lieu l'effet que produisit ces vaines recherches ; je dois revenir au malheureux Prince que l'ordre de ma narration m'avoit forcé de quitter. Je l'ai laissé dans une épaisse forêt, presque nû attaché à un arbre : il y passa la nuit dans une agitation que l'imagination peut mieux répréſenter que l'éloquence ne pourroit l'exprimer. C'étoit moins la crainte de la mort qui l'épouvantoit, que le genre de suplice qu'il prévoyoit. Les différens cris des bêtes farouches qui habitoient cette forêt, étoient capable de glacer d'effroi le cœur le plus ferme ; & quoique la nature en eût donné un au jeune Gaston au-dessus du commun

des hommes, il ne pouvoit cependant s'empêcher de frissonner des horreurs qui l'environnoient. Il étoit d'ailleurs dans une attitude si gênante, que les maux qu'il ressentoit lui auroient fait souhaiter la mort, si la Religion dont il étoit pénétré, ne lui eût défendu un souhait qui lui est opposé. Il l'attendoit donc sans la provoquer, & ne faisoit nul doute que la faim, ou les animaux feroces, ne terminassent en peu de temps sa vie. Il n'y avoit aucune apparence que dans un lieu aussi reculé, il pût se rencontrer quelqu'un pour le secourir; ainsi son innocence & sa vertu sur lesquelles il se confioit, sembloient lui assurer dans peu le repos & la gloire des ames bienheureuses. Mais la Providence en avoit disposé autrement, ce ne devoit

voit être qu'après une mort encore plus cruelle, que l'infortuné Gaſton devoit joüir de cette ſuprême félicité. Pour accomplir donc cette fatale deſtinée, le jour parut, & ramena dans le cœur du jeune Comte quelques foibles rayons d'eſpérance. Ils ne furent pas vains; à peine le ſoleil commencoit-il à paroître, que le bruit éclatant d'un cor vint frapper ſes oreilles, & bien-tôt après il vit auprès de lui une jeune perſonne, habilliée comme on nous dépeint les Taleſtris & les Paſithées. Elle avoit ſur l'épaule un carquois rempli de fléches, & un arc à la main, ſa tête étoit couverte d'un léger morion, d'où pendoit une infinité de plumes de différentes couleurs; elle montoit un beau cheval qu'elle manioit avec beaucoup de grace.

A cette apparition ſubite, le jeune Gaſton fut ſi émerveillé, qu'il fut quelques temps à douter de la réalité de ce qu'il voyoit. Il eût pris cette belle perſonne pour une Divinité, ſi le Chriſtianiſme lui eût défendu une pareille idée. Enfin ſe rappellant à lui-même, il ſurmonta ſon étonnement, & s'adreſſant à cette inconnuë, qui ſembloit de ſon côté être auſſi ſurpriſe que lui d'une ſi ſinguliere rencontre: Madame, lui dit-il, on voit bien que le Ciel s'intéreſſe encore à la conſervation de ma vie, puiſqu'il m'offre votre ſecours; car enfin je ne doute pas que vous ne ſoyïez auſſi généreuſe que belle, & que mon ſort ne vous inſpire quelque pitié. De perfides conducteurs m'ont égaré dans cette forêt, pour me rendre la victime de leur cruauté;

mais je deviens moins ſenſible à leur barbarie, puiſqu'ils m'offrent par elle, la gloire de vous devoir des jours que je fais vœu de ſacrifier entierement à votre ſervice. Que dis-tu, malheureux, interompit la jeune Amazone, en frongant le ſourcil? Ignores-tu dans quel climat ſauvage le ſort a guidé tes pas? Ta mort y eſt certaine, je la dois à nos ſermens ſolemnels, à notre Princeſſe légitime, & plus que tout cela aux mouvemens ſecrets que ta vûë excite dans mon ame. Eh bien, Madame, interrompit à ſon tour le généreux Gaſton, avec une fermeté au-deſſus de ſon âge, rempliſſez des devoirs ſi preſſans, ma vie eſt en votre diſpoſition, plus heureux encore de la perdre par de ſi belles mains, que par les monſtres ſauvages qui la mena-

cent. A ces mots le Prince se tut, & se recüeillant entierement à lui-même, il attendit le coup mortel; mais l'Inconnuë, quoiqu'elle eût tirée un poignard de sa ceinture pour accomplir son projet sinistre, n'eut jamais la force de l'executer; & se sentant vaincuë par les graces de ce jeune homme: Vis, malheureux, lui dit-elle en remettant son poignard, vis, un sentiment involontaire s'oppose à mes justes sermens. Je les enfrains pour toi; mais sçaches que tu causerois la mort de celle à qui tu dois la vie, si jamais l'on peut découvrir ma foiblesse; promets-moi donc par ce qu'il y a de plus sacré, que tu te livreras sans réserve à tout ce que je pourrai souhaiter de toi. Je veux que tu vive, mais que tu ne respire que pour moi seule, & qu'enfin sous un habit

étranger, tu ne ſois connu que de ta Liberatrice. Ne croyez pas, Madame, lui répondit Gaſton, que la crainte de la mort ait aucun pouvoir ſur mon ame ; mon cœur & ma naiſſance me mettent au-deſſus d'une terreur vulgaire ; recevez donc le ſerment authentique que je vous fais : Oüi, je jure de ſuivre exactement vos loix, & de me livrer ſans réſerve à tout ce qui pourra vous plaire. C'en eſt aſſez, jeune homme, interrompit l'Amazone ; nous pourrions être ſurpris dans ce lieu, la chaſſe n'eſt pas loin, & ſi quelqu'une de mes compagnes te rencontroit, tu ne pourrois éviter la mort. Reçois donc la liberté de ma main, & attends dans ce même endroit le ſecours que je vais t'envoyer.

A ces mots l'Inconnuë ayant mis pied à terre, délia le jeune

Gaſton, & ſans écouter les tendres remercimens qu'elle méritoit, elle remonta ſur ſon cheval, & s'éloigna à toute bride. Je laiſſe à penſer quelles furent les réfléxions du Comte à ce bruſque départ, & ce qu'il dut imaginer d'une avanture ſi extraordinaire. Il avoit bien entendu parler à la Cour de ſon pere, des étranges révolutions de celle de Boheme, & que les femmes avoient ſubjugué ce Royaume. Il ſçavoit de-plus, que par une Loy barbare elles avoient fait le ſerment de s'immoler tous les hommes qu'elles pourroient rencontrer; mais il ne pouvoit ſe perſuader qu'il eût fait un chemin aſſez conſidérable pour arriver dans ce pays. D'ailleurs ne ſoupçonnant point le Roy ſon oncle d'aucune trahiſon, il ne pouvoit penſer que

l'on l'y eût conduit à dessein. Il n'étoit pourtant que trop véritable, le barbare Roy de Navarre n'ayant pas voulu l'immoler lui-même, l'avoit envoyé tout exprès dans un lieu où il devoit naturellement rencontrer sa perte. Le Ciel fit avorter les projets criminels de ce lâche Monarque, & ce fut par l'amour que l'innocence & la vertu triompherent de sa malignité. Le jeune Comte de Foix ne sçachant donc sur quoi fixer ces irrésolutions, se coucha sur le bord d'une fontaine qui se trouva par hazard en cet endroit; il y étancha la soif qui le tourmentoit, & se livra pendant quelques heures aux plus douloureuses idées: cependant il s'étonnoit en lui-même que quelques autres choses que son malheur pût encore l'occuper, l'image de la belle

Amazone lui revenoit à chaque instant dans la memoire, l'obligation qu'il lui avoit, & les promesses qu'elle lui avoit faites s'étoient gravées dans son cœur en caracteres si tendres, que sans trop s'en appercevoir, l'amour commençoit à s'y faire sentir. L'idée de son infortune s'effaçoit peu-à-peu de son esprit, & y faisoit place à l'espérance : Quoi, s'écrioit-il, emporté par une puissance superieure, je vivrois pour cette belle personne ! Je passerois mes jours auprès d'elle, inconnu au reste des hommes ! Ma vie ne seroit employée qu'à mériter sa tendresse ! Ah ! Gaston, reprenoit-il en s'interrompant lui-même, sont-ce-là des sentimens dignes du fils du Comte de Foix ? Songes-tu, malheureux, à ce que tu dois à ta naissance & à l'infortunée Ger-

trude qui mourra ſans doute en apprenant ton ſort ? Cours la deſabuſer, ou meurs du moins en voulant lui rendre la vie. Ces divers combats entre l'amour & la gloire auroient durez plus long-temps, ſi le jeune Prince n'eût été interrompu par l'arrivée d'une autre Amazone qui conduiſoit en main un beau cheval chargé d'un paquet de hardes : Tiens, trop heureux mortel, lui dit cette Inconnuë, prends cet habit, & prépares-toi à me ſuivre. Gaſton, ſans ſe faire prier, ſe revêtit en un inſtant de l'ajuſtement bizare qu'on lui fourniſſoit ſi généreuſement. C'étoit un vêtement d'Amazone d'une beauté ſinguliere. Il n'en fut pas plûtôt couvert, que ſa nouvelle Compagne le regardant en ſouriant : Je ne m'étonne point, s'écria-t'elle, de la tendre

compaſſion d'Ariamite, tu la merites aſſurément ; mais ſois diſcret, ſonges que ta vie & la nôtre y ſont attachées : monte à cheval, ſuis-moi, & prête attention aux inſtructions que je vais te donner, afin de te garentir de toutes ſurpriſes. Gaſton, après l'avoir remercié en des termes qui faiſoient aſſez connoître ſon eſprit & ſa politeſſe, ſe jetta avec légéreté ſur le cheval qu'on lui préſentoit ; & marchant à côté de l'Inconnuë, il la pria de ſatisfaire ſa curioſité, de lui apprendre le nom du pays où ſes Ennemis l'avoient conduit, & ſurtout celui de la belle Amazone à qui il étoit redevable de la vie. Tu es en Boheme, lui répondit l'Amazone qui ſe nommoit Nantore ; il ſeroit trop long de t'apprendre par quelles révolutions nous nous ſommes ren-

duës les maîtreſſes abſoluës de ce pays, tu auras le temps d'en ſçavoir les circonſtances, il ne s'agit à préſent que de te dire, que la jeune Inconnuë à qui tu dois le jour, eſt fille de la Princeſſe qui tient actuellement ici la Puiſſance Suprême; elle ſe nomme Ariamite, je ſuis ſa parente, & je vais t'introduire dans un Château dont le droit de la guerre l'a renduë Souveraine. Mais après ces éclairciſſemens néceſſaires, apprends à te conduire dans un lieu où tout eſt ſuſpect: Tu vas être préſenté à la Princeſſe ſous le nom d'Eglante, dont il faut ſoûtenir le perſonnage. C'eſt une jeune perſonne de mes parentes, qu'on devoit m'envoyer d'Allemagne, que je vais contre-mander afin de te laiſſer occuper ſa place. On l'attend avec impatience, & tu

peut eſpérer ſous ſon nom un favorable accuëil. Mets donc toute ton application à te contrefaire ſi parfaitement, que rien ne puiſſe démentir la certitude où chacune de nous va être par mon rapport ; tu me parois avoir aſſez d'eſprit & de jugement pour ne te point laiſſer ſurprendre, tu dois connoître l'importance d'un pareil ſecret ; gardes-le donc ſi tu veux vivre. Ne craignez rien, ma belle Compagne, interrompit en ſoupirant la feinte Eglante, la vie d'Ariamite y eſt intéreſſée. Je t'entends, lui répondit Nantore, te voilà amoureux ; mais que cette paſſion ne t'aveugle point, Ariamite eſt fiere & délicate ; & quoique la ſympathie ait pû parler en ta faveur, ce ne ſera que par tes ſoins & par ta complaiſance que tu pourras la contraindre à te l'avoüer.

A peine Nantore achevoit ces dernieres paroles, qu'elle se trouva dans le fort de la chasse, toutes les Amazones l'environnerent en un instant pour sçavoir qui étoit la belle Etrangere qu'elle conduisoit. Elle satisfit à leur curiosité en présentant Eglante nouvellement arrivée de son pays. L'aimable Gaston soûtint son personnage avec tant de modestie & de vraisemblance, que toutes ces Amazones le comblerent de carresses, & rompirent la chasse pour le suivre au Château, où Ariamite s'étoit rétirée sous prétexte d'une légere incommodité, afin d'avoir le temps d'envoyer au Prince l'habit que Nantore lui porta. La feinte Eglante se mêla donc parmi cette belle troupe, & soûtint la conversation avec toute la vivacité & l'esprit possible; Nan-

tore ſupléoit aux queſtions délicates que l'on pouvoit lui faire, auſquelles elle n'étoit point préparée. Enfin tout ſe paſſa dans cette premiere entrevûë avec tant de naïveté & de politeſſe, qu'il n'y eut pas une de ces Guerrieres qui ne voulût ſe faire aimer d'Eglante, qui après avoir encore marché quelque temps, découvrit le Château d'Ariamite à l'extrêmité de la forêt. Que cette vûë lui cauſa de trouble! Jamais rien de ſemblable ne s'étoit encore fait ſentir dans ſon ame. Nantore qui s'en apperçut voulut s'en divertir un inſtant: Qu'avez-vous, Eglante, lui dit-elle en ſouriant, il ſemble que l'aſpect de ce Château vous inquiette? Craignez-vous la préſence de la Princeſſe? Il eſt vrai, lui répondit la feinte Eglante ſur le même ton, je tremble de

ne pouvoir lui parler ; j'ai si peu d'expérience pour l'emploi auquel je me destine, que j'appréhende que mon trop d'empressement ne me soit contraire. Nous répondons toutes du succès, s'écrierent à la fois les Amazones, vous ne pouvez manquer de plaire à la belle Ariamite, avec l'esprit & les agrémens que vous possedez. Cette réponse fit sourire le Prince & Nantore ; mais cette aimable troupe étoit si proche du Château, que sans avoir le temps de répondre, il fallut mettre pied-à terre. Nantore prenant Eglante par la main, la conduisit dans l'appartement de la Princesse, toutes les Amazones les suivirent en foule, pour être témoins de la reception que leus feroit Ariamite. Elle étoit assise sur un sopha magnifique, & les reçut en Sou-

veraine ; mais quoiqu'elle fût préparée à la vûë de la nouvelle Amazone qu'on devoit lui présenter, elle ne put s'empêcher de rougir en la voyant paroître, par le souvenir de l'atteinte dangereuse qu'elle donnoit à son devoir. Cependant s'étant remise promptement, elle écouta Nantore qui lui présentant Eglante : Madame lui, dit-elle, voilà la jeune parente pour laquelle vous avez eu la bonté de vous intéresser, & que vous avez souhaitez que j'eusse l'honneur de vous offrir ; j'ose me flatter qu'elle ne détruira par aucunes de ses actions, les prétieuses bontez que vous mavez promises pour elle. Vous sçavez, Nantore, lui répondit Ariamite, avec un sourir charmant, à quel point vous m'êtes chere ; ainsi vous ne devez point douter que

ce qui vient de votre part ne me le ſoit infiniment : mais je m'apperçois qu'en cette occaſion la jeune Eglante n'a pas beſoin de votre protection, ſon air me prévient ; & ſi ſon eſprit & ſa douceur y répondent, peut-être aurez-vous recours à la ſienne, pour conſerver dans mon cœur la place que vous y occupez.

Le jeune Gaſton étoit ſi éperdu de tout ce qu'il voyoit, & de ſentir dans ſon ame des mouvemens qui lui étoient inconnus, qu'il fut à la veille de démentir tout-à-coup la bonne opinion qu'on avoit de ſon eſprit. Cependant faiſant effort ſur lui-même : Je ſuis ſi ébloüi de ma fortune, Madame, dit-il a la belle Ariamite, qu'il n'eſt point étonnant que les termes me manquent pour pouvoir exprimer mon bonheur ; j'en reſſens

trop vivement l'excès pour qu'il me soit possible de le dépeindre; souffrez donc, continua-t-il, charmante Princesse, que sans avoir recours à de vaines expressions, je vous voüe une éternelle fidélité, que j'ose vous protester que jusqu'à la derniere goutte de mon sang je chercherai à vous en convaincre. C'en est assez, aimable Eglante, lui répondit Ariamite en la regardant tendrement, je suis persuadée de vos bonnes intentions, j'y répondrai de façon à ne point vous faire repentir de ce que vous pensez d'avantageux en ma faveur. Allez vous reposer des fatigues de votre voyage, j'aurai soin que rien ne vous manque, puisque je prétens que l'on vous regarde ici, comme une de mes plus cheres favorites. A ces mots elle fit signe à la feinte Eglante

de se retirer, qui suivie de Nantore se rendit à l'appartement qu'on lui avoit préparé. Elles y trouverent un repas qui les y attendoit. Gaston en avoit besoin, aussi se remit-il en peu de temps des fatigues qu'il avoit essuyé: Après quoi, regardant Nantore avec des yeux où la curiosité sembloit se lire: De grace, ma chere Compagne, lui dit-il, achevez de m'informer des particulariteż que j'ignore. Qui peut vous avoir forcé d'envahir ce pays? Quelle raison vous en a fait exclure notre sexe? En un mot, par quel enchantement la force vous donne-t'elle une puissance que votre seule beauté vous a de tous temps accordé sur les cœurs? Je sçavois les étranges changemens, & les divisions qui partageoient la Boheme; mais jusqu'à ce jour, je n'en ai

pû démêler les véritables motifs. Il eſt juſte, répondit Nantore, que vous ſoyïez inſtruit des mœurs & des uſages d'un pays où vraiſemblablement vous allez faire quelque ſéjour : mais avant de contenter votre envie, j'ai ordre d'Ariamite de ſçavoir de vous qui vous êtes, & par quel hazard vous vous êtes rencontré ſur nos Terres ? Je ne ferai nulles difficultez de vous ſatisfaire, interrompit Eglante, j'ai trop de reconnoiſſance & d'amour pour vouloir déguiſer ma naiſſance & mon infortune. Sur cela Gaſton ſans aucun myſtere, ſe fit connoître pour ce qu'il étoit, il raconta tout de ſuite ſon voyage auprès du Duc de Berry, & la trahiſon de ſes lâches conducteurs. Nantore le plaignit quelque temps ; après avoir gémi avec lui de l'inquié-

tude où devoit se trouver Gertrude, & lui avoir promis d'envoyer une Amazone exprès pour l'avertir du sort d'un fils si tendre & si malheureux, elle se rendit au désir ardent que témoignoit ce jeune Prince, de se voir éclaircir d'une chose qui l'intéressoit par rapport à la belle Ariamite : c'est pourquoi, Nantore ayant pris la parole, commença son discours en ces termes.

HISTOIRE DE VOLUSQUE,

Ducheſſe & Souveraine de Bohême.

JE n'entreprendrai point, mon aimable Compagne, de vous débiter toutes les Fables dont les Habitans de ce Pays ſe repaiſſent touchant leur origine. Ils prétendent deſcendre en droite ligne d'un des fils de Noé, qui fut, à ce qu'ils diſent, leur premier Souverain; & ſur ce fondement ils fabriquent des Hiſtoires ridicules, & des Chronologies imaginaires. Ce qui eſt de certain, c'eſt que leur premier Duc, après pluſieurs ſiécles d'indépendance, ſe nommoit Zechie, auquel ſuc-

ceda Crocls, qui fut le plus ſage & le plus raiſonnable Prince de ſon temps; auſſi les Bohemiens, lorſqu'ils veulent loüer quelqu'un, le comparent à cet illuſtre Souverain. Ce Crocls, après les avoir gouverné l'eſpace de vingt ans, mourut dans la Ville de Cracovie qu'il avoit fait bâtir, & laiſſa après lui trois filles qui gouvernerent les Etats de leur pere l'une après l'autre. L'aînée ſe nommoit Brele; mais ſon goût la portant à l'étude & à la connoiſſance des plantes, elle céda ſon autorité à la ſeconde, qui s'appelloit Therbiſe, & fut ſe retirer ſur le haut d'une Montagne pour ſe livrer toute à ſon aiſe à ſon panchant. Therbiſe de ſon côté avoit un goût ſi particulier pour l'Aſtronomie, que ſe voyant gênée par les affaires que traîne après ſoi le Gouvernement

Suprême, elle abdiqua en faveur de Libuſſe ſa cadette. Cette jeune perſonne étoit un prodige de ſciences & de capacitez ; auſſi tous ſes Sujets ſe ſoumirent ſans murmure à ſes Loix, qui toutes ne tendoient qu'à leur gloire & à leur profit. Elle établit ſa demeure à Viſſegrade, qu'elle fit fortifier avec un ſoin extrême. De là elle répandoit ſes graces ſur le moindre de ſes Sujets, ſon Palais étoit toûjours ouvert en tout temps, prêt à rendre juſtice, & à être l'arbitre des choſes même les plus ſimples. En un mot, jamais Souverain ne fut à la fois ſi aimé, ſi craint & ſi reſpecté que le fut Libuſſe. Mais l'envie, ce monſtre cruel dont le fatal poiſon infecte preſque tous les cœurs, ne put ſouffrir plus long-temps un régne ſi paiſible & ſi fortuné. Il y avoit parmi les Seigneurs

gneurs Bohemiens, un nommé Primiſlas, homme hardi & entreprenant, qui gémiſſoit depuis long-temps en ſecret, de voir une femme occuper une place qu'il croyoit mériter mieux qu'elle. Il n'oſoit ſe déclarer, voyant l'amour & le reſpect qu'on portoit à Libuſſe, & peut-être n'auroit-il jamais fait éclatter ces mauvais deſſeins, ſans un procès conſidérable qu'il eut avec un de ſes voiſins pour un partage de terre. Ce Primiſlas vouloit envahir d'autorité un bien qui ne lui appartenoit pas; & comme le malheureux contre lequel il plaidoit étoit de la lie du peuple, il ſe figuroit devoir emporter d'emblée ce qu'il exigeoit tyranniquement. Mais Libuſſe devant laquelle la cauſe fut portée, ayant trouvé les prétentions de Priſmiſlas injuſtes, le condamna

avec ſévérité à reſtituer ce qu'il avoit uſurpé. Cette Sentence toute équitable qu'elle étoit, perdit celle qui l'avoit prononcé. Ce Seigneur, outré de ſe voir vaincu par ſon inférieur, appella inſolemment du Jugement de la Princeſſe à celui du Peuple; & les ayant tous convoquez, au lieu de parler de l'affaire qui avoit été le prétexte de leur aſſemblée, il ſe déchaîna avec violence contre la Princeſſe même. Quoi! Meſſieurs, s'écria-t'il, ſouffrirons-nous plus long-temps qu'une femme nous gouverne? Qu'elle honte pour nous! Quoi! tandis que toutes les Nations du monde ont des hommes pour les commander, nous ſeuls foibles & timides nous fléchiſſons ſous le joug d'un ſexe capricieux! Quel prétexte à nos ennemis de médire de nous! N'ont-ils pas droit de

penſer que les Bohemiens ſont mols & puſillanimes, puiſqu'il ne ſe trouve point parmi eux de gens propres à les conduire, & qu'ils ſont réduits à ſe ſoumettre à l'empire d'une femme? Il eſt vrai, & je n'en puis diſconvenir, que les vertus de Libuſſe la rendent digne du glorieux poſte qu'elle occupe, & qu'elle eſt enfin parfaite imitatrice du magnanime Croels ſon pere. Mais, Meſſieurs, ne pouvons-nous trouver parmi nous quelqu'un qui en épouſant la Princeſſe, faſſe réjaillir ſur notre ſexe toute la gloire qu'elle attire ſur le ſien? Oſons la forcer de faire un choix, qui ſans la faire décheoir de ſon rang, y aſſocie un homme qui en l'imitant, ou peut-être la ſurpaſſant, rende nos Loix naturelles, & les tirent d'un aſſujettiſſement honteux à des gens tels que nous.

Universitas BIBLIOTHECA

Ce discours prononcé avec véhemence produisit sur un peuple naturellement fourbe & inconstant, tout l'effet que Prismislas en devoit esperer : il fut conclu dans cette tumultueuse Assemblée, que l'on députeroit vers Libusse pour la prier, ou même la contraindre, à se chercher un époux. Quelle fut la surprise de la Princesse au récit de ce qui s'étoit passé à l'Assemblée générale ! Elle s'y attendoit d'autant moins, que son Gouvernement jusqu'alors avoit été applaudi universellement. Mais se voyant forcée, & craignant quelques violences, elle demanda huit jours pour se déterminer : Elle passa ce court espace presque toûjours enfermée dans son cabinet, avec une Princesse de son sang, nommée Volusque, la jeune Ariamite fille de cette derniere Prin-

ceſſe, & moi. C'étoit-là que fondant en larmes, elle répandoit dans notre ſein ſa douleur & ſon inquiétude. Voluſque qui naturellement eſt fiere, & même un peu cruelle, lui conſeilloit de repouſſer la force par la force, & de ſe faire un parti capable d'en impoſer aux ſéditieux. Ariamite plus douce, quoiqu'à peine ſortie de l'enfance, mais dont l'eſprit étoit déja formé, étoit du ſentiment qu'elle gagnât par la douceur les Principaux d'entre les Bohemiens, afin de ſe faire une barriere contre le joug qu'on vouloit lui impoſer. Pour moi, je l'avourai, dont le caractere eſt aſſez vif, je me rangeois du parti de Voluſque, & je trouvois qu'il n'y avoit que ce moyen ſeul pour affermir & conſerver la Puiſſance Suprême à Libuſſe. Mais cette ſage Princeſſe voulut

épargner le sang de ses Sujets ; & jugeant bien d'un autre côté qu'elle ne pouvoit attirer aucuns Seigneurs dans son parti, puisqu'ils aspiroient tous en particulier à l'illustre choix qu'elle devoit faire, se détermina à suivre la volonté de ses Sujets, & à se rendre la victime de leur inconstance. Mais dans le temps qu'elle prenoit une résolution si délicate, le cruel & farouche Primislas cabaloit de tout son pouvoir pour être l'époux forcé de Libusse. Il y réussit ; on fit dire secretement à la Princesse, que la voix du peuple étoit pour lui, & que ce seroit en vain quelle en choisiroit un autre. Ce fut un redoublement de désespoir pour elle, & de douleur pour nous. Le caractere de Primislas nous étoit connu, & nous ne doutions pas qu'après son mariage il ne

ſe vengeât ſur Libuſſe du Jugement équitable qu'elle avoit prononcé contre lui. Cependant il fallut ſe réſoudre & céder à la contrainte. Le terme qu'avoit demandé Libuſſe étant expiré, elle ſe rendit au Conſeil où le peuple en foule étoit accouru ; & là, voyant qu'on lui prêtoit ſilence, la Princeſſe leur parla à-peu-près en ces termes: J'ignore, Seigneurs Bohemiens, & vous, Peuple léger & toutefois chéri, ſi par aucune de mes actions j'ai mérité la violence que vous exercez aujourd'hui contre votre légitime Princeſſe ; mais du moins ſçai-je bien que je n'ai aucun reproche à me faire. Je vous ai moins traité en Maîtreſſe abſoluë, qu'en mere tendre & généreuſe. Vos familles ont été les miennes, vos beſoins ont été auſſi-tôt ſatisfaits que connus. Vous ſçavez tous, Meſ-

ſieurs, avec quelles attentions j'ai cherché à vous rendre juſtice. Vous ne pouvez diſconvenir que je n'aye tout mis en uſage pour entretenir la paix & l'abondance parmi vous; perſonne ne peut m'accuſer d'avoir tranſgreſſé les Loix; au contraire, j'y en ai ajoûté de nouvelles qui ont eu un applaudiſſement général. Enfin toute mon application a été d'imiter mon illuſtre pere, & le puiſſai-je dire ſans douleur, Meſſieurs? Toutes mes vertus n'ont ſervie qu'à me rendre odieuſe. Vous voulez paſſer en des mains étrangeres, vous voulez deshériter une famille moins illuſtre par ſa naiſſance que par ſa ſageſſe: Eh bien, Peuple ingrat, vous ſerez ſatisfait, je me donne un époux, & vous donne peut-être en même temps un Tyran. Ne croyez pas que l'ai-

greur de mes reproches ayent pour fondement la perte de ma puiſſance: Non, Meſſieurs, connoiſſez mieux le cœur de Libuſſe; débarraſſée d'un fardeau qui m'étoit à charge, je vais goûter en repos une vie tranquille & privée: Je ne gémis que pour vous, malgré votre légereté vous me ſerez toûjours chers, vos malheurs ſeront les miens; & quoique vous me traitiez avec la derniere rigueur, je n'en partagerai pas moins tendrement vos peines. Je ſçai que non ſeulement vous me preſcrivez un hymen contraire à mes déſirs; mais que vous m'ôtez encore la liberté de choiſir. Tous vos ſuffrages ſe réuniſſent pour l'heureux Primiſlas: Eh bien, Meſſieurs, je l'accepte pour époux; mais craignez tout d'une perſonne que la juſtice a rendu mon ennemi. Vous n'igno-

rez pas la cauſe, ou du moins le prétexte de ſon ſoulevement contre moi : Tremblez, Peuples, tremblez de la domination d'un homme qui fonde ſa puiſſance ſur l'iniquité & ſur l'ingratitude. Je devrois le ménager, je l'avouë, il m'écoute, & pourra dans peu me punir de mon indiſcrétion ; mais duſſai-je en recevoir la mort, je dois plus à la conſervation de mes Peuples qu'au ſoin de ma propre vie. Allons, Meſſieurs, continua-t'elle en ſe levant, allons au Temple achever ce grand ſacrifice. Puiſſe-t'il vous rendre tous heureux, & n'être préjudiciable qu'à l'infortunée Libuſſe.

Ce diſcours prononcé avec vivacité, fut à la veille de renverſer les projets de Primiſlas ; un bourdonnement effroyable ce fit entendre dans l'Aſſemblée ;

la force de la Harangue de la Princeſſe, ſes juſtes reproches, la crainte de l'avenir, & plus que tout cela, la ſageſſe & la douceur du Gouvernement préſent, cauſerent un tel murmure, que ſi la Providence n'en avoit ordonné autrement, Libuſſe eût retrouvé dans le cœur de ſes Sujets le même zele & la même chaleur. Mais Primiſlas avoit un ſi grand nombre de créatures qu'il avoit achetées tant par ſes préſens que par ſes promeſſes, qu'il triompha enfin d'un juſte & légitime retour. La Princeſſe fut conduite au Temple, & là en préſence de tout ce Peuple elle accepta Primiſlas pour ſon époux, qui après la cérémonie fit une harangue étudiée, par laquelle il aſſuroit ſes nombreux Auditeurs, qu'il n'acceptoit le Commandement Suprême que

pour ſuivre exactement les Loix de Libuſſe; qu'il l'écouteroit dans tous ſes Conſeils; qu'elle ſeroit toûjours l'ame de ſes démarches, & qu'enfin ce ne ſeroit jamais que par cette néceſſaire condeſcendance qu'il prétendoit ſe rendre digne de l'illuſtre place qu'il partageoit avec elle. Cette promeſſe authentique charma le Peuple; mais il connoiſſoit mal celui qui la lui faiſoit. Primiſlas ne ſe vit pas plûtôt à la tête des Bohemiens, qu'il commença à leur faire ſentir la différence du Gouvernement. Libuſſe, qui s'en apperçut une des premieres, & qui d'ailleurs ſe croyoit avec raiſon haye de ſon époux, ſe retira au Château de Libuts qu'elle avoit fait bâtir, & ne mena dans cette ſolitude que Voluſque, la petite Ariamite, & moi. Ce fut alors que Primiſlas n'ayant plus

de frein qui l'arrêtat, se livra tout entier à son mauvais naturel. Il fit bâtir la Ville de Prague, & résolut d'y établir le Siége de son Empire. Mais pour réussir à rendre son Ouvrage parfait & magnifique, il leva des contributions affreuses sur ses Sujets; c'étoit chaque jour de nouvelles vexations. Enfin les choses vinrent au point, que les Bohemiens redemanderent hautement Libusse : mais il n'étoit plus temps, Primislas sçut y mettre un obstacle éternel. Ce Tyran fit mourir tous ceux qui paroissoient les plus affectionnez pour la Princesse; & pour se débarrasser à jamais de la crainte qu'elle ne reprît quelques jours les rênes d'un Gouvernement qu'il avoit usurpé, il résolut de s'en défaire. Pour cet effet, ce barbare, accompagné d'une troupe de Sa-

tellites, se rendit au Château de Libuts, & sans aucune pitié il massacra devant nos yeux l'incomparable Libusse. Pour Volusque, sa fille & moi, il se contenta de nous faire enfermer dans une étroite prison, pour détourner le juste effet que nous pouvions produire par nos plaintes. Après cette sinistre execution, le Tyran qui se croyoit débarrassé de toutes craintes, s'en retourna à Prague, & y redoubla sa fureur & sa cruauté : il exerça même sa barbarie sur tous les parens de Libusse, dans l'appréhension où il étoit qu'ils ne vengeassent sa mort. Les deux Princesses, Brele & Therbise, qui, comme je l'ai déja dit, s'étoient retirées pour joüir en repos du fruit de leurs études, furent enveloppées dans le malheur général, & perdirent la vie par le tranchant de l'épée.

Ces tragiques nouvelles pénétrerent jusques dans l'horreur de notre prison : Voluſque en fut ſi tranſportée, quelle jura d'en prendre une mémorable vengeance, & de l'étendre même ſur tous les hommes en général. Mais il étoit difficile d'effectuer ce qu'elle projettoit, nous étions gardées avec ſoin ; d'ailleurs, que pouvoient tenter trois femmes ſeules, denuées de tout ſecours, ſi la fortune n'avoit correſpondu à nos déſirs? Elle nous ſervit au-delà même de nos ſouhaits. Primiſlas s'étoit rendu ſi redoutable parmi les Bohemiens, que chacun trembloit devant lui ; les barbares executions qu'on lui avoit vû faire, avoient inſpiré une terreur qui faiſoit deſcendre les plus Grands Seigneurs de l'Etat à des baſſeſſes indignes de leurs naiſſance. Le Tyran, qui

remarqua avec plaisir leur lâches flatteries, en exigea une nouvelle preuve qui le perdit. Afin qu'on ne pût plus lui reprocher l'assassinat de Libusse, il voulut que tous ses Sujets mécontens de leurs femmes, les fissent mourir, ou du moins les maltraitassent à l'excès. Jugez, ma chere Compagne, combien cet ordre extraordinaire produisit d'abus; beaucoup de maris peu contens de leur mariage, saisirent cette occasion qui leur donnoit en même temps le moyen de plaire à leur Prince, & de se débarrasser d'une épouse incommode; d'autres, moins cruels, se contentoient de les enfermer, & de leur faire souffrir mille tourmens; enfin presque toutes les femmes furent la victime de l'inhumanité de Primislas. Les filles même n'en furent

rent pas exemptes, elles étoient exposées chaque jour à mille indignitez plus affreuses que la mort même ; il sembloit qu'on eût juré la destruction totale de notre sexe. Mais ce qui devoit servir à nous anéantir, fut le sujet de notre triomphe. Plusieurs Dames illustres, outrées des maux dont elles étoient les victimes, s'assemblerent un jour en secret, résolurent de secouer le joug tyrannique de Primislas & de leurs époux. L'entreprise étoit hardie, mais le mal étoit pressant ; il falloit effectuer ce projet, ou se résoudre à périr incessamment. Cependant la timidité naturelle à notre sexe les jettoit dans une irrésolution préjudiciable à leurs intérêts, lorsqu'une de ses femmes, inspirée sans doute par son bon génie, fit ressouvenir ses Compa-

gnes, que Voluſque qui devoit être leur Souveraine après la mort de Libuſſe, étoit enfermée avec ſa fille Ariamite & moi dans le Château de Libuts ; qu'il falloit commencer par nous procurer la liberté afin de mettre Voluſque à leur tête, qui, ſans doute n'obmettroit rien pour venger la mort des trois Princeſſes. Chacune de ces femmes connoiſſoit le caractere & le courage de Voluſque ; ainſi il fut réſolu dans ce Conſeil ſecret, de tout mettre en uſage pour nous tirer de captivité. Les préſens firent en cette occaſion leurs effets ordinaires, on corrompit le Gouverneur du Fort de Libuts, & un jour où nous nous attendions le moins à notre bonheur, nous nous vîmes en liberté. Voluſque reçut un billet, par lequel on lui indiquoit l'endroit

où nous devions nous assembler. Vous jugez bien que nous ne manquâmes pas à ce rendez-vous; nous y trouvâmes une centaine de femmes, qui après avoir reçu Volusque comme leur Souveraine, lui exposerent leur projet, & lui jurerent que pour la soûtenir elles exposeroient jusqu'à la derniere goutte de leur sang. Jugez, Eglante, avec quelles satisfactions Volusque reçut des sermens qui étoient si conformes à sa propre fureur. Elle jura de son côté de ne jamais abandonner ces nobles Guerrieres qui s'engageoient à la suivre. Enfin tout se passa dans cette premiere entrevûë avec un contentement général, & une liberté d'esprit qui sembloit présager la victoire. Chacune de ces Dames s'engagea à attirer autant de femmes qu'elle pourroit dans notre par-

ti. Après toutes ces précautions & mille assurances de fidélité & de promptitude, il fallut se séparer, on convint des lieux & des jours où l'on se rassembleroit. Volusque, Ariamite, & moi, nous fûmes conduites dans une maison inconnuë, & si deserte qu'il n'y avoit pas lieu de craindre d'y être découvertes, & nous avions certainement besoin de ces précautions.

Le Gouverneur du Fort de Libuts, pour ne point donner de suspicions contre lui, vint en toute diligence à Prague avertir Primislas de notre évasion; il fabriqua sur cela une fable, pour la rendre naturelle, & se disculper. Le Tyran à cette nouvelle, se mit dans une fureur inconcevable, il s'en fallut peu que le Gouverneur n'en perdît la vie; mais ses amis implorerent si à

propos pour lui, qu'il en fut quitte pour l'éxil. Cependant, Primiſlas qui par un preſſentiment ſecret craignoit quelque ſoulevement excité par Voluſque, fit faire de nous des perquiſitions exactes par toute la Boheme. Il promit une ſomme conſidérable à qui pourroit nous répréſenter mortes ou vives: mais par les juſtes & ſages précautions de nos Compagnes, nous fûmes exemptes des ſupplices qui nous menaçoient, & malgré nos ennemis & leurs ſecrettes cabales, nous continuâmes à nous aſſembler, & à prendre des juſtes meſures pour l'éclat que nous préméditions. Le terme n'en fut pas long. Un événement aſſez ſingulier en avança l'execution. Primiſlas rêva une nuit, ou feignit d'avoir rêvé, que Voluſque l'avoit forcé de

boire du sang humain dans le crâne de la Princesse Libusse. Ce songe jetta dans son esprit un trouble extrême ; il eut recours aux Devins dont la Boheme abonde, pour sçavoir l'explication d'une si funeste vision. Il lui fut répondu qu'elle présageoit un désordre général excité par les femmes, & que bien-tôt leur cruauté rempliroit du sang des hommes tout cet Empire. C'en fut assez pour porter Primislas aux dernieres extrêmitez; il fit publier un Edit, par lequel il étoit ordonné sur peine de la vie, de faire main basse sur toutes les femmes de telles qualitez & conditions qu'elles pussent être, ne réservant que les enfans ; & pour commencer à donner un exemple funeste à ses Sujets, il fit faire dans son Palais un massacre affreux de toutes les

personnes de notre sexe qui s'y rencontrerent. Cette cruelle démarche fut le signal de la guerre, & attira parmi nous beaucoup de femmes qui n'avoient osé se déclarer. Nous levâmes donc le masque ; nous avions eu le soin de nous précautionner d'armes & de munitions ; ainsi nous nous trouvâmes à un certain jour marqué au nombre de six mille dans la plaine de Prague. Là, après avoir reçu Volusque pour notre Commandante & notre Princesse, nous commençâmes nos actes d'hostilitez par le fer & par le feu ; les Châteaux circonvoisins furent pillez, & ceux qui les habitoient passerent par le tranchant de nos épées. Cette premiere action nous fit faire un butin si considérable, qu'il nous servit comme nous l'avions imaginé, aux frais de cette Campagne.

Primiſlas qui ne s'attendoit pas à cette bruſque irruption, en fut d'abord déconcerté : mais comme il a beaucoup de courage, il aſſembla en peu de temps un Corps de Troupes pour venir nous combattre, jugeant bien avec raiſon, que de la diligence dépendoit le ſalut de la Boheme. Il ſe figuroit avec vraiſemblance, qu'il auroit peu de peine à nous vaincre, n'etant point ſtilées à l'Exercice des armes, & que notre premier feu ſe ralentiroit à l'aſpect de ſes Troupes. Il ne ſe trompa point pour cette fois, nous ne le vîmes pas plûtôt paroître à la tête d'un Corps d'armée, que nous décampâmes, & ſans trop nous embarraſſer de ce qu'il en pouvoit penſer à notre déſavantage, nous reculâmes devant lui plus de dix lieux, & nous mîmes entre lui & nous

une

une riviere large & rapide qui nous servoit de défense. Mais ce qui fut regardé par Primislas & ses Troupes pour un manque de courage, fut un effet de la prudence de Volusque. Elle ne connoissoit point encore la valeur de ses Amazones ; d'ailleurs ses forces n'étoient pas encore suffisantes pour pouvoir résister à des Troupes réglées ; elle se voyoit sans retraite en cas qu'elle eût été vaincue ; en un mot, elle vouloit se donner le temps d'augmenter son pouvoir, & de discipliner ses Compagnes. Elle nous exposa publiquement ses desseins, & les motifs de sa retraite. Nous approuvâmes les uns & les autres, les plus considérables d'entre nous signerent les Manifestes qu'elle envoyoit par toute la Boheme. Elle y exposoit en peu de mots ses

droits sur le Gouvernement après la mort de Libusse, l'assassinat de sa légitime Princesse, de ses deux sœurs, de tous ses parents; sa prison, le traitement cruel & furieux que les maris avoient exercez contre leurs femmes pour plaire à l'Usurpateur; le dernier Edit de cet injuste Tyran, & le carnage affreux qu'il avoit fait faire dans son Palais. Elle finissoit enfin par exhorter toutes les Bohemienes à venir se refugier auprès d'elle, où bien-tôt elles rencontreroient toute la douceur & la justice avec lesquelles l'illustre Libusse les avoit gouvernées. Ces Ecrits distribuez par différents canaux par toute la Boheme, produisoient un effet merveilleux, nos Troupes grossissoient à vûë d'œil, & chaque femme qui arrivoit parmi nous, se faisoit une Loi d'apporter tout

ce qu'elle pouvoit ramaſſer d'Or ou de Pierreries.

Cependant nous continuâmes nos hoſtilitez, & nous étant renduës ſur la fin de l'automne les maîtreſſes d'une petite Ville dont nous avions maſſacré tous les hommes, nous y paſsâmes l'hiver après nous être exactement fortifiées, & pris toutes les précautions imaginables pour éviter les ſurpriſes. Primiſlas pendant ce temps ne s'endormoit pas. Non ſeulement il levoit des Troupes de tous côtez; mais il cherchoit encore par toutes ſortes de ruſes à nous ſurprendre. C'étoit en vain, Voluſque avoit l'œil à tout, il ſembloit qu'elle eût été formée pour la guerre, elle prévoyoit les moindres marches, jamais il ne s'eſt vû plus de capacité dans le Général même le plus experimenté. En un mot,

tout étoit en ſi bon ordre parmi nous, que nous n'attendions que le retour du printems pour nous remettre en campagne, où Voluſque avoit déterminé de donner une bataille déciſive. Le tems arriva, nous nous avancâmes fierement au-devant de Primiſlas, & dans une vaſte pleine à quelques lieües de Viſſegrade, Voluſque préſenta la bataille à l'Uſurpateur. Il ne s'en eſt guéres donné de plus ſanglante, la Victoire fut indéciſe preſque la moitié de la journée ; mais enfin malgré les efforts de Primiſlas, qui dans cette occaſion fit tout ce qu'on peut attendre d'un homme de courage, ſon Armée fut entierement défaite, il fut contraint de ſe réfugier avec le débris de ſes Troupes dans Viſſegrade, où Voluſque le pourſuivit ſi chaudement, qu'il s'en fallut peu

qu'elle ne se rendît maîtresse de la Ville. Par bonheur pour Primislas, les Habitans s'armerent en sa faveur, & nous repousserent de leur murs après un combat de plus de deux heures. Cette fameuse journée assujettit presque toute la Boheme à Volusque. Mais c'étoit peu pour elle, sa fureur demandoit Primislas, sans le Tyran nulles conquêtes ne pouvoit la satisfaire, elle vouloit venger sur lui la mort des Princesses, & celles de tant de milliers de personnes qu'il avoit sacrifié à son ambition. Ce fut donc en vain que le Tyran envoya demander la paix à Volusque, elle en rejetta l'offre avec mépris, & sans perdre de temps elle fit construire un Fort aux portes de Vissegrade, qui fut nommé Dievise, ou le Château des Pucelles. Avec lui elle tient la Ville en tel-

le ſervitude, que perſonne ne peut de ce côte ni entrer ni ſortir. Mais juſqu'ici nos efforts ont été vains pour la ſurprendre ; Primiſlas y maintient un ſi bon ordre, que nous commençons à déſeſperer de pouvoir nous en rendre les maîtreſſes. Cette réſiſtance a ſi fort irrité Voluſque, qu'elle a exigé de nous le ſerment extraordinaire qui auroit mis votre vie dans un péril certain, ſi la ſimpathie n'eût parlé en votre faveur dans le cœur d'Ariamite. Depuis deux ans nous executons cette barbare promeſſe avec la derniere rigueur, tous les hommes que nous rencontrons originaires du pays, ou étrangers, ſont ſacrifiez aux mânes de Libuſſe. Il eſt vrai que cette barbarie deshonore la bonté de notre cauſe ; mais nous ne ſçaurions nous en diſpenſer ſans

hazarder notre vie que nous avons offert à la Princesse pour le garant de ce serment inhumain.

Nantore finit ainsi son récit, & laissa la feinte Eglante dans un étonnement extrême. Il étoit difficile à comprendre qu'on pût allier à la fois tant de courage & de cruauté. Le Comte de Foix ne put s'empêcher d'en témoigner sa surprise à sa nouvelle Compagne. Mais il fallut cesser leurs réfléxions, Ariamite les fit appeller l'une & l'autre. Elle se promenoit dans les jardins, suivie d'une nombreuse troupe d'Amazones, parmi lesquelles brilloit une jeune personne nommée Mathilde, dont j'aurai lieu de parler dans la suite de cette Histoire, & qui étoit favorite particuliere de Volusque. Eglante & Nantore s'avancerent vers la Princesse, qui ne les apperçut

pas plûtôt, que faisant signe aux femmes de sa Cour qu'elle vouloit les entretenir en particulier, chacune se retira avec respect. Ariamite se voyant sans témoins: Eh bien, Nantore, lui dit-elle, sçavez-vous le veritable nom d'Eglante ? Sa franchise nous a-t'elle récompensé de ce que nous avons faites aujourd'hui en sa faveur? En doutez-vous, Madame, interrompit brusquement le jeune Comte, sans donner le temps à Nantore de répondre ? Pouvez-vous croire que Gaston de Foix pût conserver son secret avec une Princesse à qui il doit & son cœur & sa vie? Oüi, belle Ariamite, continua-t'il, je viens de déclarer ma naissance à mon aimable Compagne ; mais ce n'est qu'à vous seule à qui je veux apprendre que tout mon bonheur consiste à vous plaire, & que je re-

nonce ſans peine aux jours que vous m'avez conſervez, ſi je ne puis parvenir à ce but fortuné. Ils ſont bien en ſureté, interrompit la Princeſſe en rougiſſant, ſi leur conſervation dépend de là; après ce que j'ai fait pour vous, il ſeroit peu naturel de vous cacher ce que je penſe à votre avantage: Mais, Eglante, ce doit être un myſtere impénétrable pour tout autre que pour vous; Nantore ſeule ſera la dépoſitaire de notre mutuelle tendreſſe; défiez-vous de toutes vos Compagnes. Parmi le grand nombre, je ſçai qu'il en eſt qui ſont émiſſaires de la Princeſſe ma mere pour veiller ſur mes actions, & lui en rendre compte. Que deviendrions-nous l'un & l'autre ſi notre innocent commerce venoit à ſa connoiſſance? Ne craignez rien, charmante Princeſſe, lui répondit Gaſton, plû-

tôt mourir mille fois que de vous exposer au moindre désagrément. Certain de vos bontez, je n'aspire qu'à voir durer jusqu'au dernier instant de ma vie une situation qui fait ma félicité. Ariamite auroit sans doute répondu à de si tendres protestations ; mais la crainte où elle étoit qu'une trop longue conversation ne fît deviner une vérité si funeste à sa gloire, l'engagea à congedier la feinte Eglante, & à se mêler avec elle parmi les autres Amazones. Dès le lendemain Nantore, du consentement de la Princesse, fit partir une Courriere adroite pour le Bearn, afin de s'informer sans affectation de ce que le Comte de Foix pensoit de l'éloignement de son fils. Elle étoit chargée de-plus, d'une Lettre que le jeune Gaston écrivoit à Gertrude, par la-

quelle après l'avoir instruite de sa triste avanture, il l'informoit sans détour de l'état glorieux où l'amour l'avoit placé. Il lui demandoit avec la derniere instance, de ne point divulguer son secret, & de souffrir sans murmure qu'il pût jouïr d'une situation qu'il ne changeroit pas contre celle du plus heureux de tous les humains. L'amoureux Comte étoit si bien persuadé de la tendresse que Gertrude avoit pour lui, qu'il ne doutoit pas de son consentement, & qu'elle ne détournât même avec adresse les perquisitions qu'on pourroit faire de lui.

Tandis qu'il étoit dans une attente si flatteuse pour ses plus tendres désirs, il jouïssoit en secret du bonheur parfait d'aimer & d'être aimé. Nantore lui procuroit souvent des entrevûës

particulieres avec la Princeſſe. (Eſt il de félicitez comparables à celle d'un Amant qui ſe voit à portée d'exprimer chaque jour ce qu'il penſe à l'objet qu'il adore, & qui ſous un myſtere impénétrable goûte en repos tous les charmes qu'un amour déclicat peut produire ?) La feinte Eglante ſe voyoit dans ce cas fortuné. Mais le deſtin ne l'avoit point fait naître pour un bonheur durable. L'Envoyée revint de Bearn, & rapporta à Gaſton toutes les horreurs que j'ai raconté ci-deſſus. Ce fut dans cette ſeule occaſion où l'amour ſe trouva abſolument utile au jeune Comte ; ſans ſon ſecours il auroit ſuccombé ſous le trait affreux qui lui enlevoit à la fois Gertrude, ſa réputation, & l'amitié de ſon pere. Mais Ariamite ſçut ſi bien profiter de la paſſion

qu'il avoit pour elle, qu'elle parvint non pas à le consoler entierement, mais du moins à le calmer. Vous en serez plus entierement à moi, mon cher Comte, lui disoit-elle; débarrassé des soins qu'il auroit fallu vous donner pour paroître avec éclat à la Cour de France, vous goûterez auprès de moi un bonheur sans traverses. Personne ne viendra vous chercher parmi nous. Eh quoi! Princesse, lui répondoit Gaston, dois je perdre le souvenir de ma mere, & l'idée de la réjoindre? Faut-il que je reste accablé sous le poids de la honte & de l'opprobre dont on me charge? Que deviendra ma gloire? Et que deviendra votre Ariamite, si vous l'abandonnez, interrompoit la Princesse? Consultez-vous, Gaston, voyez si vous voulez regagner

l'eſtime générale aux dépens de ma vie. (Pouvons-nous, ſans rougir, convenir de la foibleſſe attachée à la plûpart des hommes? l'amour triomphe de tous les ſentimens qui lui ſont oppoſez.) Gaſton, tout généreux qu'il étoit, en fit la cruelle expérience. Il oublia bien-tôt ce qu'il devoit à la plus tendre des meres, & ce qu'il ſe devoit à lui-même. Occupé uniquement de ſon Ariamite, il auroit renoncé à tout autre bonheur, ſi la fortune d'accord avec ſa gloire, n'euſſent ſuſcité des événemens qui le réveillerent malgré lui d'un honteux aſſoupiſſement.

Il y avoit déjà près de trois mois qu'il étoit dans le Château d'Ariamite, lorſqu'un jour ſe promenant avec elle dans les jardins, pluſieurs Amazones conduiſirent devant elle une Cou-

riere de Voluſque, qui arrivoit du Fort de Dieviſe. Elle apprit à la Princeſſe, que Primiſlas venoit de faire encore une nouvelle tantative pour obtenir la paix; qu'il avoit offert de céder le peu qu'il poſſedoit dans la Boheme, pourvu qu'on lui accordât une retraite ſure, & la vie ſauve. Mais que l'implacable Voluſque n'avoit voulu entendre à aucunes propoſitions, & que comme cette démarche du Tyran témoignoit aſſez ſa foibleſſe & le mauvais état de la Ville, qu'elle avoit réſolu d'y donner un aſſaut général; que pour cela elle ordonnoit à la jeune Ariamite, & à toutes les Amazones, de ſe rendre dans quatre jours, au Château des Pucelles, où l'on tiendroit Conſeil ſur l'heure même, pour délibérer ſur cette importante pro-

poſition. Cet ordre fut reçu avec reſpect, & executé avec ponctualité. Au bout du terme limité, Ariamite à la tête de ſes Guerrieres, prit le chemin du Fort, où elle arriva en peu de temps. Voluſque reçut ſa fille avec mille démonſtrations d'amitié, qui de ſon côté y répondit avec toute la tendreſſe imaginable. Ariamite lui préſenta la jeune Eglante, qui eut lieu d'être ſatisfaite de la réception qu'on lui fit, d'autant plus que la belle Mathilde, qui l'avoit déa vûë au Château de la jeune Princeſſe, s'étoit liée ave elle de la plus étroite amitié, & en avoit déja parlé avec éloge à Voluſque, dont elle gouvernoit entierement l'eſprit. Après les premiers diſcours, l'impatiente Ducheſſe de Boheme rapportant tout à ſon ambition & à ſes idées de vengeance,

vengeance, fit assembler le Conseil, où l'assaut de Vissegrade fut résolu tout d'une voix. On commença donc à s'y préparer avec toute l'attention imaginable. Ce ne fut que le huitieme jour d'après, que l'on put effectuer ce projet téméraire. Pendant ce temps l'amoureux Comte avec le secours de Nantore, avoit trouvé le moyen d'entretenir plusieurs fois l'aimable Ariamite. Puis-je redire leurs tendres conversations ! Combien de sermens ! Que de protestations ! Dieux, que leur bonheur eût été à envier s'il avoit pû être aussi durable qu'il leur sembloit parfait ! Mais la fortune avoit juré de leur faire éprouver toutes ses traverses avant de les conduire à leur perte.

L'artificieux Primislas n'avoit fait la derniere démarche dont

je viens de parler, que pour attirer Voluſque à quelques actions d'éclat. Il s'étoit bien douté de ſon refus, & de l'effet que devoit produire ſon apparente foibleſſe. Parmi les Amazones il y en avoit une nommée Balſire qu'il avoit ſçu mettre dans ſes intérêts, & qui l'inſtruiſoit de tout ce qui ſe paſſoit dans le Conſeil de la Ducheſſe. Il apprit donc qu'on y avoit réſolu l'aſſaut de Viſſegrade, il s'y prépara en Capitaine expérimenté; & pour faire tomber ſur ſes Ennemies mêmes tout le mal qu'elles eſperoient lui faire, il fit ſortir de la Ville en grand ſecret par le côté oppoſé au Fort de Dieviſe, un Corps de Troupes, qui faiſant le tour de la Ville, devoit charger les Amazones par derriere, dans l'inſtant même qu'elles ſeroient occupées à

leur expédition. Cette précaution fut le commencement des malheurs de Voluſque. Cette ſuperbe femme enyvrée de ſa proſperité, ne fit aucune attention aux ſuites importantes de l'action qu'elle alloit entreprendre ; elle s'avança fierement aux portes de Viſſegrade, tout y étoit en armes, les Habitans avoient juré à Primiſlas de s'enſevelir ſous leurs murailles plûtôt que de ſe rendre. Ces favorables diſpoſitions furent auſſi ſalutaires au Tyran, que préjudiciables à Voluſque. Elle ne s'en apperçut que trop ; l'aſſaut ayant été commencé avec beaucoup de courage, fut répouſſé avec tant d'intrépidité, que les Amazones ſe virent contraintes de ployer après une perte conſidérable. Mais dans le temps que Voluſque étoit prête de faire encore

une nouvelle tentative dont elle eſperoit un plus heureux ſuccès, les Troupes que Primiſlas avoit mis en embuſcade, commandées par un Seigneur Bohemien nommé Stirade, chargerent les Guerrieres déja ébranlées, avec furie, & les mirent en déroute. Primiſlas de ſon côté ayant fait ouvrir les portes de la Ville, en ſortit à la tête de ſa Garniſon, & ſe lançant rapidement ſur les Amazones, acheva leur entiere défaite. Voluſque dont le courage étoit au-deſſus de l'adverſité, ſe retira dans les bois avec le debris de ſes Amazones, bien réſoluë de ſe venger de l'affront qu'elle venoit de recevoir. Mais cette Princeſſe ignoroit encore tous ſes malheurs; Ariamite pendant le combat y avoit fait des prodiges de valeur; Gaſton qui avoit

toûjours combattu à ſes côtez, l'avoit ſecondé avec tout le courage qu'inſpire à la fois l'amour & la gloire. Nantore s'y étoit auſſi diſtinguée avantageuſement ; mais ſes trois aimables perſonnes, malgré leurs efforts héroïques, avoient été contraintes de céder au nombre, & de ſe rendre priſonnieres avec une infinité d'autres. Primiſlas, malgré ſon naturel farouche, voulant regagner le cœur de ſes Sujets, avoit ordonné qu'on épargnât dans le combat le ſang des Amazones, afin que leur captivité & ſes bons traitemens puſſent ébranler Voluſque & ſes Compagnes, & les mettre entierement dans leur tort. Ariamite, qui fut bien-tôt reconnuë pour ce qu'elle étoit véritablement, fut conduite dans une maiſon particuliere avec Nanto-

re & la feinte Eglante. L'amour qui vouloit encore favoriſer ces deux Amans, pour leur faire mieux ſentir la douleur d'une éternelle ſéparation, permit qu'une même priſon leur ſervît d'azile. Ce fut là où Gaſton en liberté d'exprimer ſes ſentimens, ſe jetta aux pieds d'Ariamite. Quoi, Madame, lui dit-il, je vous vois dans les fers, vous qui ſemblez n'être formée que pour en faire porter à tout l'Univers ! Le malheureux Comte de Foix n'a pû, ni vous garentir d'une honteuſe ſervitude, ni mourir en vous défendant ! Mes forces m'ont abandonné dans une occaſion ſi preſſante ! J'en devrois expirer à vos yeux de douleur & de regret. Ne vous affligez pas, ma chere Eglante, interrompit Ariamite, vous m'avez aſſez témoigné votre courage & votre amour;

vous ne pouviez ſeule réſiſter à un monde d'Ennemis, il a fallu céder ; mais notre défaite eſt glorieuſe, nous l'avons ſignalé par une généreuſe réſiſtance. Au reſte, ne croyez pas que ma captivité m'abatte, quelle qu'en ſoit l'iſſuë ; elle ne pourra m'ébanler, s'il faut mourir ; le ſeul regret de vous perdre aura le droit de m'intimider. Mais ne prévoyons pas de ſi loin les malheurs qui nous menacent, jouïſſons malgré nos Ennemis du plaiſir que leur cruautez nous procure. Ils ne nous ont point ſéparé, je vous vois, je vous parle, ma mere eſt échapée du combat ſans bleſſure, qu'ai-je de-plus a ſouhaiter ? La liberté, interompit bruſquement Nantore ſans donner le temps à Gaſton de répondre à un diſcours ſi tendre. Vous êtes admirables l'un & l'autre, vous

pouſſez les beaux ſentimens auſſi tranquillement que ſi vous étiez encore dans le Fort de Dieviſe. Votre amour, quelque violent qu'il puiſſe être, nous procurera-t'il le moyen déchaper à la fureur de Primiſlas? Non, croyez-moy, pourſuivit-elle, laiſſons repoſer la tendreſſe pour quelque temps, & mettons toute notre application à nous tirer de l'effroyable danger qui nous menace. Et que pouvons-nous imaginer de ſalutaire, lui répondit Gaſton en ſe relevant, qui pût ſecourir la belle Ariamite? Ne faut-il offrir que ma vie? Dieu, quelle ſeroit bien employée! Vous en revenez toûjours aux tendres expreſſions, repartit impatiemment Nantore. Eh, de grace, parlons ſincerement, je ne ſuis pas amoureuſe, & ne veux point mourir. Il faut donc ſans perdre de temps, que la Princeſſe

ceſſe écrive à Voluſque, & la prie d'accepter la paix à quelques conditions que ce puiſſe être. Cette fiere Amazone, malgré ſon infléxible couroux, ſe laiſſera peut-être vaincre par la crainte qu'elle aura pour ſa fille. Il faut d'autant plus ſe porter promptement à cette démarche, qu'il eſt à craindre que dans le nombre des différents Etrangers qui ſont en cette Ville, il ne s'en trouve quelques-uns du pays du Comte de Foix qui puiſſent le reconnoître ſous ſon déguiſement. Que deviendriez-vous, Princeſſe, ajoûta-t'elle en la regardant, ſi ce malheur vous arrivoit? Il ſeroit pire pour vous que tous les maux que Primiſlas pourroit vous faire. De quel opprobre ne ſeriez-vous pas couverte malgré votre innocence? Que ne ſeroit-on pas en droit d'imaginer? Il ne faut pas

balancer à éviter un écueil si funeste à votre gloire ; faites entendre à votre mere, qu'une plus longue captivité va vous plonger dans le désespoir, puisque Primislas jouïssant des droits de sa victoire, peut pour se venger, se porter contre vous à des extrêmitez plus cruelles que la mort même. Ces solides réflexions frapperent si vivement le cœur de la vertueuse Ariamite, qu'elle adopta sans hesiter ce que lui conseilloit Nantore : Mais, ajoûta-t-elle, supposant que Voluſque condescende à mes désirs, Gaston en sera-t-il moins exposé à la juste appréhension d'être reconnu ? Et pensez-vous, s'écria Nantore, que j'imagine qu'il puisse long-temps rester avec vous ? Malgré toute l'amitié que j'ai pour cet aimable Comte, votre réputation m'est encore

plus chere. La perte de la bataille, & la paix que nous pourrons obtenir, changent entierement l'idée que nous avions de le conſerver parmi nous. Il faut donc qu'il s'éloigne, & que ſi ſon amour continue, il tâche de vous obtenir de l'aveu de ſes parens & des vôtres. Ha, cruelle Nantore ! s'écria douloureuſement le Prince, que vous ai-je fait pour vouloir m'arracher la vie ? Penſez-vous que je puiſſe ſur une idée incertaine, m'expoſer à ne plus revoir ma divine Ariamite? Mon cher Gaſton, interrompit cette jeune Princeſſe les yeux baignez de larmes, je ne conçois que trop la ſolidité des conſeils de Nantore, je dois les approuver, & même les ſuivre ; mais ne nous tourmentons point encore. L'amour qui s'intéreſſe ſans doute pour deux cœurs qu'il a

pris plaisir d'unir de ses plus douces chaînes, fera naître quelque changement heureux en notre faveur. A ces mots Ariamite s'approchant d'une table, se mit à écrire à Volusque dans les termes les plus forts, tandis que la feinte Eglante désespérée de l'arrêt qu'on venoit de prononcer contr'elle, passa dans un cabinet pour y cacher l'excès de sa douleur.

Cependant Primislas, qui avoit été informé par la perfide Balzire qui s'étoit laissé prendre prisonniere, qu'Ariamite étoit en sa puissance, alla dès le lendemain dans l'appartement de cette charmante Prince. Il avoit résolu de débuter avec elle par toutes les voyes de la douceur pour tâcher de la gagner, & contraindre par-là sa mere à renoncer à toutes ses prétentions; toutefois bien dé-

terminé en lui-même de se porter aux dernieres extrêmitez de violence, en cas que sa clémence n'eût aucun effet. Mais l'amour & les beaux yeux de la jeune Amazone, ne lui laisserent point la liberté d'effectuer ce dernier projet. Il fut introduit dans l'appartement d'Ariamite par Balzire. Cette espionne du Tyran fit d'abord entendre à sa jeune Maîtresse, qu'elle n'avoit pû cacher sa détention, parceque dès l'instant de sa prise elle avoit été reconnuë pour la fille de Volusque: Que Primislas avoit juré de lui faire éprouver toutes sortes de bons traitemens, & qu'enfin pour l'en assurer lui-même, il attendoit à la porte de son appartement, le moment qu'elle fût visible. Ariamite se douta sans peine de l'intelligence qui étoit entre Balzire & le Tyran. Mais

faisant semblant de n'en rien soupçonner, elle fut bien tôt en état de le recevoir. Madame, lui dit-il en l'abordant, je viens vous tirer d'un lieu si peu conforme à une personne de votre rang; Venez, belle Ariamite, mon Palais vous est ouvert, vous y commanderez en Souveraine, par le respect & l'attention que j'y aurai pour vous. Je ferai repentir la vindicative Volusque du peu d'égard qu'elle a pour Primislas. Seigneur, lui répondit la Princesse, qui comprit bien qu'il étoit inutile de se défendre de le suivre, je ne m'attendois pas à une réception si flatteuse, si vous nous aviez toûjours attaqué avec de pareilles armes, nous n'aurions jamais été vos ennemies, j'accepte l'offre que vous me faites; mais souffrez que mes deux Compagnes jouïssent avec moi de l'a-

vantage que vous me préſentez. Tout vous eſt ſoumis, charmante Ariamite, lui répondit Primiſlas en la regardant tendrement, je commence à m'appercevoir que la politeſſe & le reſpect n'auront pas toûjours la meilleure part à tout ce que je ferai en votre faveur. En achevant ces mots, il préſenta la main à la Princeſſe, qui ſuivie de Nantore & d'Eglante, prit le chemin du Palais. Elle y fut reçuë, non comme une priſonniere, mais comme elle auroit dû l'être après un triomphe : En un mot, Primiſlas n'oublia rien de tout ce qui pouvoit adoucir ſa captivité. La feinte Eglante, qui avoit lû dans les regards de Primiſlas l'amour qu'il commençoit à ſentir pour ſa Princeſſe, ne pouvoit qu'à peine ſe rendre maître des mouvemens de ſa jalouſie. Qu'auroit eu à

ſouhaiter le Comte de Foix, ſans les idées douloureuſes qui le tourmentoient? Comme favorite de la belle Amazone, il étoit à chaque inſtant à portée de lui parler de ſa tendreſſe. Pour Nantore, qui alloit toûjours à ſon but, & qui n'avoit rien tant à cœur que la paix qu'elle déſiroit pour obtenir ſa liberté, elle ne ſongeoit qu'à la réponſe que feroit Voluſque à la Lettre d'Ariamite. Hélas! elle fut bien contraire à ſes eſpérances; cette ſuperbe perſonne au bout de quelques jours d'attente, mandoit à ſa fille, qu'elle étoit ſurpriſe que la crainte eût pû faire quelques impreſſions ſur ſon ame; qu'il n'y avoit point de paix à eſpérer, & que tant qu'il lui reſteroit une goutte de ſang dans les veines, elle ne ſongeroit qu'à la vengeance qu'elle devoit aux mânes

de Libuſſe & de ſes Compagnes ; qu'à l'égard des maux que pourroit lui procurer le farouche Primiſlas, il falloit s'y livrer avec une grandeur d'ame digne d'elle ; que ſes forces n'étoient point encore aſſez abbatuës pour la contraindre à faire une démarche ſi nuiſible à ſa gloire. Cette réponſe qui témoignoit aſſez la fierté de l'Amazone, & le peu de tendreſſe qu'elle avoit pour ſa fille, produiſit dans le cœur de cette aimable perſonne, une ſenſible douleur. Primiſlas de ſon côté avoit reçu une Lettre de Voluſque encore plus fiere ; de façon qu'outré de fureur il ſe prépara à réduire à la derniere extrêmité cette implacable Ennemie. Avant de s'éloigner de Viſſegrade il vint prendre congé d'Ariamite, & malgré ſon extrême colere il ne put s'empêcher

de lui laiſſer entrevoir tant d'amour, qu'il n'y avoit plus lieu de douter qu'il n'en reſſentît infiniment. Gaſton en vit redoubler ſa jalouſie. Quelle plainte n'en fit-il pas à ſa charmante Princeſſe ? Et que de douloureuſes réfléxions n'eut-il pas lieu de faire ſur la ſuite d'une tendreſſe ſi contraire à ſes propres déſirs ?

Cependant Primiſlas s'avançoit à grandes journées vers Voluſque, à la tête d'un Corps de Troupes conſidérables, & qui s'augmentoit même chaque jour. Il avoit déja forcé le Fort de Dieviſe qu'il avoit fait démolir ſur le champ. Les Amazones qui le défendoient avoient été contraintes de ſe refugier en déſordre auprès de leur Souveraine. Voluſque, qui voyoit ſes affaires empirer à chaque inſtant, avoit fait conſtruire autour de ſon Camp des retran-

chemens presque impénétrables. Primisias qui s'en appercut, se garda bien de vouloir les forcer; mais il en boucha les avenuës avec tant de soin, que bien-tôt les vivres commencerent à manquer dans l'armée des Amazones: ce qui parvint enfin à une telle extrémité, que Volusque fit assembler le Conseil de guerre dans sa tente, & y exposa avec sa vivacité ordinaire, que puisqu'il falloit périr, du moins falloit-il s'y livrer en personnes de courage; qu'il seroit cent fois plus glorieux pour les Amazones de mourir les armes à la main, que de finir leur vie misérablement dans une honteuse nécessité de toutes choses; qu'elle étoit donc d'avis de sortir de ses retranchemens, & de livrer bataille à Primisias; qu'à la verité leurs forces étoient inferieures

aux ſiennes, mais que leur valeur répareroit l'inégalité du nombre. Cette courte harangue enflâma d'une noble ardeur toutes celles qui l'entendirent. Cette réſolution fut bien-tôt divulguée par tout le Camp, & fut approuvée généralement de toutes les Amazones. Elles ſe trouverent unanimement diſpoſées à à ſeconder vaillamment leur Princeſſe. Elles ſçavoient qu'après les inhumanitez qu'elles avoient exercées contre les hommes depuis plus de deux ans, elles n'avoient aucunes graces à en eſpérer: c'eſt pourquoi elles ſe propoſerent de vaincre ou de mourir. L'ordre fut donc donné pour le 3e jour. Cette intervalle devoit être employé à nettoyer les armes, & ſe préparer au combat. Primiſlas fut bien-tôt informé de cette courageuſe démarche. Balzire

qui avoit fait semblant de s'être sauvée des prisons de Vissegrade, l'en avoit averti. Quoiqu'il fût brave, & qu'il fût de beaucoup supérieur à Volusque, il craignit les effets d'un désespoir qui ne seroit plus conduit par aucune prudence. Il sentoit bien que les Amazones joüant de leur reste, feroient en cette occasion des efforts plus qu'humains. De façon que pour prévenir les suites dangereuses qu'il prevoyoit, il crut qu'il étoit temps de déclarer à Volusque ses intentions, & son amour pour Ariamite: il envoya donc cette Lettre à sa superbe Ennemie.

PRIMISLAS

DUC DE BOHEME,

A la Princeſſe Voluſque.

APrès les propoſitions de paix que je vous ai faites inutilement juſqu'ici, Madame, je devrois m'impoſer un éternel ſilence, & laiſſer décider par le ſort des armes à qui de nous deux doit obéir la Boheme: mais le Ciel qui ſe déclare en ma faveur, & l'état où je vous vois réduite, frappe mon cœur d'une généreuſe compaſſion. Vous êtes encore maîtreſſe de la guerre ou de la Paix: je vous offre le Gouvernement de la Sileſie, & pour cimenter entre nous une liaiſon éternelle, accordez-moi la poſſeſſion de l'incomparable Ariamite que j'adore. C'eſt l'unique moyen de conſerver dans votre Maiſon une

Souveraineté qui nous a porté tous deux à des excez indignes de notre naissance. J'attens votre décision, Madame. Par ce noble retour sur vous-même, vous ménagerez le sang de nos communs Sujets, vous garderez une puissance qui vous est précieuse, & vous couronnerez les feux du plus amoureux de tous les hommes.

PRIMISLAS.

Cette Lettre ne produisit pas dans l'esprit de Volusque l'effet que Primislas s'en étoit promis; elle se garda bien de la montrer, ses Compagnes auroient pû avec raison l'accuser d'une ambition trop déréglée. La seule Mathilde sa favorite, en eut la confidence. Cette Amazone dont j'ai déja parlé, possedoit depuis plus d'un an l'esprit & le cœur de sa Maîtresse : cependant son

crédit échoüa en cette occaſion. Elle eut beau répréſenter à Voluſque, que les propoſitions de Primiſlas étoient au-deſſus de ce qu'elle en pouvoit eſperer, rien ne put fléchir l'orgueil de cette Princeſſe, ſon mauvais génie vouloit ſans doute la contraindre de ne céder qu'à la force ce quelle auroit dû accorder à la convenance. Elle fit une réponſe ſuperbe à Primiſlas, en l'aſſurant qu'avant qu'il fût peu elle le feroit repentir les armes à la main, de ſon audace. En effet, les trois jours qu'elle avoit preſcrits étant écoulez, elle fit de tous côtez abbatre ſes retranchemens, & marcha en ordre de bataille au-devant de Primiſlas. Il n'en fut point ſurpris, il s'y attendoit; auſſi ſe trouva-t'il en peu de temps en état de réſiſter à l'effort des Amazones. Il

fut

fut affreux, jamais combat ne fut si sanglant, en peu de temps la campagne se vit jonchée de morts & de mourans. Volusque, qui sçavoit que du succès de cette journée dépendoit sa destinée, y fit des prodiges de valeur. Mais qui peut résister aux immuables Decrets de la Providence ? Il étoit écrit que Primislas triompheroit ; toutes les Amazones y furent taillées en pieces ; Volusque, suivie de Mathilde & de sept de ses Compagnes, eut bien de la peine à échapper à la fureur des soldats. Cette importante journée décida pour toûjours du sort de la Boheme, celui qui jusqu'alors avoit passé pour un Usurpateur, en devint le Prince légitime, & sur le champ de bataille même, il se fit appeller Roy, & en prit le titre pour lui & pour ses Suc-

ceſſeurs. Cependant la malheureuſe Voluſque erroit de tous côtez ſans ſçavoir où ſe fixer. Elle ne faiſoit aucun doute que Primiſlas ne la fît chercher partout ; ſon unique crainte étoit de tomber vivante entre ſes mains, quoique Mathilde la raſſurât ſur l'amour qu'il avoit pour Ariamite. Ce pouvoit être une feinte pour la ſurprendre ; en un mot tout lui faiſoit ombrage dans une occurrence ſi délicate. Quel parti prendre ? Où ſe cacher ? Le hazard y ſuppléa. Une cabane de Bergers ſe préſenta aux regards de Voluſque, elle y entra ſans heſiter ; les pauvres gens qui habitoient cette miſérable retraite, ſe firent un honneur de la bien recevoir, & lui offrirent généreuſement tout ce qui pouvoit dépendre d'eux. Dieu, quel étoit pour lors la ſi-

tuation de l'implacable Amazone ! Après s'être vûë Souveraine, ſe trouver en un inſtant dans la plus affreuſe extrémité ! Que cet état douloureux étoit bien capable de lui faire comprendre le peu de ſtabilité qui ſe trouve dans les grandeurs du monde ! Cependant il fallut rappeller ſon courage. Voluſque s'en ſervit. Je vois bien, ma chere Mathilde, lui dit-elle, quand elles ſe virent ſeules, qu'il eſt inutile de lutter davantage contre le deſtin, il faut céder de bonne grace à ſon pouvoir. Allez trouver Primiſlas, je vous chargerai d'une Lettre, par laquelle je lui offrirai ma fille, s'il veut me tenir la parole qu'il me donna avant ma derniere défaite, au ſujet du Gouvernement de la Sileſie. Mais en même temps je lui proteſterai, & je

vous charge de lui jurer verbalement, que s'il ne remplit point exactement sa promesse, les tourmens les plus affreux, la mort la plus ignominieuse ne me feroient pas consentir à son mariage avec Ariamite. Mathilde approuva cette résolution, & dès le lendemain elle prit le chemin du camp du Nouveau Roy, qui devoit en partir le soir même pour reprendre la route de Vissegrade. On lui présenta l'Amazone. Elle lui exposa en Public, qu'elle venoit de la part de Volusque lui demander la paix. Primislas reçut cette proposition avec fierté; mais ayant fait sortir tout le monde, il demanda à Mathilde si elle n'avoit rien de plus particulier à lui dire. L'Amazone lui présenta la Lettre de sa Maîtresse. Le Roy la lut avec attention, & se tour-

nant enſuite vers celle qui la lui avoit préſentée : Vous direz à votre Maîtreſſe, lui dit-il, que jamais homme ne fut plus amoureux que je le ſuis ; j'adore Ariamite, je ſacrifirois ma vie au bonheur de la poſſeder ; mais je ne puis plus confier à ſa mere le Gouvernement de la Sileſie, en prenant le titre de Roy j'ai juré que jamais aucune femme n'auroit d'Emploi dans ce Royaume. Dites-lui donc, que ſi elle veut ſe contenter d'une retraite honorable, de mon amitié, & d'une partie de mes tréſors, je les lui livrerai ſans peine pour la poſſeſſion qu'elle me promet. Le Gouvernement de la Sileſie ne peut être donné qu'à quelque Prince approuvé même des Etats de Boheme : je veux dorénavant donner une nouvelle face à mon Royaume, & gou-

verner mes Peuples avec toute l'équité qu'on peut ſouhaiter dans un grand Monarque, pour leur faire oublier toutes les fautes où l'ambition m'a précipité. Après ce diſcours Primiſlas ſe fit donner de quoi écrire, & chargea Mathilde de ſa réponſe. Voluſque pendant ce temps étoit dans une agitation inconcevable, la crainte & l'éſperance l'occupoient tour-à-tour. La premiere ſurtout avoit la meilleure place dans ſon ame, & c'étoit, ce me ſemble, avec aſſez de vraiſemblance. Pouvoit-on eſperer que Primiſlas vainqueur, reçût des Loix, lui que la fortune avoit mis en état d'en donner aux autres ? Quelle apparence que ſon amour pour Ariamite, fût aſſez violent pour le porter non ſeulement à pardonner à Voluſque, mais encore à lui

confier une des plus considérables Provinces de la Boheme ? Enfin toutes ces tristes réfléxions cesserent par le retour de l'Amazone. Eh bien, ma chere Mathilde, lui dit-elle en la voyant entrer, qu'ai-je à esperer ou à craindre ? L'amour de Primislas me rendra-t'il ma puissance ? Lisez, Madame interrompit l'aimable Plenipotentiaire en lui présentant la Lettre dont elle étoit chargée, & vous allez juger de ce que pense le nouveau Roy. La Princesse l'ouvrit avec précipitation, & lut ces mots.

LETTRE.

Quoique par votre insléxible dureté, vous vous soyiez plongée vous-même dans l'horrible situation où vous vous trouvez réduite ; je veux bien encore, Madame, faire un ef-

fort généreux en votre faveur, & vous offrir mon amitié ; mes tréſors vous ſont ouverts, vous y pouvez puiſer en liberté ; mes Châteaux & mes biens ſont à votre option ; choiſiſſez, mais renoncez à la Duché de Sileſie. Je ne pui confier cettes importante Province qu'à des hommes, & même à des Princes. Votre ſexe y ſeroit trop ſuſpect après les violentes révolutions qu'il vient de produire dans ce Royaume. N'eſperez donc rien de ce côté, mes authentiques ſermens vous en excluent pour jamais ; mais du reſte il n'eſt rien que vous ne deviez attendre de mon amitié. Rendez-moi l'Epoux de la belle Ariamite, & ſans que mes Peuples en murmurent, de votre adorable fille & de vous dépendront la puiſſance & le bonheur de

PRIMISLAS.

Cette

Cette Lettre promettoit beaucoup ; mais ce n'étoit pas assez pour l'ambitieuse Voluſque, il lui falloit un Commandement ſuprême, ſans quoi rien ne pouvoit la ſatisfaire. Elle le déclara ingenument à Mathilde. Cette Amazone en fut ſurpriſe ; mais enfin voyant que tous ſes efforts étoient vains pour combattre le refus dont Voluſque vouloit payer les offres de Primiſlas : Eh bien, Madame, lui dit enfin ſa Confidente, j'entrevois un remede au tourment qui vous agite. Le Roy prétens ne donner la Duché de Sileſie qu'à des hommes, épouſez-en un, ou feignez un Hymen qui vous en rendre maîtreſſe malgré lui. Y penſez-vous, Mathilde, interrompit Voluſque impatiemment ? Si j'ai de l'ambition, j'ai encore plus de courage. Quoi ! Je pourrois

me livrer au choix de Primiſlas étant née Princeſſe ! Je m'abaiſſerois juſqu'à donner la main à une de ſes créatures ! Non non, périſſe plûtôt l'infortunée Voluſque que de ſe deshonorer par un pareil abaiſſement. Eh croyez-vous, Madame, interrompit Mathilde à ſon tour, que je vouluſſe vous conſeiller quelque action préjudiciable à votre gloire ? Soûtenez votre rang, & ſans vous avillir, feignez de vous unir à un Prince qui paroiſſe digne de vous poſſeder, & capable en même temps de remplir avec vous l'importante Province que Primiſlas vous offre. Me croyez-vous aſſez chimérique, reprit bruſquement Voluſque, pour oſer me flatter que dans le ſort cruel où je me vois réduite, je puiſſe rencontrer l'illuſtre Epoux que

vous me proposez ? Je vois bien, Madame, lui repartit Mathilde, qu'il n'est plus temps de feindre ; la reconnoissance l'emporte dans mon cœur sur la discretion que je me dois à moi-même ; apprenez donc que sous les traits de cette Mathilde que vous avez jusqu'à présent honoré de vos bontez, s'est déguisé à vos regards & à ceux de tout le monde, le malheureux Prince de Dannemark. Que me dites-vous, s'écria brusquement l'Amazone en rougissant d'avoir été si long-temps abusée, & du souvenir des libertez qu'elle avoit accordées à sa Confidente ? Quel motif peut vous avoir excité à vous cacher ainsi ? Je vous en instruirai, Madame, interrompit le Duc Olave ; car en effet s'étoit lui-même : mais ce ne doit être qu'en la présence

de Primiſlas, je dois rendre cet aveu utile à vos intérêts & aux miens. Il s'agit maintenant, continua-t'il, d'agir de concert dans l'importante & délicate ruſe que nous allons employer pour ſéduire le Roy; je lui découvrirai mon ſecret, & l'engagerai par-là, ſous l'eſpérance d'un faux hymen contracté avec vous, à me céder la Sileſie, dont vous ſerez plus que moi maîtreſſe abſoluë. Le projet que vous formez, & la ſurprenante nouvelle de votre déguiſement, reprit Voluſque, me jette dans un étonnement inconcevable; je brûle d'impatience de ſçavoir les raiſons qui vous ont porté à vivre parmi nous ſous un habit ſi peu conforme à votre état : J'attendrai cependant, ma chere Mathilde, que le dénoument s'en faſſe devant Primiſlals. A l'égard du

noble dessein que vous formez en ma faveur, il me paroît difficile à executer. Comment fasciner les yeux de toutes une Cour sur un hymen supposé? N'y verra-t'on pas facilement, que vous n'executez pas ce que vous m'aurez promis à ce sujet? Ne vaudroit-il pas mieux, mon cher Duc, continua-t'elle en rougissant encore, & emportée par le commencement d'une sympathie naissante, que cette feinte devînt une réalité? Qui peut vous empêcher de me donner véritablement la main? Je sens que toute la tendresse que j'avois pour l'Amazone a passé sur la personne du Prince de Dannemark. Que me proposez-vous, Madame, interrompit Olave en soupirant? Il ne m'est pas permis de répondre à vos bontez, je brûle d'un feu qui bien

que sans espérance ne s'éteindra que dans le tombeau. J'ai perdu l'objet que j'adorois, rien ne peut le remplacer dans mon cœur. Acceptez donc, Madame, l'offre simple que je vous fais; & pour rendre l'union projettée vraisemblable, nous pourrons en remettre la feinte execution dans la Silesie même. Voluſque rêva quelques momens à cette proposition, l'amour qu'elle commençoit à sentir sembloit s'y opposer; mais enfin son ambition, & l'espérance qu'elle conçut de pouvoir un jour par sa tendresse faire changer de sentiment à l'aimable Olave, firent qu'elle se détermina à suivre exactement ce que la feinte Mathilde lui avoit proposé. De façon que dès le lendemain les deux Amazones après être convenuës ensemble que Voluſque feroit sem-

blant d'ignorer le ſexe d'Olave pour ſauver ſa réputation, prirent le chemin du Camp du Roy, qui ſuivant la promeſſe qu'il avoit faite à Mathilde d'attendre ſa réponſe, n'étoit point encore parti. On les conduiſit l'une & l'autre en grand ſecret dans la tente de Primiſlas, qui fut extrêmement ſurpris d'y voir la ſuperbe Voluſque. Je viens, lui, dit-elle fierement, t'apporter moi-même ma réponſe : je commence par une démarche ſi hardie, à te prouver que je me fie à ta franchiſe. Ce n'eſt donc plus comme Ennemie que je me préſente à tes regards, je viens te ſommer de ta parole Royale, & t'offrir pour la payer, mon amitié & ma fille. Tu m'as promis la Sileſie, je te la demande; en vain m'aſſures-tu que tes ſermens en éloignent les femmes,

il eſt un moyen pour me ſatisfaire, & pour t'empêcher de les enfreindre. On m'offre un Prince pour Epoux ; parles, s'il eſt digne de moi me rendrai-je digne de lui par l'accompliſſement de ta promeſſe ? N'en doutez point, Madame, lui répondit ſur le champ Primiſlas ; offrez à mes regards l'illuſtre Epoux dont vous me parlez ; qu'il ſe faſſe authentiquement reconnoître, je ne bornerai pas mes bienfaits au ſeul don de la Sileſie, il pourra tout attendre de moi en faveur d'Ariamite. Eh bien, Mathilde, interrompit Voluſque en ſe tournant de ſon côté, en eſt ce aſſez ? Trouvez-vous qu'il ſoit temps de déclarer au Roy le nom du Prince que vous m'avez propoſé, dont vous m'avez caché le nom, & que j'accepte ſur votre ſimple rap-

port? Oüi Madame, reprit l'Amazone, rien ne me retient plus, je puis le préſenter ſans crainte. Roy de Boheme, continua-t'elle, connoiſſez en moi le Duc Olave Prince de Dannemark: mes malheurs m'ont banni de ma patrie, je ſuis frere du Roy Kanut, & j'offre des éclairciſſemens qui ne vous laiſſeront aucuns doutes de ce que j'oſe vous avancer. Tenez-moi votre parole, ſoyez mon protecteur contre les fiers Ennemis qui m'éloignent de mon pays, & je vous jure en revanche, que ſi jamais le ſort me met la Couronne de Dannemark ſur la tête, mon Royaume, mon bras, mes Sujets ne ſeront employez qu'au ſervice de Primiſlas.

Pendant ce diſcours, où le Roy laiſſoit remarquer ſur ſon viſage ſon extrême ſurpriſe, Voluſque

baiſſoit les yeux, & affectoit un pareil étonnement ; ſon amour étoit déja parvenu à un tel excès, qu'elle avoit peine à ſe contenir dans les juſtes bornes qu'elle devoit ſe preſcrire. Enfin Primiſlas prenant la parole : Olave, lui dit-il en lui tendant les bras, quoique ce que vous me dites icy ſoit preſque incroyable, je ne puis m'imaginer qu'une perſonne capable de prendre un ſi beau nom, en oſe démentir le noble caractere par un lâche menſonge ; ainſi je me livre ſans aucuns ſoupçons à ce que vous venez de nous déclarer ; je vous confirme donc ſans ſcrupule ce que je vous ai promis ſans vous connoître : mais pour ne laiſſer aucunes ſuſpicions dans les eſprits, prenez parmi nous votre premier rang, & prouvez ſi clairement votre naiſſance, que mes Sujets autoriſent tout

ce que je prétens faire en votre faveur. Rien n'eſt ſi juſte, SIRE, que ce que vous exigez de moy, repartir le jeune Olave : mais puis-je me flatter qu'après cette authentique reconnoiſſance, Voluſque voudra bien me pardonner mon déguiſement, & tenir en Sileſie au véritable Prince de Dannemark, la parole qu'elle a donnée à la feinte Mathilde ? N'en doutez point, reprit bruſquement la ſuperbe Amazone en ſoupirant à demi ; quoique vous ayïez expoſé ma réputation par une feinte ſi délicate, je vous la pardonne en faveur des importantes raiſons qui vous y ont ſans doute forcé. Vous êtes ſeul digne de moi, je jure devant Primiſlas de n'avoir jamais d'autre Epoux que vous. Ce dernier mot la troubla malgre elle, par l'éloignement qu'Olave lui avoit té-

moigné à ce ſujet. Mais pour ne point l'aiſſer remarquer ce léger embarras. Racontez-nous, Prince, continua-t'elle, par quel hazard le ſort vous a conduit en Boheme? Qui peut avoir obligé le frere d'un grand Monarque à déguiſer & ſon ſexe & ſon rang? En un mot, éclairciſſez-nous des faits que j'ai peine à comprendre. Je le veux bien, Madame, interrompit Olave; & ſi le Roy a le temps de m'entendre, je vais dévoiler à ſes yeux & aux vôtres mes ſecrets & mes malheurs. Primiſlas étoit trop curieux d'un dénoument ſi extraordinaire, pour en retarder l'éclairciſſement; de façon qu'ayant ordonné qu'on ne laiſsât entrer perſonne dans ſa tante, il pria le jeune Duc de commencer ſon récit; ce qu'il fit dans ces termes, en s'adreſſant à Primiſlas.

HISTOIRE DE KANUT, D'OLAVE ET D'ELDE, Princeſſe de Flandre.

IL eſt preſque impoſſible d'imaginer, Seigneur, que vous n'ayïez pas entendu parler du régne de Suenon ; ſes grandes actions l'ont immortaliſé parmi les Rois, & le Dannemark n'a jamais vû dans ſes prédéceſſeurs aucuns qui l'ayent pû égaler, & peut-être ne verra-t'elle aucuns de ſes ſucceſſeurs pouvoir l'imiter. Quoiqu'il en ſoit, Suenon laiſſa trois fils ; l'âîné ſe nommoit, Barald ; le ſecond régne aujourd'hui, & s'apelle Kanut ; &

je ſuis le troiſiéme. J'étois ſi jeune quand mon pere mourut, qu'à peine me ſouviens-je d'avoir joüi de ſes embraſſemens. Ce que je ſçai, c'eſt que les Etats s'étant aſſemblez pour nommer le ſucceſſeur de Suenon, leur déliberation produiſit une guerre cruelle en Dannemark. Barald devoit naturellement ſucceder à la Couronne par ſon droit d'aîneſſe ; mais c'étoit un Prince fainéant, de peu de génie, & qui ne promettoit qu'un régne mou, & indigne de la fierté de la Nation Danoiſe. Kanut au contraire donnoit de lui les plus belles eſpérances ; tout jeune qu'il étoit pour lors il avoit déja donné des preuves de ſa valeur & de ſa capacité ; d'ailleurs, je dois l'avoüer, ce Prince a toutes les qualitez requiſes dans un grand Roy. Il eſt actif, populaire, libéral,

attentif, & rempli d'équité; & quoique j'aye peu de ſujet de me loüer de lui, je dois cependant convenir, que s'il ne ſe fût pas laiſſé prévenir par un indigne favori, je n'aurois aucun lieu de m'en plaindre. Tant de belles qualitez avoient frappé les yeux des Danois, de façon qu'il s'en fallut peu qu'il ne fût nommé Roy tout d'une voix, à l'excluſion du Prince Harald. Mais enfin la juſtice fit pancher la balance du côté du légitime héritier de Suenon. Harald fut donc déclaré Souverain de Dannemark. Mais Kanut avoit un parti ſi puiſſant, qu'il en fallut venir à une guerre ouverte. L'avantage fut long-temps douteux; mais enfin le Ciel en avoit ordonné, & ce fut au détroit d'Iſore (fameuſe embouchure de l'Océan, qui diviſe la Norvege & le Danne-

mark) que la fortune se déclara entierement. Harald à qui l'envie de régner avoit donné un esprit & un courage qui tomberent presque en naissant, demanda la permission d'haranguer ses Peuples; & s'étant mis au milieu des deux Camps ennemis, il prononça un discours étudié, de la meilleure grace du monde. Il demanda d'abord à ses Peuples, si comme l'aîné des enfans de Suenon il n'étoit pas juste qu'il en occupât le Trône? De là passant au détail des foiblesses qu'on lui reprochoit, il les compara aux vertus guerrieres & turbulentes de son frere. J'avouë, s'écria-t'il, Messieurs, que je n'ai pas cette ambition demesurée, ni cette valeur brutale qui vont conduire Kanut aux extrêmitez de la Terre; tous mes talens résident dans la douceur & l'équité;

je

je prétens ménager le sang de mes Sujets, augmenter leurs richesses, & diminuer leurs peines. Pour me faire un nom fameux dans l'Histoire, je n'irai point les exposer aux événemens d'une guerre injuste ; mais du sein de mon Palais, à l'abri de mon Trône, je dispenserai des Loix équitables, qui n'auront d'autre but que leur félicité & la mienne propre ; puisque je suis convaincu qu'un bon Monarque ne peut être satisfait, qu'autant que ses Sujets paroissent l'être. Voilà, Peuples, continua-t'il, quels sont les véritables sentimens de votre Roy légitime. Mettez-les en paralelle avec ceux de Kanut. Que devez-vous espérer d'un Prince qui commence par une injustice & une révolte ouverte, à vouloir me dépouiller de mon patrimoine ? Il est bra-

ve ; mais eſt-il équitable ? N'auroit-il pas dû être le premier à me témoigner ſa ſoumiſſion pour y engager les Rebelles? Mais plus ſemblable à un Tyran farouche, qu'à un homme raiſonnable, il vient les armes à la main m'arracher le Sceptre. S'il commence par ſon propre frere, où ne le portera point ſa témérité ? Que je vous plains, Peuples Danois, de votre aveuglement ! vous prêtez vos forces, vos bras & vos armes, à celui qui peut-être ne s'en ſervira quelque jour que pour vous détruire vous-mêmes, tandis que vous vous armez contre votre Roy légitime, qui ne cherche à ſe maintenir dans ſon Trône que pour ſoûtenir ſes droits, & pour vous accabler de ſes faveurs. Cette courte Harangue prononcée avec feu, fit plus d'effet ſur les Danois que n'auroit

pû faire toute l'Armée d'Harald enſemble ; les deux Camps retentirent en même temps du nom de ce Prince. En vain Kanut tâcha-t'il par toutes ſortes de moyens de contenir ſes Troupes ébranlées, il les vit avec déſeſpoir ſe débander inſolemment, & paſſer du côté de ſon Frere. Enfin, voyant qu'il couroit riſque lui-même de tomber entre les mains du Roy dont il redoutoit la vengeance, il monta promptement ſur un vaiſſeau, & s'éloigna à force de voile d'un lieu ſi dangereux pour lui ; il prit la route de Suede, où non ſeulement il trouva un azile, mais d'où encore il ſe rendit fameux par ſes Victoires contre les Gots Orientaux.

Harald étant devenu par la fuite de Kanut, paiſible poſſeſſeur du Royaume de Danne-

mark, voulut tenir à ſes Peuples ce qu'il leur avoit promis ; mais ſon extrême douceur étant dégénérée en baſſeſſe, il fut bientôt mépriſé des Etrangers & de ſes propres Sujets, avec la meilleur volonté du monde. Ce Roy trop débonnaire ſouffroit un brigandage affreux dans le Royaume, les plus grands crimes étoient impunis ſi-tôt qu'on les avoüoit & qu'on demandoit grace ; en un mot tout y étoit dans une combuſtion cruelle, & je ne ſçai enfin ſi les Danois ne ſe fuſſent pas ouvertement révoltez contre leur Roy, ſi ſa mort n'eût prévenu leur rebellion. Ce Prince au bout de deux ans tomba dans une maladie de langueur, & ſentant bien qu'il devoit ſe préparer à la mort, il fit revenir Kanut à la Cour, & le fit reconnoître pour ſon ſucceſſeur. Après quoi

ce Prince expira. Il fut inhumé avec pompe dans la Ville de Roſtilde, ſépulture ordinaire des Monarques Danois, & n'a laiſſé après lui qu'une mémoire peu honorable. Pour Kanut, auſſi-tôt que les Cérémonies funebres furent achevées, il ſe fit publiquement couronner, & reçut le ſerment ordinaire de ſes Sujets. On ne fut pas long-temps à s'appercevoir de la différence du Gouvernement; en moins d'un an le Dannemark fut purgé de tous les vices qui s'y commettoient impunément; l'équité y reprit ſa premiere place; tout enfin changea de forme, & les Danois s'applaudirent bien-tôt de la douceur d'un Régne qui leur rappelloit celui de Suenon. Mais l'ambition & le courage du nouveau Roy ne purent ſe contenir plus long-temps dans un

Trône trop paisible pour lui. Sur un prétexte assez léger il recommença la guerre contre les Gots, qu'il avoit déja ébranlé dans son exil en Suede, & en moins de trois ans il subjugua les Cutes, les Estons, & les Simbons, dont il éteignit à jamais le Royaume & le nom. Tant de marques de de courage le firent aimer, estimer & craindre. Mais, bon Dieu! qu'un Roy tel grand qu'il puisse être, doit s'envisager malheureux, lorsque magnanime pour les autres, & foible pour lui-même il s'abandonne à de funestes conseils, & se laisse maîtriser par de perfides favoris! Kanut en sentit bien-tôt les effets, & je ne fais aucun doute qu'il ne les ressentent encore, & qu'il n'en soit quelque jour la victime. Ce Roy, dis-je, si grand & si glorieux, avoit à sa Cour un

jeune Seigneur Danois nommé Blacon, qui l'avoit accompagné dans sa fuite, & pour lequel Kanut avoit une amitié si extrême, que rien ne se faisoit au Conseil sans sa participation, & même sans son ordre. Tant de puissance avoit rempli le cœur de ce lâche Favori d'une ambition demesurée, il n'enviſageoit pas moins pour le satisfaire, que le Trône de son Maître; mais ne se trouvant point assez fort pour éclatter, il se déguisoit avec autant d'art que d'esprit, & tâchoit par toutes sortes de moyens, de se faire des créatures qui pussent le servir au besoin. Le Roy qui ne voyoit que l'extérieur de Blacon, étoit enchanté de sa douceur & de sa libéralité, & lui fourniſſoit chaque jour de nouveaux moyens d'en donner d'éclattantes preuves. Aussi Blacon

étoit presqu'autant respecté que le Roy même, & je ne fais nulle doute, que si mon frere fût mort dans ce temps-là, les Danois ne me l'eussent préferé pour lui succeder. Je n'étois pas encore en état de connoître ce malheur. A peine étois-je sorti de l'enfance; cependant je commençois à sentir avec douleur, que Kanut avoit plus d'amitié pour Blacon que pour moi. Je lui en demandois quelquefois la raison avec cette naïveté si aimable dans une bouche enfantine. Il avoit beau me répondre que la tendresse qu'il avoit pour son Favori étoit d'une autre espece que celle qu'il ressentoit pour moi; que la Nature parloit en ma faveur, au lieu que la simple simpathie s'exprimoit en lui pour Blacon. Je ne pouvois goûter ce rafinement & cette différence, & j'en pleurois souvent

ſouvent de dépit en préſence même de ce cher Favori. Cette ſenſibilité charmoit autant le Roy mon frere, qu'elle choquoit l'inſolence de Blacon. Il enviſageoit par l'éloignement que j'avois pour lui, à quel ſort il devoit s'attendre, ſi par la mort de Kanut je me voyois jamais poſſeſſeur de ſon Trône. Pour éviter ce malheur il réſolut de tout mettre en uſage pour me perdre, & s'arrêta enfin à la plus indigne perfidie dont un homme ſe ſoit jamais aviſé. Mais comme ce ne fut que quatre ans après qu'il trouva le moyen de la faire éclore, il déguiſa ſa mauvaiſe volonté pour moi ſous un maſque ſi trompeur, qu'à meſure que je croiſſois en âge j'approuvois de plus en plus la tendre amitié que mon Frere avoit pour lui. Jamais homme ne fut ſi complaiſant que ce traî-

tre, il alloit au-devant de tout ce qui pouvoit plaire, avec un empreſſement ſi naturel, qu'on eût dit qu'il reſſentoit les mêmes plaiſirs qu'il procuroit aux autres. Hélas ! je n'en fus que trop cruellement la victime.

Cependant Kanut continuoit à faire la guerre à ſes Voiſins, ſon humeur belliqueuſe ne lui permettoit pas le repos. Blacon, qui ſçavoit que cet excès de courage déplaiſoit aux Danois, ne ceſſoit en ſecret d'exhorter le Roy à faire de nouvelles tentatives afin de parvenir à le rendre odieux à ſes Peuples, & de profiter, quand il en ſeroit temps, d'une haine qu'il cherchoit à cimenter. Mais malgré ſes efforts & ſes cabales, les Sujets de Kanut murmuroient tout bas, & obéiſſoient toutefois avec zele à ſes ordres, en le ſecondant avec intrépidité. Mon

Frere dónc, qui ignoroit les pernicieux deſſeins de ſon Favori, & les murmures des Danois, ſe remettoit chaque année en campagne pour quelques nouvelles expéditions. Son but étoit moins d'aſſujettir ſes Voiſins, qu'il n'avoit pour objet de préparer ſes Sujets à le ſuivre à l'expédition d'Angleterre, où tous ſes Prédéceſſeurs avoient échoué. Il ſe faiſoit une gloire de triompher dans un projet que ſes Ayeux avoient tenté inutilement. Blacon l'entretenoit dans cette vaine erreur, & lui promettoit une réuſſite certaine, tandis que ſourdement il faiſoit avertir les Danois de l'idée d'une Guerre qu'il dépeignoit périlleuſe & téméraire. Ces menées étoient ſi cachées, que perſonne n'en avoit connoiſſance. C'étoit par des voyes ſi indirectes, que Blacon

faiſoit ſemer ces bruits dans le Royaume, qu'il étoit impoſſible d'en démêler la ſource.

Cependant le Roy mon frere, que les fatigues & les chagrins rendoient aſſez valetudinaire, réſolut tout-à-coup de ſe marier, pour laiſſer un ſucceſſeur au Dannemark. Il en confera en ſecret avec Blacon, & lui parut ſi déterminé à executer ce projet, que le Favori connut bien qu'il ſeroit inutile de chercher à l'en diſſuader. Ce fut un coup de foudre pour lui; toutes ces idées ſe voyoient renverſées par cet hymen réſolu. Il ſentoit bien que ſi Kanut avoit un fils, il devoit naturellement être cher aux Danois, & monter ſur le Trône de ſon pere; ainſi ſes prétentions devenoient chimériques. Il n'étoit pas naturel que ſans vouloir ſe perdre lui-mê-

me, il pût attenter sur la vie de trois personnes qui s'alloient trouver les légitimes heritiers du Royaume. Il dissimula toutefois son trouble avec tant d'art, que le Roi, tout pénétrant qu'il est, n'en put rien remarquer. Blacon même affecta de le loüer d'un dessein qui ne tendoit qu'au bien du Royaume, & l'aida à chercher sur quelle Princesse de l'Europe tomberoit une alliance si glorieuse. Je sçai à n'en point douter, l'ayant appris depuis par son propre Confident, que ce fut dans ce moment même qu'il trama l'indigne fourberie que je vais dévoiler à vos regards, & dont vous fremirez l'un & l'autre. Après avoir affecté de parcourir toutes les personnes de l'Europe, il s'arrêta sur Elde, fille de Robert Comte de Flandre. Personne ne convient mieux

à vôtre Majesté que cette jeune Princesse, continua Blacon, outre que ses portraits nous la dépeignent extrêmement belle, c'est une cire tendre dont vous formerez à votre gré le caractere & les mœurs : Mais, Seigneur, poursuivit-il, je fais une réflexion qui me paroît utile à votre félicité & à vos projets. Les Danois sçavent, ou du moins se doutent, que vous voulez les conduire en Angleterre ; ils y ont échoüe tant de fois qu'ils murmurent d'une entreprise qu'ils regardent comme devant être leur sepulture. Il faut ménager leur esprit, crainte qu'ils ne se révoltent C'estpourquoi je vous conseille de n'épouser publiquement la Princesse de Flandre que la veille de votre embarquement pour l'Angleterre. La joye que vos Sujets ressentiront

de cette alliance, les préſens que vous leur ferez, & l'eſpérance où ils ſeront de vous voir un Succeſſeur; tout cela les portera ſans doute à vous ſuivre ſans répugnance, & à vous ſeconder avec courage. J'approuve ce ſentiment, interrompit Kanut; mais ſi je differe à demander la Princeſſe de Flandre, quelque autre Potentat de l'Europe me préviendra, & quoi qu'Elde n'ait encore que quinze ans, de pareilles alliances ſe demandent & s'executent avec une égale promptitude. Eh bien, repartit bruſquement le lâche Blacon, j'imagine un moyen infaillible pour vous mettre à couvert de cet accident. Envoyez-moi en Flandre avec des Lettres de créance, j'epouſerai la jeune Princeſſe en votre nom, ſous un ſecret inviolable; j'engagerai

Robert à me livrer sa fille pour la conduire à votre Cour ; je lui communiquerai vos desseins sur l'Angleterre, & lui ferai sentir l'importance de ne déclarer votre mariage avec sa fille, qu'au moment de votre départ ; je m'engage de lui faire approuver vos des desseins, & de vous amener incessamment la jeune Elde, dont vous aurez le temps d'étudier le caractere, & de former l'esprit. C'est fort bien penser, mon cher Blacon, interrompit le Roy : mais sur quel prétexte garder ici la Princesse de Flandre ? Que voulez-vous que l'on en croye ? Sera-t'il difficile d'imaginer que j'en ai fait, ou que j'en veux faire une Reine de Dannemark ? Il est vrai, Sire, répondit Blacon, que cette idée seroit naturelle si vous n'aviez un frere. Laissez penser à tous

vos Sujets ſans le dire affirmativement, que c'eſt pour le jeune Olave qu'on deſtine la Princeſſe de Flandre ; ils ſont ſi jeunes l'un & l'autre, qu'il paroîtra vraiſemblable que l'on retarde leur mariage ; chacun s'y trompera, & l'on ſera d'autant plus charmé de votre choix pour vous-même, que l'on ſe ſera perſuadé du contraire. Que vous dirai-je, Seigneur, pourſuivit Olave ? Les diſcours ſéducteurs de Blacon perſuaderent ſi parfaitement le foible Kanut, qu'il s'abandonna ſans réſerve à ſes ſentimens. Le traître avoit ſes vûës, il vouloit me perdre, & empêcher le Roy de ſe marier. Il lui falloit du temps pour faire éclater cette perfidie. On fut donc tout étonné à la Cour des préparatifs de Blacon pour ſon voyage de Flandre. Chacun en

imagina un prétexte à ſa fantaiſie. Les Politiques prétendirent que c'étoit pour engager le Comte Robert à ſe lier avec le Dannemark contre l'Angleterre. D'autres viſoient plus juſte, & ſoupçonnoient la verité; en un mot, on ſe donnoit la torture pour démêler le nœud ſecret de ce voyage. Tout le monde s'y perdoit. Pour moi, qui n'avoit garde de prévoir les malheurs qui me menaçoient, je m'embarraſſois peu de ce que ce départ pouvoit avoir de myſterieux; je paſſois mes jours dans une douce tranquillité, mes exercices, l'étude, & la chaſſe, partageoient mon temps. Hélas! ces heureux inſtans de ma vie s'écoulerent comme un ſonge. Vous m'allez voir bien-tôt plongé dans un abyſme de malheurs & de déſeſpoir.

Blacon partit enfin de la Cour avec un équipage conforme à celui d'un Ambaſſadeur ; mais avant de s'éloigner, le traître qui déja s'étoit fait un plan d'horreur & de lâchetez, fit ſemblant de ſe rendre à l'importunité de l'un de ſes amis, & lui fit entendre à double ſens, que c'étoit pour moi qu'il alloit demander la Princeſſe de Flandre. Ce bruit ſe répandit en un moment par toute la Cour ; le Roi le ſçut, & ſans le confirmer abſolument, il s'en éloigna peu, ſuivant ce que lui avoit preſcrit le cruel qui machinoit notre commune perte. On vint m'en faire compliment ; je le reçus avec aſſez de froideur. Ce mariage n'avoit en mon ſens & ſuivant mon cœur, rien de flatteur pour moi : Au contraire même, un ſecret preſſentiment dont

j'ignorois la ſource, ſembloit me le faire enviſager avec répugnance. Mon Frere me railloit indirectement ſur une indifférence qu'il nommoit affectée. Bon Dieu, qu'elle dura peu! & que les beaux yeux de la Princeſſe de Flandre produiſirent un prompt changement dans mon ame! Nous la vîmes paroître au bout de ſix mois à la Cour de Dannemark. Jamais rien de ſi parfait ne s'étoit préſenté à mes regards; malgré mon extrême jeuneſſe je ſentis bien que je l'adorois. La charmante Elde ma avoüé depuis, que ma premiere vûë lui avoit fait naître une tendre préoccupation en ma faveur. Je l'ai toûjours attribué à ſon devoir plûtôt qu'à ſon panchant: Car enfin, Seigneur, Blacon avoit tourné l'eſprit du Comte de Flandre

avec tant d'art & de délicateſſe, que non ſeulement il avoit épouſé ſa fille au non de Kanut; mais encore il avoit fait conſentir ce crédule Prince à ne point divulguer ſon alliance avec le Roy de Dannemark, & de laiſſer croire que c'étoit à moi qu'elle étoit deſtinée. Le fourbe avoit connu en peu de temps l'eſprit craintif du Comte de Flandre; c'eſtpourquoi l'ayant attaqué de ce côté, il étoit venu ſans peine à bout de lui tout perſuader. Il lui avoit donc fait entendre, que les Anglois ſçavoient à n'en pouvoir douter, que le Roy de Dannemark ſe préparoit à leur faire la guerre; qu'ils ſe diſpoſoient à la ſoûtenir, & même à attaquer les Alliez de cette Cour pour empêcher des jonctions préjudiciables à leurs intérêts; que par conſéquent, s'il venoit

à leur connoissance, que lui Comte de Flandre eût accordé sa fille à Kanut, il n'étoit point douteux qu'ils ne vinssent fondre sur ses Terres, pour prévenir une Ligue qui paroît leur être funeste ; qu'il falloit donc attendre pour publier ce mariage illustre, qu'il fût en état de ne point craindre une irruption dangereuse, & que le Roy de Dannemark fût à la tête de ses Troupes pour leur en imposer. Le traître qui avoit déja tourné sur cette article l'esprit de Kanut à son gré, comme je viens de le dire, montroit au Comte de Flandre les Lettres particulieres qu'il recevoit de son Maître, qui toutes ne tendant qu'à cet important mystere, déterminerent enfin le trop facile Robert. Elde fut donc épousée par Blacon au nom du Roy ; mais

cela se passa avec un tel secret, que personne n'en eut aucune connoissance, & que chacun crut que c'étoit à moi qu'étoit destiné un trésor inestimable. La Princesse même en fut persuadée comme les autres, & n'en fut dissuadée que par les malheurs dont je vais vous faire le récit.

Dans ces dispositions la belle Princesse de Flandre parut à la Cour de Dannemark, le Roy la reçut avec toutes sortes de distinctions. Ce ne fut pendant plusieurs mois que bals, festins, & tournois; & pour détourner les soupçons qu'on auroit pû avoir, le Roy me commanda publiquement d'avoir pour la Princesse des égards plus tendres que ceux que l'on a ordinairement pour les personnes indifférentes. Il eut même l'impru-

dence de dire, qu'avant de nous unir il vouloit encore laiſſer paſſer une année à cauſe de notre extrême jeuneſſe. Ce diſcours authentique, & dicté par le fourbe Blacon, ne laiſſa plus douter que nous ne fuſſions deſtinez l'un pour l'autre. Que cette préocupation me fut favorable ! J'étois chaque jour à portée de voir la Princeſſe, tout favoriſoit cette aimable liberté; auſſi mes autres occupations me devinrent bien-tôt inſipides, les plaiſirs ceſſoient de me les paroître quand les beaux yeux d'Elde ne leur fourniſſoient pas d'agrémens : En un mot, je devins ſi différent de moi-même, que Kanut commença à s'en former quelques ombrages, d'autant plus que la jeune Princeſſe, ſuivant peut-être ſon inclination, & les inſtructions quelle avoit

avoit reçuës de ſon pere même, ſembloit répondre avec empreſſement à mes tendres avances. Le Roy donc, inquiet d'une privauté ſi réciproque, & craignant que l'amour ne prît trop d'empire ſur nos cœurs, en parla à ſon Oracle ordinaire, & lui témoigna ſon inquiétude.

Blacon qui s'appercevoit avec une maligne joye de notre mutuelle tendreſſe, & de la juſte peine qu'en devoit reſſentir mon Frere, n'eut cependant garde d'en convenir. Il avoüa au Roy qu'il ſembloit effectivement que la ſimphatie nous attachât la Princeſſe & moi d'un nœud égal; mais que nous étions ſi jeunes l'un & l'autre, qu'il n'y avoit aucun lieu de redouter une conſtance difficile à ſoûtenir à nos âges; que d'ailleurs nous croyant authoriſez à nous témoigner de

l'amour par l'aveu général de nos parents, c'étoit peut-être plûtôt habitude & obéïſſance, que les mouvements impetueux d'une tendre paſſion. Mais la jalouſie avoit pris de trop profondes racines dans l'ame de Kanut pour s'en arracher ſi facilement. J'aime mieux, s'écria-t'il tout-à-coup, divulguer mon mariage que de ſouffrir plus long temps une atteinte ſi dangereuſe à mon honneur. Que diront mes Peuples, ſi j'attends à éclater ? N'auront-ils pas lieu de penſer que le jeune Olave ma prévenu dans le cœur de la Princeſſe ? En un mot, quel ridicule ne dois-je pas craindre, ſi je ſouffre avec tranquillité un commerce dont la ſuite peut paroître ſi équivoque ? Ce raiſonnement étoit ſi plauſible, que Blacon malgré tout ſon eſprit & ſa noirceur, fut à la veil-

le de ne ſçavoir qu'y répondre. Mais prenant ſon parti ſur une matiere auſſi délicate : Eh bien, Sire, répondit-il, l'aiſſez-moi le ſoin de conduire cette affaire, & de calmer vos inquiétudes ; je parlerai au jeune Olave, il a beaucoup d'entendement & de diſcretion ; je lui dévoilerai en grand ſecret votre hymen avec la Princeſſe ; je lui apprendrai les juſtes motifs qui vous ont obligé à vous contraindre ; & je ne doute pas, après cet aveu, que ſans affectation il ne s'éloigne avec ſoin des occaſions qui peuvent exciter votre jalouſie. Car enfin, Sire, continua-t'il, il n'eſt pas encore temps de vous déclarer ; outre que j'en ai porté votre parole Royale au Comte de Flandre, ce prompt changement ſeroit préjudiciable à vos projets, & feroit tort à votre

politique. Vous allez vous mettre en Campagne pour achever de punir les Gots qui ſe ſont révoltez contre votre Puiſſance, que ſçai-t'on l'effet que produiroit parmi vos Sujets une déclaration ſi peu attenduë, & que vous avez remiſe vous même au bout de l'année ? Remettez-là, Sire, au retour de votre Campagne, je m'offre à reſter à la Cour, & à veiller de ſi près Olave & la Princeſſe, que ſans manquer au reſpect qui leur eſt dû, rien ne ſe paſſera entr'eux dont je ne ſois le témoin oculaire. L'aſcendant que Blacon avoit ſur l'eſprit du Roi, fit en cette occaſion ſon effet ordinaire ; le foible Monarque conſentit à tout ce que ſon Favori lui propoſoit, & confia à ſa prudence un ſoin dont il auroit dû s'acquitter lui-même.

Cependant nous vivions la Princeſſe & moi avec une douceur & une félicité digne aſſurément d'envie : mon ſoin journalier étoit de lui plaire, le ſien continuellement étoit d'y répondre ; nos ſentimens étoient communs, il ſembloit qu'un même organe conduiſît nos penſées. Juſte Dieu ! Puis-je me rappeller un bonheur ſi parfait ſans mourir de douleur de l'avoir perdu pour jamais ! Mais helas ! eſt-il quelque choſe de ſtable dans la vie ? Nous en fîmes bien-tôt la fatale expérience. Le Roy étoit prêt, comme je viens de le dire, d'entrer en Campagne, lorſqu'un matin Blacon entra dans mon Appartement, & me pria de lui accorder une heure d'audience particuliere. J'y conſentis ſans peine, ne doutant point que ce ne fût

quelque ordre ſecret de mon Frere ; & l'ayant fait paſſer dans mon cabinet, je le priai poliment de m'expoſer ce qu'il avoit à me dire. Le traître, qui avoit eu le temps de préparer ſon diſcours, bien-loin de me rapporter exactement ce dont il étoit convenu avec ſon Maître, me dit qu'il étoit chargé de ſa part de m'avertir de me contraindre un peu davantage avec la Princeſſe ; que, quoique nous duſſions être unis au retour de la Campagne, qu'il n'étoit pas ſcéant que nous nous livraſſions l'un & l'autre avec tant de liberté à un amour qui n'étoit point encore authoriſé que par l'aveu de nos communs parens ; que tant de familiarité pouvoit exciter quelques bruits deſavantageux à la vertu de la Princeſſe ; & qu'enfin mon Frere me prioit, & même m'ordon-

noit de ne point me livrer avec tant d'empreſſement à ma juſte tendreſſe ; que du moins j'euſſe à ne point l'affecter ſi publiquement. Ce diſcours de Blacon ne me ſurprit point, je le trouvai conforme à la vraiſemblance, & même à la régularité ; & quoique cet ordre dût me priver de l'apparence de mon bonheur, le but de ma félicité étoit ſelon moi trop prochain pour me porter à aucun murmure. J'aſſurai donc Blacon que j'obéïrois ſans peine au Roy, & que juſqu'à ſon retour j'affecterois plus de retenuë, & ne verrois la Princeſſe qu'aux heures où la bienſéance me le permettroit. Je n'attendois pas moins de votre douceur, me répondit le Favori ; mais, mon Prince, ajoûta-t'il en ſouriant, j'aurai ſoin de la récompenſer. Kanut me laiſſe à la

Cour en qualité de Régent du Royaume, après ſon départ je vous fournirai moi-même toutes les occaſions où vous pourrez entretenir commodément la belle Princeſſe de Flandre. La politique du Roy me paroît extraordinaire ſur cette article, puiſque vous devez épouſer Elde, & que chacun en eſt convaincu; que peut-il craindre? Cependant, continua t'il, tâchez de le ſatisfaire; s'il vous en parle, aſſûrez-le d'une parfaite obéïſſance, & laiſſez-moi le ſoin du reſte. Qui auroit pû, juſte Dieu! éviter un piége ſi délicat & ſi conforme à mes déſirs? Je remerciai Blacon, & le priai de dire au Roy, que je me ſoumettois à ſa volonté ſans nulle contrainte. Après quoi le traître me quitta, & fut ſans doute aſſûrer mon Frere, qu'il m'avoit déclaré

ré ſon ſecret, & que j'avois tout-à-coup renoncé à la Princeſſe. Ce qui me le fait préſumer, c'eſt que dès ce jour-là même le Roy me fit beaucoup plus de careſſes qu'à ſon ordinaire, & ſans s'expliquer ouvertement il m'aſſura que mon obéïſſance & ma retenuë auroient inceſſamment un prix digne du ſacrifice que je lui faiſois. Rapportant tout à mon amour, je ne doutai point que ce ne fût de la charmante Elde dont il voulut me parler. Auſſi me renfermant tout entier dans cette penſée, je l'aſſurai, que quoique la récompenſe dont il me flattoit me fût extrêment chere, le déſir de lui plaire & la douceur d'y réüſſir me tenoit lieu de félicité préſente. Kanut m'embraſſa à ce diſcours, & quelques jours après il partit de Coppenhague pour ſe rendre

au rendez-vous général de ſes Troupes.

Je ne vous ferai point le détail de cette Campagne, c'eſt moins un récit de ſes conquêtes que vous ſouhaitez de moi, qu'une relation de mes malheurs. Nous approchons de leur terme & du fatal dénoument de mes diſgraces. J'étois reſté à la Cour, mon âge ne me permettant point encore de m'expoſer aux fatigues de la Guerre. Blacon, qui comme je l'ai déja dit, avoit été déclaré Régent du Royaume, ne ſe vit pas plûtôt en liberté de donner une ample carriere à ſes mauvais deſſeins, qu'il ne voulut pas différer les occaſions d'y pouvoir réüſſir. Il commença donc par nous fournir à la Princeſſe & à moi tous les moyens de nous entretenir : le jour ſeulement il nous recommandoit la

discrétion ; mais la nuit je pouvois entrer familierement dans l'appartement de la jeune Reine, & là j'étois à portée de lui jurer un éternel amour, & de recevoir les assurances du sien. Ses femmes qui sçavoient, comme toute la Cour, notre union prochaine, se retiroient avec discrétion, & nous laissoient la liberté d'exprimer nos tendres sentimens. En est-il de plus vifs ? Je passois des heures entieres à ses genoux, mon amour dictoit mes expressions, & sa passion conduisoit ses réponses. Hélas ! devions-nous nous attendre qu'une si belle flâme dût causer nos infortunes ? Cependant elle les produisit. Blacon se voyant parvenu au but où tendoit ses perfides désirs, résolut de nous porter le coup mortel. Le lâche avoit vû souvent de mon écriture, il la fit contre-

faire avec tant d'art, que lorſque je la vis entre les mains du Roy, j'en fut épouvanté. Il eut auſſi la barbare précaution de faire imiter celle de la Princeſſe. Après quoi ayant compoſé des Lettres à ſa fantaiſie, il dépêcha ſon Confident vers le Roy, chargé de ces traits calomnieux. C'eſt ce même Agent, repentant de ſon crime, de qui je tiens ces particularitez, & qui m'en fit le rapport fidéle. Pour ſuivre donc de point en point l'ordre de mon récit, Kanut étoit attaché au Siége d'une petite Ville qui avoit été ſurpriſe par les Gots, lorſque le Courier de Blacon lui remit ſes paquets. Il ſe retira dans ſa tante, ſuivi du digne confident d'un tel Maître : Et comme le Roy le connoiſſoit pour être le ſeul en qui ſon Favori ſe confioit, il ne fit nulle difficulté d'ouvrir ſes

Lettres en ſa préſence. Dieu ! que devint-il à leur lecture ? Stenos, qui étoit le nom de cet homme, m'en a fait fidélement la peinture. Il devint pâle & tremblant, ſes yeux ſe couvrirent d'un nuage épais : En un mot, il eut tous les ſimptômes d'un homme qui va perdre la vie. Mais la colere ranimant bien-tôt un feu prêt à s'éteindre : Quoi ! s'écria-t'il tout-à-coup, je ſuis trahi, & Blacon n'a point lavé mon affront dans le ſang des parjures ! A ces mots s'arrêtant tout court, les regards fixez ſur ces indignes écrits, il les relut une ſeconde fois. Ils méritoient effectivement ſon attention & ſa fureur. Stenos m'en a montré des copies qui me reſteront à jamais dans la mémoire, & que je vais vous repeter par ordre. D'abord il y avoit une Lettre de Blacon à Kanut,

par laquelle il lui témoignoit son déſeſpoir d'être obligé de lui enfoncer le poignard dans le ſein, par les preuves qu'il lui donnoit de la perfidie de ſon frere & de la Reine ; mais qu'il croyoit qu'en ſuivant les régles du devoir, il ne pouvoit s'en diſpenſer. Après ce prélude de noirceur, il paroiſſoit la copie d'une Lettre de Blacon adreſſée à moi. Elle étoit conçuë en ces termes.

LETTRE.

Vous ſçavez, Seigneur, ce que j'ai eu l'honneur de dire à Votre Alteſſe au ſujet de la Princeſſe de Flandre ; je vous ai confié de la part du Roy, que je l'avois épouſé en ſon nom, & que par des raiſons de politique il différoit à déclarer ſon mariage. Vous vous ſouvenez ſans doute que vous promîtes d'éteindre votre

passion naissante à la premiere connoissance que je vous donnai d'un engagement si formel. Cependant, Seigneur, sans respecter votre Maître, & sans égard à votre parole Royale, vous voyez la Princesse la nuit, & par une trahison indigne d'un Prince de votre rang, vous vous servez des plus basses voyes pour séduire la femme de votre Frere & de votre Roy. Ne frémissez-vous pas, Seigneur, de l'inceste affreux que vous prémeditez? Me croyez-vous assez lâche pour en attendre tranquillement les suites? J'ose vous dire sans craindre votre impuissante fureur, que si vous persistez dans vos odieux projets, que j'en avertirai l'infortuné Kanut. & dussai-je en mourir, je ne souffrirai jamais la honte d'un Monarque aussi respectable que doit nous l'être à tous le Roy de Dannemark. Ne vous assurez donc point, Sei-

gneur, ſur mon reſpect ; tout céde dans mon cœur à ma parole & à mon devoir,

BLACON.

A cette Lettre ſimulée ſuccedoit ma réponſe ; on m'y faiſoit exprimer ainſi.

LETTRE.

Il n'eſt plus temps, Blacon, de vous rien diſſimuler, vos menaces ne ſçauroient faire aucun effet ſur un cœur auſſi amoureux que le mien. Je vous avouërai donc, ſans appréhender votre colere ni celle de Kanut, qu'avant de ſçavoir ſon mariage avec Elde, j'avois pris des engagemens avec cette Princeſſe qui ne pouvoient plus ſe rompre. Depuis que vous m'avez averti du mariage de mon Frere, loin de diſcontinuer à voir la Princeſſe de Flan-

dre, j'ai même affecté de donner plus de carriere à ma tendresse, afin de mieux m'en assurer la possession. Si vous en instruisez le Roy, comme j'ai tout lieu de le croire, conseillez-lui de ne point faire d'éclat sur une chose qui n'aboutiroit qu'à divulguer sa honte ; il ne m'arracheroit la Princesse de Flandre qu'avec la vie, & peut-être y risqueroit-il la sienne. A votre égard, je serai avant qu'il soit peu en état de vous punir de votre insolente Lettre. Craignez tout d'un Prince qui sera quelque jour votre Maître & votre Roy.

OLAVE.

Cette seconde missive, quelque forte qu'elle fût, n'approchoit pas de la derniere. Elle étoit de l'infortunée Princesse de Flandre, adressée à moi. Blacon feignit de l'avoir surprise. Elde m'y parloit ainsi.

LETTRE.

Oüi, mon cher Prince, vous pouvez tout tenter, mon amour eſt plus fort que ma prudence. J'ai réſiſté long-temps à l'éclat que va produire mon enlevement ; la crainte de vous voir pourſuivi, & peut-être arrêté par les Emiſſaires de Kanut, avoit juſqu'ici retenu mon conſentement ; mais l'état où je me trouve ne me permet plus de différer. Partons, mon cher Olave, éloignons-nous pour quelque temps d'un ſéjour dangereux. Allons dans quelque lieu tranquille joüir de notre commune tendreſſe ; de là vous ſerez en état de ménager vos amis pour executer la grande entrepriſe que vous projettez. S'il faut que je ſois Reine de Dannemark, que ce ne ſoit jamais qu'avec mon cher Olave, tous les tréſors de l'Univers ne me ſont

rien ſans lui. Rompons donc l'hymen où l'on veut m'aſſujettir, la mort me ſeroit préférable à Kanut. Mais, au nom de notre ardente paſſion, prenez de ſi juſtes meſures pour la réuſſite de vos projets, que rien ne puiſſe vous traverſer ni vous nuire: & ſongez pour mieux vous engager aux précautions, que de la vie de mon aimable Olave, dépend entierement celle de la conſtante

ELDE.

Je crois que vous n'êtes plus ſurpris, Seigneur, pourſuivit Olave, de l'effet furieux que la lecture de ces Lettres produiſit dans l'ame de Kanut. Il eſt cependant certain, que s'il eût eu le temps d'y faire réfléxion, il les eût trouvé trop fortes pour être vraiſemblables: mais il étoit tellement prévenu en faveur de

Blacon, qu'il ne fit aucune attention à la noirceur qui étoit répandu dans ces indignes Ecrits. Il en fut donc si transporté, que sans songer que la révolte qu'on me supposoit étoit au-dessus de mon âge, il abandonna le soin du Siége à l'un de ses Généraux, & partit de son Camp la nuit même, pour prendre le chemin de Coppenhague avec une diligence incroyable.

Stenos, qui avoit pris les devants, arriva quelque tems avant lui, & avertit Blacon que le Roy l'attendoit à un endroit qu'il lui indiqua. Le Favori, au comble de ses vœux, n'eut garde de manquer au rendez-vous. Il y resta peu. Kanut, à qui la rage avoit donné de nouvelles forces, y arriva quelque temps après. Ce fut là que Blacon ayant la tristesse peinte sur le visage, & affectant

même de répandre quelques larmes, s'avança au-devant de son Maître. Ah ! Seigneur, lui dit-il, se peut-il que je voye mon Roy dans un état si peu convenable, & que ce soit pour une cause aussi terrible ? Cessez de me plaindre, Blacon, s'écria Kanut, je ne reviens point en ce pays pour y chercher des consolations dans de frivoles gémissemens, j'y arrive dans le juste dessein de punir & de me venger. Je vois même par la Lettre de l'indigne Princesse de Flandre, qu'il ne faut point différer à suivre ce que ma fureur me dicte. Je dois prévenir sa fuite, & immoler de ma main ces deux indignes Amans. Fournissez-m'en les moyens, continua-t'il, & que ce jour même soit le dernier de leur triomphe & de mon infamie. Vous serez obéi, Sire, répondit Blacon avec un

contentement perfide, on ignore votre retour, lorſque la nuit aura achevé d'éteindre la lumiere, je vous conduirai dans mon appartement, d'où vous pourrez ſans bruit vous tranſporter dans celui de la Reine. Vous y ſerez témoin d'une tendreſſe qui n'auroit dû être réſervée qu'à vous ſeul, & Votre Majeſté ſe rendra Elle-même la maîtreſſe de la juſte punition qu'un tel forfait mérite. Il eſt peu néceſſaire de m'exciter à la vengeance, interrompit le Roy, mon honneur & ma confiance trahis ſont les juſtes garants de mon tranſport ; car enfin, mon cher Blacon, le perfide Olave ſçavoit mon mariage, il le confeſſe lui-même ; l'indigne Princeſſe de Flandre ne l'ignoroit pas, puiſque, ſuivant votre rapport, le Comte Robert l'en avoit inſtruite. Ils veulent me dé-

trôner pour rompre un si saint devoir. Ah ! c'en est trop, poursuivit-il, malgré ma clémence naturelle, malgré même le Christianisme qui me défend la vengeance, je ne puis me rendre maître de ma juste fureur. Allons, continua-t'il, en s'appercevant que les objets commençoient à disparoître à ses regards, allons montrer à l'Univers que si Kanut est malheureux & trahi, qu'il sçait du moins éteindre l'outrage, & détruire l'opprobre. En achevant ces mots, le Roy suivi de Blacon & de Stenos, sortit de son azile enveloppé d'un manteau qui le rendoit méconnoissable; il se rendit chez le plus fourbe de tous les hommes. Que faisois-je pendant le temps que l'on complottoit si cruellement ma perte? Hélas ! je n'étois occupé qu'à compter les momens,

pour attendre celui qui devoit me procurer la vûë de ma Princeſſe. Je n'avois aucun preſſentiment de mon infortune; au contraire même, il ſembloit que ce jour-là mon amour ſe fût accru dans mon cœur. C'étoit donc avec la derniere impatience que j'attendois que tout le monde ſe fût retiré dans le Palais. L'inſtant fatal en arriva, qui fut la ſource funeſte des malheurs de ma vie. Je me rendis à l'appartement de la Reine: Ses femmes, comme à leur ordinaire, ne me virent pas plûtôt paroître, qu'elles nous laiſſerent en liberté d'exprimer notre amour. Je me jettai donc en arrivant aux pieds de la jeune Princeſſe, & attachant ma bouche ſur une de ſes belles mains: Avez-vous compté comme moi, divine Elde, lui dis-je, les heures de notre ſéparation? N'avez-

vous

vous pas murmuré contre la fatale bienséance que nous à prescrit le Roy ? Que son ordre est cruel ! mais qu'il est malgré lui réparé par la douceur que je goûte à vos genoux ! Dieu ! s'il connoissoit mes transports, auroit-il la dureté de m'éloigner un moment de tout ce que j'adore ? Parlez, ma belle Maîtresse, continuai-je, faites-moi voir autant de tendresse dans votre ame, que je ressens d'amour dans la mienne. En doutez-vous, mon cher Olave, me répliqua la Princesse en me regardant tendrement ? Je ne demanderois au Ciel, si mes souhaits pouvoient y avoir quelque pouvoir, que la durée de votre amour, ou la fin de ma vie. Mais hélas ! je ne puis m'empêcher de trembler, quand je songe qu'une trop paisible possession de ce que vous aimez, vous fera

peut-être tomber dans l'indolence. La vûë d'un même objet, quelque charmant qu'il nous paroiſſe, devient à la fin inſipide. En jugez-vous par vous même, adorable Elde, interrompis-je? Que me faites-vous enviſager? Quoi! je pourrois ceſſer de vous plaire, & lorſque nous ſerons unis pour jamais..... Ceſſez d'y aſpirer, perfides, s'écria Kanut en ſe montrant l'épée à la main, je ſçaurai éteindre dans votre ſang vos lâches projets. Pendant ce peu de mots, j'avois eu le temps de me lever précipitament.. Quelle indigne fureur vous tranſporte, Seigneur, m'écriai-je, en me jettant entre le Roy & la Princeſſe de Flandre? Qu'avons-nous fait de ſi criminel pour nous attirer un pareil traitement? Quoi! che, me répliqua Kanut en re ulant quelques pas? Tu m'oſes deman-

der quel eſt ton crime? Ignores-tu qu'Elde eſt mon épouſe? Et oſes-tu démentir ce qu'on t'en a dit de ma part, & ce que tu en as écrit toi-même? A ces mots, mon Frere me montra la Lettre que Blacon ſuppoſoit avoir reçu de moi. Je demeurai immobile à cette vûë. Le Roy prenant mon étonnement pour une conviction certaine de mon crime: Meurs, perfide, s'écria-t'il, je dois purger la terre d'un monſtre tel que toi. A ces mots, profitant de la ſurpriſe où je me trouvois enſeveli, il alloit me plonger ſon épée au-travers du corps, lorſque la jeune Reine rappellant à propos ſes forces & ſon courage, ſe jetta ſur le bras du Roy, & l'empêcha d'accomplir ſon barbare deſſein. Que vas-tu faire, s'écria-t'elle, Frere inhumain? Qui te forces à vouloir

assassiner Olave? Ah! si notre mutuelle tendresse mérite la mort, commence par m'arracher la vie, & n'offres point à mes regards le spectacle que tu leur prépares.

Kanut s'étoit arrêté par le mouvement de la Princesse, & nous regardant tous les deux avec des yeux où se lisoit à la fois la pitié & la fureur : Qu'esperez-vous, nous dit il ? Prétendez-vous calmer ma juste colere ? Non, non, Olave doit mourir, la jeunesse & la nature qui parlent pour lui, ne sçauroient l'en garantir ; il ma trahi, il sçavoit qu'Elde étoit mon épouse, il l'a subornée, il en veut également à mon Trône, à ma vie & à mon honneur. Arrêtes, Kanut, m'écriai-je à ce discours ; perces-moi le sein si mon trépas est utile à ta gloire ; mais du moins ne flétris point la

mienne ; je n'ai jamais formé de penſée indigne de moi, j'ignorois ton mariage avec la Princeſſe de Flandre, & le lâche Ecrit que tu viens de préſenter à mes yeux, eſt un artifice affreux pour noircir ma réputation & le luſtre de ton Regne. A peine avois-je fini ces mots, que Blacon qui s'étoit caché juſqu'alors, & qui trembloit d'une explication qui l'auroit démaſqué, entra dans l'appartement de la Reine, & s'adreſſant à mon Frere : Laiſſez-les vivre, Seigneur, lui dit-il, leurs remors vous vengeront mieux que ne feroit votre bras ; qu'ils traînent dans un honteux exil leur repentir & leurs miſeres. Allons, continua-t'il en entraînant Kanut, il ne ſera pas dit que Blacon ait ſouffert que ſon Maître ſe ſoit deſhonoré par un aſſaſſinat. Ah !

traître, m'écriai-je, c'eſt toi qui l'avoit prémedité, je ne doute plus de l'auteur d'une perfidie ſi atroce. C'eſt ta lâcheté qui a conduit le crime qu'on nous impute, Seigneur, continuai-je, craignez tout du monſtre qui vous accompagne, il cherche à régner aux dépens de vos jours & des miens. Je ne ſçai ſi Kanut put entendre ces dernieres paroles. Blacon l'avoit déja arraché de notre préſence. D'ailleurs, ce foible Monarque étoit ſi éperdu & tranſporté, qu'à peine lui reſtoit-il l'uſage du diſcernement. Nous demeurâmes donc ſeuls, Elde & moi; la ſcene qui venoit de ſe paſſer n'ayant attiré perſonne auprès de nous. Quelle étoit notre ſituation! Et quels furent nos diſcours en ce cruel moment! C'en eſt dont fait, mon cher

Prince, me dit la Princeſſe fondante en larmes, c'en eſt dont fait, nous allons être ſéparez pour jamais. O Dieu ! puis-je prononcer ce mot, & en prévoir la ſuite funeſte ſans en expirer de douleur ! La perfidie la plus noire va triompher d'une innocente & légitime tendreſſe. Enfin, Olave nous ne nous verrons plus : Que dites-vous, divine Elde, lui répondis-je ? Pour parvenir à ce but fatal il faudra m'arracher la vie ; tant que je reſpirerai, malgré les barbares qui vont nous éloigner l'un & l'autre, je n'aurai pour unique objet que la douceur de vous rejoindre ; tous mes déſirs, tous mes efforts ne tendront qu'à ce point fortuné. Je vous reverrai, charmante Princeſſe, l'amour me promet ce miracle ; ou du moins je périrai en cherchant à y par-

venir. Eh ! qu'aurai-je à faire de la vie, continuai-je, s'il falloit la traîner éloigné pour jamais de tout ce que j'adore ? Non non, meurt plûtôt mille fois l'infortuné Olave, que de changer de sentimens. Helas ! me répliqua la Princesse, que vos sentimens sont beaux ! Qu'ils sont flatteurs pour ma tendresse ! mais, cher Prince, qu'il est de parjures ! Cependant un charme involontaire me rassûre, la constance infaillible que vous promet mon cœur semble me répondre de la vôtre. Aimons-nous, Olave, & malgré les obstacles invincibles qui s'offrent de tous côtez à nos regards, que notre commune fidélité en triomphe. Comme je me préparois à répondre, nous vîmes entrer Blacon à la tête d'une partie des Gardes du Roy. Il m'ordonna de sa part de le suivre,

vre, je lui ſourit d'un air mépriſant, & regardant la Princeſſe: Adieu, Madame, lui dis-je, préparez-vous à ſouffrir les efforts de nos Ennemis, & ſongez ſurtout pour fortifier votre amour & votre conſtance en ma faveur, qu'ils ſe ſont ſervis pour nous perdre de moyens auſſi bas & auſſi indignes, qu'ils le ſont en effet eux-mêmes. En achevant ce diſcours ſans attendre de réponſe, je ſortis fierement de l'appartement de la Reine, & je ſuivis Blacon juſqu'à une maiſon qui m'étoit entierement inconnuë. Ce fut là que le traître me laiſſa ſous une bonne & ſure garde. Je ne vous entretiendrai point, Seigneur, de mon déſeſpoir & de mes craintes, ils ſont faciles à imaginer dans une pareille conjoncture. Jamais horreur ne fut égal à la mienne. Il

eſt étonnant que j'aye pû y réſiſter. Je reſtai trois jours entiers dans la priſon qu'on m'avoit choiſi, ſans y voir perſonne qu'un Garde qui avoit ſoin de m'apporter les choſes néceſſaires à la vie : mais ſur la fin de la troiſiéme nuit, je vis entrer dans ma chambre Stenos ſuivi de quatre hommes bien armez. Il me pria avec reſpect de ſortir avec lui. J'y ſouſcrivis ſans murmure, je fus conduit au Port, & là trouvant un vaiſſeau prêt à faire voile, je m'y embarquai ſans ſçavoir la route qu'on m'alloit faire prendre. Mon déſeſpoir m'avoit rendu la vie ſi indifférente, que j'étois dans une eſpece d'inſenſibilité, qui ſembloit m'annoncer une mort prochaine. Stenos eut enfin pitié de mon état, la Providence le toucha en ma faveur. Il couchoit avec moi dans

la chambre de poupe ſur un petit lit près du mien, & me voyant au bout de quatre jours de navigation déperir à vûë d'œil, ne voulant pour unique aliment que ma douleur renfermée au fond de mon ame. Je ne ſçai, Seigneur, me dit-il une nuit, le plus bas qu'il lui fut poſſible, ſi votre Alteſſe voudra ſe fier à moi, connoiſſant l'intimité qu'il y a toûjours eu entre Blacon & Stenos; mais votre état & mon repentir me frappent ſi vivement, que je ſuis prêt à tout ſacrifier pour vos intérêts, & à tout entreprendre pour vous plaire. Stenos, lui répondis-je ſur le même ton, peut-être qu'un mortel venin eſt caché ſous de ſi douces paroles; peut-être cherchez-vous à attirer ma confiace pour me perdre mieux: Mais outre qu'un grand cœur ſoup-

çonne rarement celui des autres, j'ai ſi peu de choſes à riſquer, ne demandant qu'à mourir, que je veux bien me livrer aux événemens de la nouvelle tromperie que vous pourriez machiner contre moi. Je vous crois donc repentant, puiſque vous ſouhaitez me paroître tel. Mais hélas ! A quoi peut me ſervir ce généreux retour ſur vous-même ? J'ai tout perdu, ma Princeſſe va devenir la victime de la fureur de Blacon, peut-être même l'eſt-elle déja. Juſte Dieu ! quelle reſſource, peut-il me reſter ? Seigneur, me répondit Stenos, je ne ſuppoſerai point pour calmer votre juſte déſeſpoir, que la Reine puiſſe éviter le couroux de Kanut, fomenté par Blacon ; je pourrois cependant vous aſſurer, qu'il a pour elle une conſidération particuliere ; mais tout

cede dans ſon cœur à ſon ambition & à ſon intérêt ; en tout cas, mon Prince, vivez pour la venger, pour ſauver votre Frere de l'horrible danger qui le menace, & pour délivrer le Dannemark d'un Tyran qui va bien-tôt régner ſur elle. Eh ! comment profiter de ce généreux conſeil, m'écriai-je ? Je ne ſçai ou mes lâches ennemis me conduiſent, j'ignore s'ils n'en veulent point à ma vie ; en un mot, que puis-je faire ſeul dénué de tout ſecours humain ? Il faut vous délivrer des traîtres qui vous obſedent, interrompit Stenos, & c'eſt à moi ſeul qu'en eſt réſervé la gloire ; & pour témoigner clairement à votre Alteſſe mon repentir & ma bonne volonté, je vais l'inſtruire premierement de tout ce qui s'eſt paſſé entre Kanut & Blacon, & je lui expoſerai en-

ſuite l'ordre ſecret & cruel dont je ſuis le porteur. A ces mots le repentant Stenos me raconta les particularitez dont je viens de faire le récit, & que j'aurois ſans doute ignoré ſans lui ; il montra les copies des Lettres qui ſeules avoient cauſé nos infortunes, & qui par leur noirceur, & par l'effet qu'elles produiſirent, me reſteront à jamais dans la memoire. Après quoi, paſſant au préſent il m'apprit que le lendemain de la nuit fatale ou Kanut m'avoit ſurpris aux genoux de la Reine, il l'avoit fait conduire dans la Tour de Coppenhague contre l'avis de Blacon, qui craignant le repentir du Roy vouloit qu'il la fît mourir ; que cette malheureuſe Princeſſe y étoit gardée ſoigneuſement, & que toute la Cour étoit imbuë de notre commune tendreſſe,

que Blacon avoit ſoin de faire paſſer pour un opprobre criminel, afin de réveiller à chaque inſtant la colere du Roy par la honte qui en rejailliſſoit ſur lui. De là venant à ce qui me regardoit perſonnellement, il m'aſſura qu'il avoit ordre de me conduire en Flandre, afin que Robert exerçât ſur moi ſa juſte vengeance. Le Roy lui mandoit, que les droits de la nature qui l'avoient attaché à moi, l'avoient auſſi empêché de m'arracher la vie, pour me punir de l'affront que j'avois répandu ſur deux des plus illuſtres Maiſons de l'Europe; mais qu'il m'envoyoit à ſa Cour, afin que ſans aucune conſidération il pût laver dans mon ſang l'infamie dont j'avois couvert le ſien. Stenos me montra enſuite une Lettre particuliere & ſecrette,

que Blacon écrivoit au Comte de Flandre. Après lui avoir exagéré mon crime & celui de la malheureuse Elde, il lui mandoit qu'il se gardât bien de le laisser impuni ; que le Roy de Dannemark, quoiqu'il n'osât pas ouvertement le presser de me faire mourir, attendoit avec impatience ce sacrifice ; que c'étoit le seul moyen de lui faire oublier le forfait de sa fille ; que peut-être par-là acheveroit-il un mariage qui n'étoit encore qu'ébauché. En un mot, le perfide Blacon n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit envenimer la fureur de Robert. J'étois si surpris de toutes les horreurs que Stenos m'avoit raconté & me faisoit lire, que j'en étois comme un homme pétrifié. O, Dieu ! lui dis-je, se peut-il qu'un mortel puisse se porter à des indi-

gnitez que l'enfer même auroit peine à inventer ! Eh quel moyen de détourner de ſi pernicieux projets ? Adorable Elde, m'écriai-je, infortuné Kanut qu'allez-vous devenir ? La Providence, me répondit ſagement Stenos, veillera ſur eux, le Ciel eſt toûjours le protecteur de la vertu opprimée ; car enfin, mon Prince, continua-t'il, vous ne pouvez les ſecourir, vos vœux ſont impuiſſans ; ne ſongeons donc qu'à vous tirer de l'effroyable danger qui vous attend à la Cour de Robert. Je pourrois le faire ouvertement étant maître de l'Equipage ; mais je crois, pour votre intérêt particulier, qu'il eſt plus à propos d'employer l'artifice ; je conſerverai par ce moyen mon crédit auprès de Blacon, & je pourrai vous ſervir utilement en Dannemark.

Cependant, Seigneur, pourſuivit-il, pour mieux vous prouver ma candeur & ma droiture, preſcrivez; j'obéïs quelque ſoit le péril qu'il faille partager avec vous, je m'y livreray non ſeulement ſans répugnance, mais encore avec toute l'ardeur du plus zelé de tous les hommes. Je ne pus m'empêcher d'embraſſer Stenos à une proteſtation qui me parut ſi ſincere, je lui promis des récompenſes proportionnées à ſes généreuſes intentions, & nous cherchâmes enſemble un moyen pour m'échapper, ſans donner le moindre ſoupçon que Stenos eût favoriſé ma fuite. J'en concevois auſſi-bien que lui les importantes conſéquences, tant pour mon amour que pour mon Roy.

Cependant nous voguions avec un vent ſi favorable, que nous

découvrîmes en peu de temps la côte. Il étoit temps de prendre son parti ; j'avois appris à nager dès ma plus tendre enfance, je proposai ce secours à Stenos, je l'assurai que j'avois résolu de me jetter à la mer en présence de tout l'Equipage, comme un désespéré, & que pour mieux cacher notre intelligence, il prometroit une récompense à qui pourroit me rejoindre & me reconduire au Vaisseau. Je me confiois sur mes forces, & je me flattois d'échapper à ceux qui voudroient me poursuivre. Cette proposition allarma dabord Stenos, il m'en fit envisale péril. Mais enfin voyant que j'y étois résolu, & qu'effectivement il n'y avoit pas d'autres moyens de fuir sans le commettre, il y consentit quoiqu'avec répugnance. Je pris donc sur

moi le peu de Pierreries qui m'étoit resté pour survenir à mes besoins; je dis à Stenos que j'avois projetté, si le Ciel favorisoit ma téméraire entreprise, de me retirer en Boheme avec un habit d'Amazone, sous le nom de Mathilde. J'avois entendu parler en Dannemark des étranges révoluions de ce Royaume; ainsi je crus ne pouvoir choisir un lieu plus convenable pour cacher ma naissance & mon sexe. Stenos m'approuva, & me promit de m'envoyer incessamment des nouvelles de ma Princesse, & de tout ce qui pouvoit concerner mes intérêts. Je le chargeai d'une Lettre pour Elde, quoiqu'il me fît comprendre qu'il seroit difficile de la lui faire tenir, observée comme elle l'étoit sans doute. Après ce petit conseil tenu entre nous, & mille

promeſſes réciproques, j'embraſſai Stenos, & j'attendis le jour avec une tranquillité qui ſembloit me préſager une heureuſe réuſſite.

A peine le Soleil commença-t'il à paroître, que je montai ſur le tillac; & m'adreſſant à haute voix à tout l'Equipage: Je ne doute pas, mes amis, mécriai-je, que la terre où nous allons bien-tôt aborder, ne ſoit le terme fatal ou je dois perdre la vie; le Barbare Stenos, auſſi cruel que le lâche Blacon, refuſe de m'apprendre quel doit être mon ſort, il faut donc prévenir une mort honteuſe, & du moins chercher un ſecours dans les flots, que d'indignes humains me refuſent. A ces mots, ſans héſiter, je m'élancai dans la mer, avec une hardieſſe qui ſans doute ſurprit tout le monde. J'ai tout lieu

de croire que Stenos me tint parole, & promit de récompenſer ceux dentre les Matelots qui pourroient me ratraper; je m'apperçus au bout d'un quart-d'heure, que j'étois pourſuivi par deux des plus habiles nageurs de l'Equipage. La mer étoit aſſez calme, & juſques-là j'avois ménagé mes forces; mais me voyant ſerré de ſi près, je redoublai mes efforts: ils furent vains, j'étois encore ſi jeune, que n'ayant point autant de vigueur que ceux qui me donnoient la chaſſe, je me vis bien-tôt prêt à devenir leur proye. Je pris ſur le champ une réſolution déterminée, d'autant plus utile à mes deſſeins, que je crus diſtinguer en me retournant la Chaloupe du Vaiſſeau qui venoit à nous à force de rames. Je tirai donc un poignard que j'avois à ma cein-

ture, & le plongeai jusqu'à la garde dans le corps de celui qui me joignit le premier. Son camarade qui vit cette action, & la Mer rougir de son sang, s'arrêta à cet aspect, craignant sans doute de s'en attirer autant. Il cessa de me poursuivre. Je repris sur le champ ma premiere route, qui, graces au Ciel, ne devoit pas être de longue durée; sans quoi j'eusse retombé dans ma premiere captivité. Une partie de l'Equipage qui étoit dans la Chaloupe, n'étoit pas à cent pas de moi quand j'abordai la terre.

Ce fut alors que sans perdre de temps, ni me reposer, je pris en courant le chemin d'un Bois épais qui s'offrit à propos à mes regards. J'y arrivai dans peu; mais j'étois si fatigué, qu'à peine pouvois-je me soûtenir. J'eus pourtant encore assez de force

(tant la crainte en inſpire) de monter ſur un arbre touffu, pour me dérober à ceux qui me pourſuivoient avec la derniere vivacité. Tous les Matelots à la tête deſquels étoit Stenos lui-même, entrerent dans les Bois, qui n'étoit pas d'une grande étenduë, & m'y chaſſerent comme une bête fauve. Jugez, Seigneur, quelle devoit être mon inquiétude & celle du repentant Stenos. Il ne pouvoit ſe diſpenſer de me pourſuivre, ſans s'avoüer participant de ma fuite. Ses gens s'étoient diſperſez dans le Bois, & m'y cherchoient avec attention. Le hazard fit paſſer Stenos ſeul ſous l'arbre qui me ſervoit d'azile. Il avoit l'air ſi inquiet & ſi troublé, que je ne doutai pas que ce ne fût la crainte que ſes Matelots ne fuſſent trop heureux à ſon gré. Je crus pouvoir lui parler

parler sans risque, n'ayant découvert personne autour de lui. Stenos, lui dis-je, levez les yeux, & contemplez votre Prince dans un état si peu conforme à ce qu'il doit être. Le Capitaine à ces mots, me regardant avec une surprise pleine de joye : Seigneur, me dit-il, vous êtes sauvé, personne ne s'avisera de vous chercher où vous êtes, je vais détourner adroitement mes Gens d'un lieu qui me conserve un Prince pour lequel mon zele égale mon attachement. Restez sur cet arbre jusqu'à notre embarquement, & ne craignez rien. Stenos ne m'en dit pas davantage, & s'éloigna brusquement. Au bout d'une heure, je vis passer une troupe de Matelots, l'un desquels disoit aux autres : Notre recherche est inutile, notre Capitaine vient de nous assurer, qu'un Etranger qu'il a

rencontré à l'extrêmité du Bois, lui a juré qu'il en avoit vû sortir un jeune homme qui couroit de toutes ses forces vers une petite Ville qui n'est qu'à deux lieuës d'ici ; ainsi c'est perdre notre temps que de demeurer davantage dans ce lieu : Sortons-en, & tâchons d'attraper Olave avant qu'il ait pû arriver où tendent ses désirs. A ces mots ces Matelots mercenaires prirent en courant le chemin qu'on leur avoit indiqué, & me laissèrent tranquille. J'eus cependant la constance de rester sur mon arbre jusqu'au déclin du jour, j'y attendis que la Chaloupe eût rejoint le Vaisseau. Je le voyois distinctement de l'endroit qui me servoit de refuge ; ainsi quand j'eus remarqué que Stenos & ses gens regagnoient leur Navire, je ne balançai plus à descendre, & à

m'éloigner d'un ſéjour qui m'avoit ſecouru ſi à propos. Je ne voulus point, après quelques réfléxions, me rendre à la petite Ville dont les Matelots avoient parlé, & que j'apperçus à la ſortie du Bois; je jugeai qu'après la deſcente & la recherche ſimulée que Stenos y avoit fait, j'y ſerois peut-être arrêté & reconduit au Vaiſſeau. Je pris donc à tout hazard un autre chemin. Une heure après le ſoleil couché, je me trouvai dans un petit Hameau, où de pauvres gens me reçurent avec une affabilité qu'on ne trouve quelquefois pas à la Cour des Princes. J'y reſtai trois jours, pendant leſquels j'eus le temps de m'équiper comme je déſirois l'être, pour commencer le rôle que j'allois répréſenter. Mon hôte, tout ruſte qu'il paroiſſoit, étoit auſſi intéreſſé qu'induſtrieux. Je

lui fis entendre, que pour des raisons importantes j'étois obligé de déguiser mon sexe & mon nom; j'appuyai cette demie-confidence d'un présent considérable; enfin je le déterminai à m'aller chercher dans la Ville la plus prochaine les ornemens nécessaires au beau sexe. Il avoit ordre de-plus de m'acheter un cheval; ce qu'il fit avec beaucoup de diligence & de secret. Après quoi l'ayant satisfait amplement, je pris le chemin de Bohême, où j'arrivai en peu de temps. J'y appris que la Princesse Volusque y avoit envoyé des Manifestes de tous côtez pour engager les femmes à joindre son Armée. La conjoncture me parut trop favorable pour la négliger; je me rendis donc auprès d'elle, & je m'y présentai comme une Avanturiere qui cher-

choit à acquérir de la gloire en combattant à ſes côtez. J'y fus reçu avec bonté, & en peu de temps je me trouvai aſſez heureux pour parvenir à lui plaire. Cependant l'inquiétude où j'étois du ſort de ma Princeſſe ne me laiſſoit aucun repos, je tremblois que Stenos ne pût trouver le moyen de m'en inſtruire. Hélas! il ne le put que trop facilement. Après la bataille & la conſtruction du Fort de Dieviſe, je me vis aborder par une femme inconnuë, qui ſans s'arrêter me donna une Lettre. Elle étoit de Stenos. Il m'y apprenoit la rage de Blacon à ma fuite, dont il ſembloit ſoupçonner ſon Favori, lui ayant ôté toute ſa confiance. Mais puis-je rapporter la fin de cette terrible Lettre ſans expirer à vos yeux? Le cruel m'y expoſoit la mort de ma Princeſſe, qui

n'ayant pû ſupporter le crime dont on l'accuſoit, & la rigueur avec laquelle elle étoit traitée dans la priſon, y étoit enfin expirée. Comment eus-je aſſez de force pour n'en pas faire autant à cette funeſte lecture? Sans doute que le déſir de la venger retint l'effet de mon déſeſpoir. Voluſque s'en apperçut, elle eut la bonté de m'en demander la cauſe, je la lui cachai avec ſoin, & me rejettai ſur quelques indiſpoſitions paſſageres. Mais le temps & la raiſon calmerent en partie l'excès de ma fureur. Je dois avoüer que les prévenantes attentions dont la Princeſſe Voluſque m'honoroit, ne contribuerent pas peu à mon ſoulagement. J'eſperai que lorſqu'elle ſeroit paiſible & ſeule Souveraine de ce Royaume, elle auroit aſſez de généroſité pour me pré-

ter des forces capables de me venger du perfide Blacon, & maintenir Kanut dans son Trône. Mais puisque le sort en a ordonné autrement, c'est à Primislas à qui je m'adresse. J'ose esperer que mon récit & mes malheurs l'auront touché, & qu'en m'accordant la Silesie en faveur d'Ariamite & de Volusque, il voudra bien m'en confier les forces pour détruire un perfide Sujet qui n'en veut qu'au Trône de son Maître, & qui a ravi à la terre son plus parfait ornement.

Le nouveau Roy de Boheme s'étant apperçu qu'Olave avoit fini son discours, se leva affectueusement, & le serrant entre ses bras : Vous avez eu raison, mon cher Prince, lui dit-il, de compter sur mon secours ; non seulement la Silesie que je vous

confie ſera dévoué à vos ordres, mais encore toutes les forces de la Boheme ſeront employées pour délivrer Kanut de l'oppreſſion de Blacon, & pour venger la mort de l'infortunée Princeſſe de Flandre. Je ne doute pas, Madame, continua-t'il en ſe tournant du côté de Voluſque, que vous n'approuviez ma généreuſe intention, & qu'en épouſant ce Prince vous n'entriiez dans ſes légitimes idées. Seigneur, lui répondit l'Amazone en rougiſſant, je ne ferai nulles difficultez d'avouer au Duc Olave en votre préſence, puiſqu'un heureux hymen ſemble nous promettre un flatteur avenir, & paroît autoriſer ma liberté; que toute la tendreſſe que j'avois pour Mathilde, n'eſt rien en comparaiſon de celle que je reſſens pour le Prince de Dannemark. J'approuve non ſeulement

ce

ce que la grandeur de votre ame Royale vous fait promettre à Olave ; mais j'irai encore moi-même à la tête de vos Troupes, punir Blacon de ſes perfidies. Ne differez donc plus, Prince, interrompit Primiſlas, à vous faire autentiquement reconnoître, achevons un double hymenée ; que l'incomparable Ariamite partage avec moi le Royaume de Boheme, & que Voluſque ſe joigne pour jamais au Souverain de la Sileſie. Olave à ce diſcours remercia Primiſlas dans des termes dictez par la politeſſe & la reconnoiſſance. Il lui fit cependant entendre, que ce ne pouvoit être à Prague où ſon mariage devoit s'accomplir, qu'il falloit que ce fût dans la Capitale de la Sileſie, & que même il ne pouvoit épouſer Voluſque ſans la permiſſion de ſon Frere & de ſon Roy. Que

ces cruelles réfléxions causerent de troubles & d'agitations à la fiere Amazone ! Son cœur trop susceptible s'étoit livré avec tant de vehemence, qu'il lui falloit celui d'Olave, ou mourir de désespoir de ne pouvoir le gagner. Hélas ! qu'elle étoit éloignée de s'en rendre la Maîtresse ! L'image de la Princesse de Flandre étoit un obstacle invincible à sa félicité. La juste envie qu'avoit le Prince de punir Blacon, & la reconnoissance qu'il devoit à Volusque, étoient les seuls motifs qui l'engageoient à feindre un Mariage si contraire à sa volonté. Ce n'est pas que l'Amazone n'eût encore assez d'agrémens pour plaire. Elle étoit belle & spirituelle ; mais son humeur étoit hautaine, vindicative & emportée ; sa fierté étoit peinte sur son visage ; en un mot, elle ne posse-

doit pas ce certain je ne ſçai quoi ſi capable d'aſſujettir les cœurs. Auſſi celui d'Olave ne ſentoit rien de tendre pour elle, tandis que l'orgueil inſurmontable de cette Princeſſe avoit été contraint de s'humilier devant les charmes de cet indifférent. Malgré ce qu'il lui avoit dit touchant la feinte dont il alloit éblouïr le Roy de Boheme à l'égard de ſon Mariage avec elle; malgré toute la paſſion qu'il avoüoit avoir reſſenti pour la Princeſſe de Flandre, ſon amour-propre lui perſuada ſans peine, que ſes charmes & ſa conſtance triompheroient enfin d'un amour qui n'étoit plus que dans l'imagination. Cependant Primiſlas, ſuivi des deux Amazones, reprit le chemin de ſa Capitale; ſon amour pour Ariamite lui donnoit des aîles, il ſe croyoit au comble de

ſes vœux; pouvoit-il imaginer le contraire? Autoriſé de l'aveu de la mere de ſa Princeſſe, avoit-il lieu de craindre quelque revers? Mais le Comte de Foix lui en préparoit que l'honneur ſeul put rendre ſurmontable.

Nous avons laiſſé la feinte Eglante à portée d'exprimer ſa paſſion à la tendre Ariamite. Ces deux Amans avoient goûté toutes les douceurs qu'un amour vif, & toutefois reſpectueux, peut inſpirer à des cœurs véritablement épris l'un pour l'autre. En vain la ſage Nantore leur avoit-elle voulu faire enviſager les ſuites de leurs engagemens, & les malheurs qui pouvoient les traverſer; ſes prudentes remontrances avoient été vaines. (L'amour ne fait ſonger au paſſé que pour rendre le préſent plus aimable, & pour effacer mieux

l'idée de l'avenir). Ces deux Amans enyvrez de leur bonheur, n'éprouverent que trop cette maxime. Ils se croyoient à l'abri de l'orage, leurs passions les aveugloit. Primislas avoit fait partir un Courier quelques instans avant lui, qui étoit chargé d'une Lettre pour Ariamite. Il l'instruisoit du gain de la bataille, & de l'accord qu'il venoit de conclure avec Volusque. Il prenoit de là occasion de lui déclarer son amour, & lui jurer qu'il alloit porter à ses pieds une Couronne que sa mere consentoit qu'elle partageât avec lui. Que cette déclaration inattenduë produisit un cruel effet dans l'ame de cette infortunée Princesse ! Apeine eut-elle la force de se contraindre devant le Courier de Primislas. Mais après son départ, se laissant tomber

ſur un fauteüil ! Ah ! Prince, ſécria-elle en le regardant, nous ſommes perdus, voici l'Arrêt de notre mort. Gaſton qui avoit remarqué l'agitation d'Ariamite à la lecture de la Lettre du Roy, en avoit reſſenti lui-même une ſi violente, qu'à peine pouvoit-il ſe ſoûtenir. Que m'annoncez-vous, Madame, lui dit-il ? Quel ordre fatal vous preſcrit-on ? En achevant ces mots il ſe jetta ſur cette cruelle Lettre. A peine l'eût-il achevé, qu'une pâleur mortelle lui couvrit le viſage, & ſans le prompt ſecours de Nantore, ces deux parfaits Amans, frappez du même trait, y auroient ſans doute ſuccombez. Quoi ! leur dit-elle, vous vous laiſſez abattre ſi facilement ? Vous êtes-vous flattez que l'amour feroit un miracle en votre faveur ? Qu'eſt-ce qui igno-

re que cette tyranique passion entraîne toûjours après elle des obstacles & des traverses ? Vous êtes-vous attendus indiscretement l'un & l'autre, que vous couleriez vos jours dans une paisible situation ? Quelle étoit votre esperance ? Le Comte de Foix est-il né pour passer sa vie sous un habit étranger ? A-t'il donc oublié qu'on lui a rapporté de son pays la perte & l'éloignement de Gertrude, & que le Roy de Navarre a semé des soupçons qui deshonorent à jamais la mere & le fils ? Ariamite, de son côté, s'est-elle abusée au point de croire qu'elle jouïroit dans un plain repos d'un état si peu conforme à sa réputation ? Non non, poursuivit-elle plus tranquille, j'ai prévu qu'il faudroit vous séparer quelque jour. Que nous prédisez-vous, cruelle Nantore, s'é-

cria l'amoureux Comte ? Quoi ! je ſerois forcé d'abandonner la divine Ariamite ? Plus vous l'aimez, interrompit la ſevere Amazone, plus vous devez avoir ſoin de ſa gloire ; vous ne pouvez plus vous faire connoître ſans ternir ſa réputation, & fletrir ſa vertu. Que pouvez-vous donc eſperer ? Qui pourra détourner un mariage projetté ? La Princeſſe doit-elle s'oppoſer à la volonté de ſa mere ? Et quel prétexte trouver pour détourner un hymen ſi avantageux ? Que répondre à l'ordre poſitif qu'on va preſcrire ? Que faire enfin pour s'y ſouſtraire ? Fuir avec moi au bout de l'Univers, s'écria l'impatient Gaſton, & guidez par le tendre amour, aller chercher ailleurs un repos qu'on nous refuſe. Que me propoſez-vous, mon cher Prince, interrompit à ſon tour

Ariamite ? Pouvez-vous penſer que malgré mon amour je puiſſe impunément lui ſacrifier ma vertu ? Je ſerois indigne de votre tendreſſe, ſi jamais elle me faiſoit oublier le rang où le ſort m'a fait naître. Le Comte de Foix alloit ſans doute répondre, & combatre des ſentimens ſi délicats, lorſqu'il entendit un bruit de tymballes & de trompettes qui lui annonça l'arrivée de Primiſlas. Il en frémit, Ariamite en ſoupira ; mais il falloit s'y attendre.

Quelques inſtants après le Roy conduiſant la fiere Voluſque, entra dans l'appartement de la Princeſſe ; l'aimable Mathilde les ſuivoit. Madame, lui dit le Roy, après l'avoir ſalué reſpectueuſement, je vous rends votre mere, la paix vient de réünir nos cœurs, & le nœud char-

mant qui va la ſerrer pour jamais, me la rends auſſi chere que ma propre vie. Oüi, mon Ariamite, pourſuivit Voluſque après avoir embraſſé tendrement ſa fille, tu vas être le ſceau de notre intelligence, le don de ta main va nous rendre heureux, & éteindre pour toûjours entre nous le flambeau de la guerre & de la diſcorde. Voilà, continua-t'elle, ſans s'appercevoir du trouble d'Ariamite, & en lui préſentant Mathilde, le Prince de Dannemark qui veut bien en m'épouſant affermir mon bonheur, & le rendre durable. La main qu'il m'offre m'aſſure la Duché de Sileſie; mais je ne crains point d'avoüer, que le don de ſon cœur eſt le ſeul où j'aſpire. La jeune Ariamite étoit ſi troublée de ce que Voluſque lui annonçoit, & de voir le

Prince de Dannemark déguisé en Mathilde, qu'elle ne sçavoit que lui répondre. La similitude du sort du Comte de Foix, & celui d'Olave la frappa, le procedé de sa mere sembloit autoriser le sien, un foible rayon d'espérance lui fit envisager une même fin. Cependant la superbe Amazone impatiente d'un si long silence : Qui vous arrête, ma fille, lui dit-elle ? N'osez-vous m'assurer de votre obéïssance ? Je ne puis présumer que vous osiez résister à mes ordres absolus. Ah ! Madame, s'écria l'amoureux Primislas, ne vous servez pas, je vous conjure, de ces termes imperieux avec cette belle Princesse ; souffrez que mon amour & mon empressement contribuent seuls à mon bonheur. Je ne veux rien devoir à la violence, c'est le cœur qui

doit décider de toute ma félicité. Le sort de Libusse fait trembler la Princesse, mes autres cruautez lui font tout craindre. Que ne dois-je pas faire pour lui faire oublier tant d'odieuses circonstances, & lui prouver que jamais amour ne fut égal au mien ? D'ailleurs, Madame, l'étonnement d'Ariamite n'a rien de surprenant. Outre qu'elle ne devoit pas s'attendre à l'étrange révolution qui se passe entre nous, la vûë d'Olave la frappe. Peut-elle penser sans trouble, qu'un homme ce soit déguisé parmi vos Guerrieres? Peut-être s'imagine-t'elle, poursuivit-il en souriant, que vous en sçaviez quelque chose. Ma fille rend trop de justice à ma vertu, lui répondit Volusque, pour me soupçonner d'une pareille bassesse. Ah : continua-tel-

le emporté par cette idée, ſi j'avois ſçu qu'aucune de mes Amazones eût ſeulement conçu la penſée d'une ſemblable infamie, la mort m'auroit répondu de ſa faute, fuſſe même ma propre fille. Cet apoſtrophe étoit peu néceſſaire pour augmenter l'embarras d'Ariamite ; cependant faiſant un effort extraordinaire ſur elle-même : La nobleſſe de vos ſentimens m'eſt trop bien connuë, Madame, lui dit-elle, pour me laiſſer aucunes ſuſpicions ſur une ſemblable matiere. Il eſt vrai que la propoſition ſubite que vous me faites en faveur de Primiſlas, ma frappé; nous ſommes ſi accoutumées à le haïr, qu'il me faut du temps pour m'accoutumer à des mouvemens contraires. J'oſe vous le demander avec empreſſement. Ne le refuſez pas à ma tendreſſe

& à mon respect. Souffrez, poursuivit-t'elle en s'efforçant de sourire, que je mette le Prince de Dannemark dans mes intérêts. J'ai besoin de l'interceſſion de Mathilde, elle doit me l'accorder en faveur de mes anciens priviléges. N'en doutez pas, belle Princeſſe, lui répondit Olave, le Prince de Dannemark & Mathilde ſacrifiront toûjours leur vie pour la divine Ariamite. Si Voluſque veut me donner une preuve eſſentielle des bontez dont elle m'honore, elle vous accordera un délai que l'honneur exige, & que je ſouhaite avec ardeur.

Quoique l'amour de Primiſlas n'eût pas lieu d'être ſatisfait d'un retardement qui s'oppoſoit à ſes déſirs, il ne put s'empêcher de ſe joindre à Olave contre lui-même; deſorte que Voluſque ſe

tournant vers sa fille. Eh bien, Ariamite, lui dit-elle, je céde aux empressemens de ces deux Princes, je vous accorde un mois, profitez de ce terme, & croyez qu'au bout de ce temps rien ne pourra différer un hymen que j'ordonne, & qui produira votre félicité & la mienne. Je me flatte, ajoûta le Roy, que ma tendre passion effacera du cœur de la Princesse une haine que j'ai moi-même cimenté, & que la complaisance que j'aurai toute ma vie pour elle, lui inspirera quelque reconnoissance pour le plus amoureux de tous les hommes. A ces mots Primislas changea de discours, & après quelque temps d'une conversation générale, chacun se retira. Il étoit nécessaire pour la belle Ariamite de n'être plus en présence d'aucun fâcheux. Elle avoit si cruellement souffert,

qu'elle ſeroit infailliblement tombée évanoüie d'une plus longue contrainte. D'ailleurs la vûë du Comte de Foix qui avoit été préſent à cette cruelle délibération, la touchoit juſqu'au fond de l'ame.

L'infortuné Gaſton avoit eu toutes les peines du monde à cacher ſon trouble & ſon déſeſpoir. Dieu ! pourrois-je redire tout ce que l'amour leur inſpira dans cette triſte occaſion ? Tranſports, plaintes, ſermens, tout fut prodigué entre ces deux fidéles Amans ; mais tout aboutiſſoit à l'obéïſſance du côté de la vertueuſe Ariamite, & aux plus ſiniſtres réſolutions de la part de Gaſton. Dès le lendemain le Prince de Dannemark prit un équipage convenable à ſon rang, par les liberalitez de Primiſlas qui lui fit ſa maiſon, & ſe fit reconnoître

noître pour le Frere de Kanut. Beaucoup de Danois qui l'avoient vûs à la Cour de ce Roy, & qui s'étoient retirez à celle de Bohême, peu satisfaits de l'empire souverain de Blacon, vinrent lui rendre hommage, & rendirent témoignage de sa véritable naissance. Volusque, qui le vit une des premieres dans un état conforme à ce qu'il devoit être, en sentit redoubler son amour & son impatience. La raison authorisoit sa tendresse, le jeune Olave étoit parfait; mais en changeant de forme, ce Prince n'avoit point changé de sentimens. Le souvenir de la Princesse de Flandre ne pouvoit s'arracher de sa memoire ni de son cœur. Volusque lui étoit indifférente, & rien ne pouvoit le faire résoudre à lui faire trahir son amour. Il ne laissoit pas de

voir ſouvent l'Amazone ; mais la ſeule bienſéance y avoit part. La fiere Voluſque s'y méprit. Elle ſe flatta que le Prince avoit ouvert les yeux ſur ſon mérite, & qu'il ſe réſolvoit enfin à rendre véritable une feinte qu'il avoit projettée. Il auroit mieux valu pour elle quelle fût toûjours reſté dans cette bonne opinion d'elle-même ; mais elle en voulut imprudemment tirer l'aveu de ſon Amant. C'eſtpourquoi s'étant trouvée ſeule un jour dans ſon appartement avec ce Prince : Eh bien, Olave, lui dit-t'elle, commencez-vous à ſentir pour moi une partie de l'amour que vous m'avez fait naître ? Puis-je me flatter qu'à la feinte de notre mariage ſuccedera la réalité ? Car enfin votre conſtance étoit une chimere, & ma tendreſſe n'eſt point dou-

teuſe. Oubliez pour toûjours un amour inutile, & livrez-vous à tout ce que l'amour a d'aimable. Je vous le préſente par mes mains; ſoyez bien convaincu que du don de votre foy dépend mon entiere félicité. Qu'eſperez-vous, Madame, interrompit le Prince? Si ce que vous me dites d'obligeant eſt véritable & ſincere, faut-il que le ſort m'ait fait naître pour produire les malheurs de ma bienfaictrice? Ne vous y trompez pas, Princeſſe, ajoûta-t'il, la reconnoiſſance ne peut m'engager à trahir la verité. Vous êtes ſans doute formée pour inſpirer une véritable paſſion; mais vous ne pouvez produire un inconſtant. En un mot, j'adore Elde, quoique privé pour jamais de l'eſpérance de la poſſeder. Ce n'eſt que pour vous rendre Souverai-

ne de la Sileſie que j'ai feint de ſouhaiter un mariage qui ne peut s'executer. Quelle cruelle repartie pour un cœur fier, & amoureux ! Voluſque ne s'y attendoit pas ; mais Olave qui vouloit déraciner une idée, qui à la fin lui deviendroit importune, la quitta après l'avoir aſſuré encore, que ſon reſpect ne prendroit jamais un autre cours, & qu'elle eût à ſe réſoudre ſur la concluſion de ce qu'ils avoient projettez enſemble, ou à y renoncer. Quel coup de foudre pour cette Amazone ! Jamais il ne fut rien d'égal à ſa fureur. Elle en donna bien-tôt après des ſanglantes marque. Mais tandis qu'elle formoit les plus ſiniſtres réſolutions, l'amoureux Primiſlas obeïſſoit la belle Ariamite. C'étoit chaque jour de nouvelles fêtes & de nouveaux ſujets de déſeſ-

poir pour le malheureux Comte de Foix. Quelle affreuſſe ſituation pour un Amant ! Auſſi ſe ſeroit-il porté aux plus funeſtes extrêmitez, ſi l'implacable Voluſque n'avoit mis un obſtacle éternel à ſa felicité.

A peine reſtoit-il huit jours pour arriver au but fatal où s'alloit échoüer les eſpérances de Gaſton, que prenant une réſolution déterminée ſans conſulter Ariamite, il ſortit un matin du Palais, & ſe rendit chez le Prince de Dannemark. J'ai déja parlé de la tendre ſimphatie qui s'étoit formée entre la fauſſe Eglante & Mathilde; elle s'étoit augmentée dans l'ame du Comte de Foix depuis la connoiſſance qu'il avoit du ſexe d'Olave. Il ne fit donc aucune difficulté d'aller lui raconter ſes peines. Ce fut ſans aucun détour qu'il lui dé-

tailla toutes ſes avantures, & la violence de ſon amour; & pourſuivant ſon diſcours : Je ne puis croire, Seigneur, lui dit-il, que votre tendreſſe pour Voluſque ſoit extrême, je ne rapporte qu'à l'ambition l'hymen que vous allez former. Il n'en eſt pas de même de cette Princeſſe. Elle vous adore, vous pouvez tout ſur ſon eſprit & ſur ſon cœur. Engagez-la à différer encore le coup de ma mort; car enfin, mon cher Duc, ſi vous avez jamais aimé, vous devez facilement comprendre mon déſeſpoir. Je médite les coups les plus funeſtes, j'arracherai la vie à mon rival, je me percerai le ſein : En un mot, il n'eſt point d'extrêmitez où ma fureur ne m'entraîne. Aimable Gaſton, lui dit obligeamment le Prince Danois en l'embraſſant, votre

ſituation me touche ſenſiblement, je me ſens pour vous la plus ſincere amitie; que ne puis-je vous en donner d'eſſentielles marques? Mais je tremble d'échoüer dans la premiere qui ſe préſente, & que vous me demandez; rien ne pourra retarder l'impatience de Primiſlas; je veux bien vous avoüer même, que la fureur de Voluſque contre moi eſt extrême; par reconnoiſſance & par devoir j'ai flatté ſon ambition, je lui ai promis le Gouvernement de la Sileſie en lui refuſant ma main, une conſtance inutile me défends un nouvel engagement; je ne l'épouſerai jamais quoique Primiſlas ſoit perſuadé du contraire. L'amour qu'elle a conçu pour le malheureux Olave, lui rend ma fidélité inſupportable, ſa tendreſſe eſt prête à ſe convertir en

haine, ne lui ayant point caché qu'elle ne pouvoit jamais compter sur ma main. Dans cette situation, mon cher Comte, poursuivit le Prince, que pouvez-vous espérer? Et de quel prétexte me servirai-je pour demander à Volusque le retardement du mariage de sa fille. Cependant je vais tout tenter pour vous satisfaire, & dussai-je renoncer à la Silesie, il ne sera pas dit que j'aye contribué aux malheurs du plus aimable de tous les hommes. Ah! Olave, s'écria Gaston, que vous êtes généreux, & que vous êtes digne du Trône de Dannemark! Pour vous prouver ma reconnoissance, ce n'est pas trop de ma vie, aussi vous est-elle dévoüée. Retardez mon malheur, empêchez qu'on ne me plonge si-tôt un poignard dans le sein, & acquerez-vous par

par ce trait généreux, un ami tendre & sincere, qui se sacrifiera en toutes occasions pour vous marquer sa reconnoissance.

A ces mots ces deux Princes s'embrasserent, & alloient continuer leur conversation, lorsqu'on avertit Olave qu'un Etranger demandoit à l'entretenir en secret. Gaston ne voulant point le détourner, lui fit encore de nouvelles protestations d'amitié; & après lui avoir recommandé la discrétion, il sortit enchanté, tant du Prince Danois, que de l'idée du retardement dont il se flattoit. Mais laissons-le retourner au Palais rejoindre l'appartement de son Ariamite: Retournons à l'Inconnu qui demandoit Olave avec tant d'empressement. Quelle fut la surprise de ce Prince, lorsque l'ayant fait entrer dans son cabinet, il le

reconnut pour l'ancien Favori de Blacon. Ah ! Stenos, lui dit-il en changeant de couleur, que venez-vous m'annoncer? Le malheureux Kanut à-t'il ſuccombé ſous les traits de la perfidie ? En un mot, a-t'il rejoint l'infortunée Princeſſe de Flandre ? Plût au Ciel, lui répondit Stenos, qu'ils euſſent eu un même ſort, je n'aurois pas perdu par la plus lâche des trahiſons, mon auguſte Maître, & le Dannemark ſe verroit encore commandé par l'illuſtre Kanut. Mais helas ! ce Prince a perdu la vie, & la Divine Elde voit encore le jour. Dieu ! Que me dites-vous, s'écria le Prince ! A la quelle de ces deux ſurprenantes nouvelles dois-je être le plus ſenſible ? Ah ! nature, continua-t'il, pardonne aux mouvemens impétueux de l'amour, je vais rentrer dans tes droits. Mais

ma Princeſſe reſpire, ne me trompez-vous point, mon cher Stenos, pourſuivit-il ? Et ne cherchez-vous pas par cette ſubtile invention, à calmer le déſeſpoir où la mort de mon Frere doit me jetter ? Non, Seigneur, lui répondit ce zelé Sujet, je ne vous abuſe point, Kanut eſt mort, & le perfide Blacon n'a pû encore exercer ſa fureur ſur la Princeſſe. S'il vous plaît de m'écouter, je vais développer des circonſtances intéreſſantes pour votre Alteſſe, puiſque la Couronne de Dannemark en eſt le prix. Parlez, Stenos, interrompit promptement Olave ; inſtruiſez-moi de la triſte fin d'un Frere à qui je dois tous mes regrets. Mais apprenez-moi la reſurection d'une Princeſſe à qui je dois tout mon amour. A ces mots le Prince ayant fait com-

mander qu'on ne laissât entrer personne dans son appartement, fit prendre un siége a Stenos, qui commença ainsi son discours.

SUITE DE L'HISTOIRE DE KANUT ET D'ELDE, Princesse de Flandre.

JE dois commencer mon récit, Seigneur, par ce que vous ignoriez & que j'ignorois moi-meme, lorsque j'eus l'honneur de vous faire embarquer sur le Vaisseau que Blacon m'avoit confié pour vous conduire en Flandre. Le Roy désespéré de ce qu'il avoit vû dans l'appartement de la Princesse, vous fit conduire dans une maison étrangere, pour se donner le temps de prendre une résolution, & se déterminer pour

ou contre vous. A l'égard d'Elde, sans nul égard à son sexe & à son rang, Blacon à l'insçu du Roy la fit conduire avec éclat dans la Tour de Coppenhague. Il se flattoit que le bruit que feroit cette avanture, & le deshonneur qui en retomberoit sur son Maître, le détermineroit à la renvoyer avec infamie au Comte son pere. Il vouloit se rendre Maître du sort de la Princesse, par de secrettes raisons que j'expliquerai dans la suite de mon récit. Mais le traître auroit souhaité, qu'elle n'eût pas sçu la part qu'il avoit à sa honte. En un mot, pour conserver dans le Royaume un faux air de clémence, il auroit voulu que Kanut eût pris sur lui toute l'horreur de l'action que sa lâcheté avoit tramée. Mais le perfide s'abusa. Le Roy, revenu de son premier emportement, se reprocha

d'avoir voulu attenter sur votre vie ; & bien-loin d'ordonner le départ de la Princesse, il prescrivit lui-même au Gouverneur du Fort de Coppenhague, de la faire servir avec le respect qui étoit dû à son rang. Cet équitable Monarque prit une résolution digne de la grandeur de son ame. Vos dernieres paroles l'avoient sans doute frappé sans lui avoir entierement dessillé les yeux. Il résolut d'écrire au Comte Robert, de lui détailler vos amours, & la fin inesperée qu'avoit eu leur feinte politique ; après quoi le faire résoudre, pour réparer leur deshonneur commun, à votre Mariage avec Elde, n'ayant point consommé le sien. Ce glorieux projet que Kanut eu la foiblesse de communiquer à Blacon, le mit au désespoir ; mais le perfide connoissant le caractere de son

auguſte Maître, ſe contrefit aſſez pour paroître approuver un deſſein ſi flatteur à votre tendreſſe. Mais, Seigneur, ajoûta-t'il, il eſt de votre grandeur de conduire cette importante négociation avec la décence convenable à votre rang. Que ſçavez-vous ſi Robert prendra une affaire ſi délicate, avec autant de douceur que votre Majeſté ? Il ſe flattoit d'avoir marié ſa fille à un des plus puiſſans Monarques de l'Europe, & il la verra tout-à-coup paſſer dans les bras d'un Prince qui l'a deshonoré, & qui n'a que ſon nom pour toutes Grandeurs. Quelle chute ! Il eſt donc néceſſaire, pourſuivit le fourbe, afin d'éviter les fauſſes démarches, d'envoyer Olave à la Cour de Flandre. Sa figure, ſon eſprit, & la force de ſon amour détermineront peut-être Robert de ſon

propre mouvement, à consentir à ce surprenant échange. Jusqu'à ce temps, Seigneur, pour ménager l'estime de vos Sujets, conservez publiquement votre sévérité pour la Princesse, & surtout ne revoyez pas le Duc Olave; on vous imputeroit une foiblesse qui flétriroit vos autres vertus. Le Roy, qui ne connoissoit point toutes les horreurs dont son indigne Favori étoit capable, se laissa surprendre à ce pernicieux conseil. Il ordonna donc à Blacon de faire préparer un Vaisseau pour vous envoyer en Flandre: Il écrivit de sa main à Robert, dans les termes les plus forts, pour l'engager à souscrire à votre mariage. Mais cette Lettre n'avoit garde de paroître. Blacon la supprima, & se servant du Sceau Royal, il en composa une toute contraire, & la même que

je montrai à Votre Alteſſe. Il en ajoûta une de ſa main que vous vîtes auſſi dans ce temps ; après quoi m'ayant fait appeller, il me confia votre conduite, & me remit ces deux terribles Ecrits, ſans me communiquer en aucune façon la véritable intention du Roy, ſoit qu'il oubliât à me dire cette circonſtance, ſoit qu'il craignît par elle de ralentir mon zele. Quoiqu'il en puiſſe être, Seigneur, nous partîmes, & ne pouvant réſiſter à votre douleur ni à mes remords, je vous confiai cet important ſecret. Vous vous en ſervîtes avec ſuccès pour éviter le malheur qu'il devoit vous attirer. Votre fuite fut conduite avec une ſi apparente naïveté, que perſonne de l'Equipage ne s'aviſa de me ſoupçonner d'y avoir quelque part. Vous ſçavez avec quel ſoin je vous fis ſui-

vre : Enfin ayant détourné mes gens de l'heureux endroit qui vous déroboit à leur maûvaiſe intention, nous rejoignîmes le Vaiſſeau, où après avoir aſſemblé le Conſeil, il fut réſolu de retourner à Coppenhague, pour y prendre de nouveaux ordres, la victime nous étant échappée avec tant d'intrépidité. Jugez, Seigneur, quel fut le déſeſpoir de Blacon à la nouvelle que je lui en rapportai avec une feinte douleur peinte ſur le viſage. Il s'en prit à ſon mauvais deſtin, & fut long-temps ſans pouvoir déterminer ce qu'il devoit dire au Roy. A la fin il m'ordonna de le ſuivre au Palais pour y rendre compte de votre action déterminée, & d'y ajoûter que vous aviez proferé mille menaces contre votre Frere, en cas que vous puſſiez échapper au péril auquel

vous vous exposiez. Je fus obligé de suivre la volonté de Blacon pour ne point me rendre suspect. Je fus donc présenté à Kanut, je lui racontai l'effet de votre désespoir. Eh quoi ! s'écria-t'il, ce malheureux Prince ignoroit-il ce que j'écrivois en sa faveur au Comte Robert ? Qu'avoit-il à redouter ? J'avois chargé Blacon de l'en instruire. Je n'y avois pas manqué, répondit le fourbe ; mais il a cru sans doute que c'étoit une feinte pour le mieux surprendre, il se juge trop criminel pour esperer aucune grace. Ah ! c'est toûjours mon Frere, interrompit l'équitable Monarque, on doit tout esperer quand la nature se fait entendre : Je sçaurai l'endroit où il s'est exilé volontairement, & je détruirai ses craintes. Après quoi nous nous retirâmes.

Jamais on n'a vû un homme plus outré que le fut Blacon de voir la tranquillité du Roi. En vain cherchoit-il à la troubler par les plus pernicieux rapports. Tantôt il lui disoit que ses Sujets le mépriſoient ; d'autres fois, qu'ils étoient prêts à ſe ſoulever contre un Roy qui n'oſoit ſe venger d'un affront auſſi eſſentiel que celui qu'Elde & vous lui aviez fait endurer. Tous ces diſcours étoient vains, & n'ébranloient point votre Frere. Je me ſuis toûjours douté que dès ce temps-là Kanut commençoit à ſoupçonner ſon Favori. Les dernieres paroles que vous lui aviez adreſſé chez la Princeſſe, lui revenoient ſans doute dans l'imagination. Quoiqu'il en ſoit, le Roy panchoit à accorder la liberté à la belle Elde ; il avoit envoyé en Flandre à l'inſçu de Blacon. Le Comte Ro-

bert paroiſſoit outré du procedé de ſa fille. Toutefois puiſqu'il n'y avoit plus de remede, il ſembloit ſe conformer aux ſentimens de Kanut, & conſentir à votre Mariage. Le Favori fut outré du myſtere qu'on lui avoit fait de cette Députation; ce qui le fit réſoudre à pouſſer les choſes à la derniere extrêmité. Il eſt temps, Seigneur, pourſuivit Stenos, de vous apprendre les doubles motifs qui portoient Blacon à s'oppoſer à votre union avec la Princeſſe de Flandre. Non ſeulement ſon ambition lui faiſoit craindre de ſe donner en vous un nouveau Maître après la mort de Kanut, ce qui l'eût empêché de l'être lui même; mais encore il étoit éperdument amoureux d'Elde. Ainſi étant doublement votre rival, il ne cherchoit qu'à vous perdre. Je n'ai ſçu cette derniere

circonſtance que quelques mois après mon retour en Dannemark, Blacon m'ayant toûjours ſoigneuſement caché ſon amour pour la Princeſſe. Pénétré donc de l'amour & de l'ambition, il ſe rendit un jour en grand ſecret à la Tour de Coppenhague. Le Gouverneur qui connoiſſoit ſon crédit auprès du Roy, n'eut garde de lui rien refuſer. Il ſe fit conduire à l'appartement de la Princeſſe, & ſe croyant ſeul avec elle : Madame, lui dit-il, il eſt temps de vous inſtruire de votre ſort, le Comte Robert ordonne votre mort, l'affront que vous lui avoit fait eſt trop éclattant pour pouvoir le ſupporter. Déja Olave a ſubi le deſtin auquel il devoit s'attendre après l'inſigne trahiſon qu'il a fait à ſon Frere & à ſon Roy : bien-tôt vous ne ſerez plus. Cependant, belle Prin-

ceſſe, oſerai-je vous avoüer que pour la premiere fois de ma vie, je me révolte contre l'ordre inhumain que Kanut va prononcer contre vous; vos beaux yeux ont fait naître dans mon cœur un amour ſi tendre, que ſi vous daignez y répondre, je me fais fort de garantir des jours qui me ſont plus précieux que les miens. Déterminez-vous, Princeſſe, mon cœur & mon ſecours vous ſont offerts; prononcez mon Arrêt & le vôtre. Lâche, lui répondit Elde les yeux baignez de larmes, oſes-tu bien m'offrir un auſſi déteſtable préſent que l'eſt celui de ton cœur? Va, monſtre, la mort lui eſt mille fois préférable. Quoi! tout fumant encore du ſang du malheureux Olave, tu me préſente ta main, perfide? Retires-toi, la vûë des bourreaux me ſera plus chere que la tienne.

Blacon fut si outré de ses terribles paroles auſquelles il ne s'attendoit pas, que le Gouverneur du Fort qui s'étoit caché pour entendre cette converſation, ma avoüé depuis qu'il demeura comme pétrifié; ſes yeux étincelloient de fureur à force d'avoir trop de choſes à dire, il ne ſçavoit par où commencer. A la fin s'abandonnant à toute ſa rage : Indigne Princeſſe, s'écria-t'il, tu vas ſubir le ſort que mérite tes outrageans refus. Mais c'eſt trop peu de t'arracher la vie, je vais encore t'enlever le peu d'honneur qui te reſte. En achevant ces mots, Blacon ſortit plein d'une colere inconcevable, & ſe rendant du même pas au Palais, il entra dans le cabinet du Roy; & là ſe contrefaiſant le mieux qu'il lui fut poſſible : Seigneur, lui dit-il, votre clémence pour la Princeſſe

de

de Flandre ne peut plus se tolerer, sans porter une tache éternelle à la Majesté Royale. Je viens de découvrir qu'Elde est grosse, une de ses femmes m'en a fait la confidence. Il faut étouffer dans son sang un témoin si marqué de votre deshonneur & de l'adultere de votre épouse. Kanut à ce discours parut surpris; mais ce qui devoit, selon Blacon, contribuer à la vengeance & à la mort ignominieuse de la Princesse, fut justement ce qui en détourna l'effet. Le sage Roy, après avoir rêvé un moment: Blacon, lui dit-il, ce que vous m'apprenez est sans doute surprenant; mais comme mon dessein & celui de Robert est de dissoudre mon Mariage en faveur d'Olave, je dois peu m'embarrasser d'une chose qui me paroît vous intriguer si fort. D'ailleurs, quand

je pourrois me réſoudre a punir Elde de l'offenſe qu'elle a pû me faire, ce ne ſeroit ſans doute qu'après qu'elle auroit miſe au jour le fruit de ſon adultere amour. Ma Religion & mon honneur me défendent une précipitation qui me rendroit plus criminel que cette foible Princeſſe.

Le traître fut ſi étonné des ſages réfléxions de ſon Maître, qu'il fut quelque temps ſans répondre. A la fin, ſe remettant un peu : Sire, lui dit-il, j'avourai naturellement à votre Majeſté, que je ne m'attendois pas à vous trouver tant de tranquillité ſur une matiere auſſi délicate. (Les Rois penſent différemment du commun des hommes). Je pouſſerai la choſe encore plus loin, lui répliqua Kanut, je veux que dès demain la Princeſſe ſorte de captivité, que mes Peuples ap-

prennent en la voyant accoucher, que le Duc Olave à qui je la destine, est le pere de l'enfant qui doit quelque jour me succeder. Allez, Blacon, executez fidélement mes ordres, & mettez-moi à portée d'aller demander pardon à la Princesse de la persecution que je lui ai fait souffrir. Le Favori fut si étourdi d'un commandement & d'une résolution si precise, qu'il sortit du cabinet de Kanut sans avoir la force d'y repartir. Ce fut alors qu'il résolut de ne plus rien ménager, & de faire soulever, s'il en étoit besoin, tous ses amis en sa faveur. Il vit bien que ses effroyables impostures alloient se découvrir si Elde reparoissoit à la Cour. Ainsi, sans consulter davantage, avant que d'éclatter il envoya chercher le Gouverneur du Fort de Coppenhague, &

s'enfermant avec lui : Rodrigues, lui dit-il, vous sçavez tout ce que j'ai fait jusqu'ici en votre faveur, je suis prêt d'en faire encore plus, & de vous élever à la plus éminente fortune ; mais il me faut de votre part une condescendance aveugle pour mes sentimens. Consultez-vous, & voyez si vous êtes capable de tout entreprendre pour me plaire. Seigneur, lui répondit sans hesiter le Gouverneur, vous pouvez prescrire, tel que puisse être l'ordre que je vais recevoir, je me ferai une loi de l'executer fidélement. Sur cette assurance Blacon lui découvrit son amour pour la Princesse, & le dessein où il étoit de l'enlever dès cette même nuit de la Tour de Coppenhague, & de la soustraire pour toûjours aux regards de tous les humains. Rodrigues frémit en secret d'une

réſolution qui blaiſſoit la probité dont il faiſoit profeſſion; mais cachant ſon trouble avec ſoin par la noble idée qui lui vint de ſecourir à propos la jeune Elde, il feignit de ſe rendre à cette propoſition. Le ſeul obſtacle qu'il forma, fut la colere du Roy, & ce qu'il pourroit lui répondre. J'y ai prévu, mon cher Rodrigues, lui répondit Blacon; chargé d'immenſes richeſſes vous fuirez avec la Princeſſe. Par cette importante démarche vous vous mettrez à l'abri de la colere & de la pourſuite de Kanut, & vous ôterez le ſoupçon qui pourroit rejaillir ſur moi; chacun croira qu'épris de la beauté d'Elde, vous l'aurez enlevé pour ſatisfaire votre amour, ou que ſollicité par Olave, vous lui aurez rendu l'objet qu'il adore. L'une ou l'autre de ces

deux idées mettent également mon honneur & ma tendreſſe à couvert. Partez donc, mon cher Rodrigues, & ne craignez aucunes traverſes ; avant qu'il ſoit peu, par reconnoiſſance pour le bonheur que vous m'allez procurer, je vous ferai tenir en cette Cour le même rang que j'y occupe actuellement. Après cette promeſſe Blacon chargea ſon nouveau confident de bijoux précieux, & d'une ſomme conſidérable ; il lui indiqua l'endroit où il devoit conduire la Princeſſe ; enſuite ils ſe réparerent, le Favori ne doutant point de la réuſſite de ſon projet, & Rodrigues bien réſolu de le détruire.

Vous êtes ſans doute étonné, Seigneur, que j'aye pû alors ignorer ce complot, ayant été témoin de la tendreſſe & de la confiance que Blacon avoit en

moi : mais depuis mon retour, il n'étoit plus le même, soit par soupçons ou par inconstance. Je me voyois observé de si près, qu'il m'avoit même été impossible de faire rendre votre Lettre à la Princesse. Je fus donc trompé comme les autres dans la suite, de ce que je vais avoir l'honneur de vous raconter. Rodrigues, qui avoit infiniment de l'esprit, & plus encore de probité, ne sçut d'abord à quoi se déterminer, m'a avoué depuis, qu'il fut à la veille de désespérer de pouvoir rencontrer une ruse qui satisfît Blacon, & délivrât la Princesse. Dans cette perplexité il lui vint dans l'idée d'en avertir le Roy ; mais comme il ne sçavoit point les bonnes intentions de Kanut en faveur d'Elde, il craignit de la faire tomber dans quelques malheurs pires encore.

que le premier. Le terme étoit si court qu'il falloit prendre une résolution proportionnée à l'espace du temps; ainsi il résolut de découvrir cet important secret à la Princesse même. La conversation qu'elle avoit eu ce même jour avec Blacon, & qu'il avoit entendu, lui donna une juste espérance, par l'horreur qu'Elde avoit témoigné à ce lâche Favori; de façon que sans balancer davantage il entra dans son appartement, & lui détailla de point en point tout ce qui venoit de se passer entre Blacon & lui. La Princesse frémit à ce récit. Grand Dieu! s'écria-t'elle, qui peut me garentir de la fureur de ce monstre? Moi, Madame, lui répondit brusquement Rodrigues; fiez vous à ma conduite, & je vous délivrerai du danger qui vous menace. Mais, Rodrigues;

drigues, interrompit la jeune Elde en le regardant fixement, qui me répondra que l'avis que vous venez de me donner ne soit pas un moyen inventé pour me faire tomber dans le piége qu'on me prépare ? Je pardonne ce soupçon, lui répliqua Rodrigues, vous me connoissez peu; mais à quoi m'auroit servi cette feinte? Si j'eusse voulu executer les ordres qui me sont prescrits, ne m'étoit-t'il pas facile de vous tirer d'ici en ayant le Commandement suprême ? Cessez donc de vous allarmer, & ne perdons point un temps si nécessaire; vous rendrez quelque jour justice à ma droiture. Il est question maintenant de contrefaire la malade, & de jouer ce rôle si naturellement, que toute la Cour soit persuadée d'un mal qui vous réduira à une feinte

mort. Après quoi ſequeſtrée pour un temps du commerce des humains, nous attendrons que le jeune Olave puiſſe réparer & venger les maux que l'on vous fait. Olave, s'écria la Princeſſe! & quoi n'a-t'il pas ſervi de premiere victime à la cruauté de Blacon ? Non, Madame, lui répondit le zelé Gouverneur, il s'eſt échappé à la mort qu'on lui préparoit. Par cette importante confidence, jugez de mes intentions. Ah ! c'en eſt fait, interrompit la jeune Princeſſe, après la certitude que vous me donnez de la vie de mon cher Olave, je ne dois plus réſiſter à ce que vous me propoſez ; auſſi-bien, Rodrigues, continua-t'elle par réfléxions, ſi vous me trahiſſez je ſçaurai rendre véritable la feinte mort que vous me preſcrivez. Encore une fois, bel-

le Princeſſe, interrompit à ſon tour le Gouverneur, ne craignez rien, & comptez ſur ma vertu. Il faut perdre Blacon, & vous ſauver. Perſonne ne ſçait que je vous ai vû, je vais m'éloigner, appellez vos femmes; rendez, s'il ſe peut, vraiſemblable, une mort qui fera votre felicité, & qui peut ſeule détourner les horreurs auſquelles vous êtes deſtinée. A ces mots le Gouverneur lui conſeilla d'écrire au Roy, & de lui mander qu'elle s'étoit empoiſonnée pour éviter l'amour de Blacon, & rejoindre ſon cher Olave. Après cette avis néceſſaire, il ſortit par un eſcalier dérobé afin de n'être vû de perſonne, & alla attendre dans ſon appartement le commencement d'une ſcene que lui même avoit preſcrite. Il y attendit peu; la jeune Princeſſe, après avoir

écrit, appella les deux femmes qui la ſervoient, & leur dit qu'elle ſe trouvoit exceſſivement mal, & ſe faiſant mettre au lit, elle imita ſi naturellement la perſonne évanoüie, qu'elles y furent trompées. Auſſi-tôt leurs cris firent retentir la priſon. L'une d'elles courut avertir le Gouverneur de cet accident ſubit. Il vola, tout tranſporté, auprès de la feinte malade, & la voyant ſe contrefaire ſi parfaitement, il envoya en toute diligence avertir le Roy de ce malheur prétendu. Tous les Médecins de Coppenhague y furent mandez; mais comme la plûpart de ſes Docteurs ne jugent que ſur les apparences, ils y furent trompez comme les autres, & rapporterent à Kanut, que la Princeſſe n'avoit que très-peu de temps à vivre. Le Monarque, au déſeſ-

poir d'un malheur qu'il croyoit avoir produit, se rendit lui-même à la Tour. Il y vit la mourante Elde, qui feignant de reprendre une partie de ses sens à l'approche du Roy : Seigneur, lui dit-elle, je veux mourir. Vous vous reprocherez sans doute les injustices que votre indigne Favori vous a fait commettre. Lisez ce papier, continua-t'elle en lui présentant ce qu'elle venoit d'écrire ; la lâche passion de Blacon, & la mort de mon cher Olave, m'ont porté aux dernieres extrêmitez. Adieu, Sire, je me meurs. Ces mots furent les derniers qu'elle voulut prononcer. Blacon, qui n'avoit pas voulu quitter le Roy dans cette visite, demeura si consterné des paroles & de la Lettre que Kanut avoit reçu, qu'il sembloit avoir perdu pour jamais son esprit & sa sub-

tilité ordinaires. Le Roy le regardant alors avec des yeux enflâmez de courroux : Suivez-moi, Blacon, lui dit-il, & ſongez que ſi vous avez produit la mort de cette Princeſſe, la vôtre m'en répondra. En effet ce Monarque s'éloigna d'un ſpectacle qui n'offroit aux regards que les images les plus triſtes ; il retourna dans ſon Palais, & en préſence de Blacon, ayant ouvert la Lettre de la Princeſſe, il y trouva ces mots.

LETTRE.

C'étoit peu pour l'infortunée Princeſſe de Flandre, que de ſe voir accuſer injuſtement, il manquoit encore à ta cruauté & à celle du lâche Blacon, la mort de mon cher Olave, tu l'as ſacrifié à l'ambition & à l'amour de ton Favori. Je n'ai que le temps de te jurer que le Prince &

moi ignorions que je t'étois destinée : tu t'es abandonné aux conseils d'un perfide ; trembles pour toi-même, tu subiras bien-tôt le même sort que nous. Pour moi je n'ai plus rien à ménager, je meurs empoisonnée, je m'y suis condamnée moi-même, non seulement pour avoir appris dans ce jour, par Blacon, la mort d'Olave ; mais encore du téméraire amour qu'il a eu l'insolence de me témoigner. Que sçai-je à quel excès auroit pû se porter sa brutale passion ? Je l'évite par la mort. Tâches, aveugle Roy, de réparer par la sienne la perte de ton Frere, tu préviendras en même temps celle de ta Couronne & de ta vie.

ELDE.

Kanut, après la lecture de cette Lettre, se laissa tomber sur un sopha, & regardant Blacon

avec une surprise mêlée d'indignation. Eh bien, lui dit-il, que pouvez-vous répondre à cette pressante accusation ? Trouverez-vous quelques excuses plausibles pour détourner ma juste colere ? Sire, lui répondit Blacon avec l'effronterie dont il avoit eu le temps de s'armer depuis la Tour jusqu'au Palais, si votre Majesté étoit effectivement bien persuadée des impostures dont cette Lettre est remplie, je ne pourrois me plaindre d'un légitime couroux : mais vous connoissez trop ma fidélité pour vous laisser si facilement prévenir contr'elle. Mon amour pour Elde est imaginaire, je ne vous eusse pas tant pressé de l'immoler à votre honneur outragé, si je l'eusse véritablement aimé. Il est vrai que je lui ai annoncé la mort d'Olave ; mais c'étoit

pour l'obliger à confeſſer l'état préſent où ce Prince l'avoit l'aiſſé. Rodrigues préſent à notre converſation, peut rendre témoignage de ce qui s'y eſt paſſé. A l'égard de l'ignorance où la Princeſſe affecte de reſter touchant ſon mariage avec vous, il eſt naturel de penſer qu'elle veut en mourant ſauver ſa gloire & celle de ſon Amant. Blacon n'en ſeroit pas demeuré là. Le Roy qui l'écoutoit avec attention, ſembloit chercher dans ſes regards à démêler la vérité, lorſque Rodrigues paroiſſant tout effrayé, entra dans le cabinet de Kanut. C'en eſt fait, Sire, lui dit-il, l'infortunée Princeſſe vient d'expirer avec les ſymptômes les plus certains d'une mort violente. Malheureux Kanut, s'écria le Roy, quelle tache éternelle pour ta memoire ! Ne

pouvois-tu consentir à la félicité de ces tendres Amans ? Ah ! Blacon que mon amitié pour toi me coûte cher ; mais ne crois pas en être quitte, tu te justifieras pleinement, ou ton sang appaisera les mânes de l'innocence opprimée. A ces mots Kanut fit signe qu'il vouloit rester seul. Ce qui obligea Blacon & Rodrigues à descendre dans les jardins du Palais. Je suis perdu, cher ami, s'écria le Favori disgracié. Toutes mes secrettes intrigues vont se découvrir ; mais si tu m'es fidéle, je ferai bien-tôt tomber sur Kanut même les maux qu'il me prépare. J'accuse ma seule imprudence de la mort de la Princesse ; si je t'eusse plûtôt ouvert mon cœur sans consulter le sien, nous eussions sans doute réüssi dans nos projets : mais puisque le mal est sans remede, je

dois étouffer l'amour en faveur de l'ambition. Je vais bien-tôt régner, Rodrigues, toute la Ville eſt prête à prendre les armes pour moi. Un grand nombre d'amis diſperſez dans les différentes Provinces de ce Royaume, n'attendent que mon ordre pour voler à mon ſecours. Joins tes efforts aux miens. Maître de la Citadelle de Coppenhague, tu peux la faire déclarer en ma faveur. Armes-toi pour Blacon, & compte ſur ma reconnoiſſance. Rodrigues, quoiqu'indigné de cette propoſition, eut aſſez d'art pour ſe contraindre, & promit même au-delà de ce qu'on lui demandoit. Il avoit une impatience extrême de retourner au Fort. Quoiqu'il eût pris toutes les précautions imaginables pour aſſurer la mort de la Princeſſe, il y a cependant

dans la vie de certains événemens qu'on ne sçauroit ni prévoir ni prévenir. Rodrigues trembloit que quelqu'un n'eût découvert sa feinte salutaire. Blacon s'apperçut malgré lui de son agitation. Je vois bien, lui dit-il, que tu n'es maintenant ni en état de m'entendre, ni en situation de me répondre ; la mort imprévuë de la malheureuse Elde t'occupe ; tu crains peut-être que le Roi ne te soupçonne de l'avoir empoisonnée par mon ordre ; mais va, mon cher Rodrigues, rassure-toi, nous seront bien-tôt maîtres de faire la loi à quiconque nous en impose aujourd'hui ; & pour te donner des arrhes certaines de ma reconnoissance future, je te fais présent des Bijoux que je t'avois confié pour soûtenir la fuite de la Princesse. Va, ajoûta-t'il en l'em-

braſſant, ait ſoin de ſes obſéques, & ſoit prêt à lever le maſque en ma faveur, lorſque j'aurai tout diſpoſé pour ne point échoüer dans mon importante entrepriſe. Rodrigues à ces mots renouvella ſes promeſſes, & s'éloigna promptement. Il vola à la Citadelle. Tout y étoit dans le même état qu'à ſon départ : il avoit eu le ſoin de faire enſevelir un paquet en forme de corps humain. La jeune Princeſſe étoit deſcenduë par un eſcalier dérobé dans un appartement ſecret qui lui étoit deſtiné. Nugna, femme de Rodrigues, étoit la ſeule qui eût connoiſſance de ce myſtere ; elle avoit déja juré à la charmante Elde de ne la jamais abandonner. Lorſque le Gouverneur entra dans leur chambre, ſon inquiétude étoit peinte ſur ſon vi-

ſage & dans ſes yeux. Ce n'étoit pas ſans ſujet. Il trembloit que le Roy, pour ſe diſculper auprès du Comte de Flandre, ne voulût faire connoître publiquement la cauſe de la mort violente de la Princeſſe. Que ſeroit-il devenu, ſi les Chirurgiens de Kanut fuſſent venus de ſa part pour en ouvrir le corps? D'ailleurs ne pouvoit-il pas tomber dans l'eſprit de Blacon, que cette mort ne fût concertée pour le fruſtrer de ſes tréſors & de ſes eſpérances? Le trépas d'Elde étoit arrivé ſi juſte après la confidence qu'on lui avoit fait, qu'il pouvoit ne pas paroître tout-à-fait naturel; du moins Blacon devoit-il chercher à s'en éclaircir; ſon amour & ſa défiance ordinaire auroient dû le porter à verifier une choſe qui ne paroiſſoit pas abſolument vraiſemblable. Cependant, gra-

ce à la Providence, protectrice ordinaire de ce qui se fait en faveur de la vertu, aucune des craintes de Rodrigues n'eut de fondement que dans son imagination troublée. Les funerailles de la Princesse vivante se firent sans éclat, & ne laisserent à personne aucun doute de sa déplorable fin. Ce fut dans ce temps, Seigneur, poursuivit Stenos, que je vous annonçai à regret cette triste nouvelle; je me persuadai sans peine le désespoir que ma Lettre vous causeroit; je vous cachai avec soin le genre de mort qui nous enlevoit Elde, & ne voulus point aggraver votre juste douleur; mon devoir & vos ordres m'avoient prescrits, de ne vous point déguiser ce qui se passeroit du sujet de cette Princesse.

Rodrigues débarrassé de la juste

frayeur qu'il avoit reſſenti, ne ſongea plus qu'à parer le coup mortel que Blacon deſtinoit au Roy. Il auroit ſouhaité que Kanut eût fait d'abord arrêter ce traitre : Mais ce foible Monarque n'en avoit jamais eu la force, (tant il eſt vrai qu'on ne ſçauroit fuir ſa deſtinée) le Gouverneur en avoit parlé à la Princeſſe & à Nugna. Ces trois perſonnes cherchoient avec ſoin les moyens les plus prompts & les plus vraiſemblables pour faire avertir le Roy du danger évident où il ſe trouvoit; la choſe paroiſſoit extrêmement difficile.

Blacon, ſur la juſte crainte où il étoit que ſes mauvais deſſeins ne parvinſſent aux oreilles de Kanut, l'obſedoit plus que jamais. Ce malheureux Prince s'en appercevoit, & ne pouvoit plus y apporter de remede : Cependant

dant le mal preſſoit. Rodrigues, devenu Confident de Blacon, apprenoit par lui tous les jours que ſes affaires avançoient de plus en plus, & que la conſpiration générale étoit prête d'éclatter. Un jour que ce zelé Sujet de Kanut ſe promenoit en rêvant dans les jardins du Palais, je me trouvai vis-à-vis de lui au détour d'une allée; & comme nous avions toûjours eu l'un pour l'autre une extrême politeſſe, je ne pus m'empêcher de l'aborder. Rodrigues, lui dis-je, peut-on ſans indiſcrétion interrompre un moment votre rêverie, & voudriez-vous bien accorder votre converſation à un homme qui vous a toûjours eſtimé? Eh quoi, Stenos, me répondit-il en ſouriant, n'avez-vous point de rancune contre une perſonne qui vous a enlevé l'honorable titre de Confident de

Blacon? Non, lui repliquai-je sur le même ton, je vous avouë au contraire, que je suis charmé de n'être plus à portée de vous rien disputer sur cela. Comment, interrompit Rodrigues en me regardant fixement, auriez-vous remarqué quelquefois dans les confidences de Blacon des choses contraires à ce que l'honneur exige? Vous m'embarrassez par cette question, lui repartis-je, la réponse en est trop hazardeuse. Ah, Stenos, ne craignez rien, s'écria en soupirant Rodrigues; ouvrez-moi votre cœur, il est de la derniere conséquence que je rencontre un ami fidéle, & un homme généreux. Ces mots étoient prononcez avec tant de naïveté, & la probité du Gouverneur m'étoit tellement connuë, qu'après plusieurs discours de part & d'autre, & plusieurs pré-

cautions trop longues à raconter, je lui détaillai une partie de ce qui vous regardoit, & les salutaires trahisons que j'avois fait au Favori de Kanut. Stenos, me dit-il en m'embrassant, vous m'enchantez, il n'est pas juste de ne point payer votre confidence par une réciproque ouvertute de cœur. Sur cela il me conta l'extrême embarras où il se trouvoit pour avertir le Roy de la conjuration & des menées de Blacon. Je frémis à ce récit. Mais comme notre conversation nous avoit conduit plus loin que nous ne pensions, le Gouverneur me fit promettre d'aller dès le soir même à la Citadelle, pour tâcher d'y prendre de justes mesures, & sauver notre Roy du gouffre où il alloit être précipité. Nous nous séparâmes ensuite après plusieurs protestations d'une amitié

& d'une fidélité inviolable. J'attendis la nuit avec impatience. Je ne la vis pas plûtôt paroître, que je me rendis à la Tour de Coppenhague. Rodrigues m'y reçut comme un homme en qui il mettoit sa confiance. Nous entrâmes d'abord en matiere, chacun proposa son avis. Le mien fut qu'il falloit promptement envoyer vous avertir en Boheme du danger où étoit votre Frere; que votre présence pourroit empêcher Blacon de suivre & d'executer ses pernicieux desseins. Mais Rodrigues m'arrêtant tout court, me fit aisément comprendre, qu'outre qu'il étoit incertain que votre retour pût produire un changement heureux pour Kanut, les choses pressoient trop pour attendre. Je me rendis à cette juste remarque; de façon que prenant mon parti sur le

champ : Eh bien, Rodrigues, lui dis-je, au risque des malheurs que je pourrai m'attirer, j'irai me présenter au Roy, je lui ferai le détail de la trahison de Blacon, & je prendrai avec lui les mesures qu'il jugera les plus convenables. Je ne suis point suspect au Palais, on n'y sçait point ma disgrace avec le Favori ; ainsi j'espere pouvoir m'y introduire sans peine. Je sçai que je m'expose à un péril manifeste ; mais un bon Sujet ne doit compter sa vie pour rien d'abord qu'elle devient nécessaire à son Prince. Il n'est pas juste, s'écria le Gouverneur à ce discours, que de si beaux sentimens demeurent sans récompense : Paroissez, belle Princesse, continua-t'il, venez joindre vos loüanges aux miennes. A peine eût-il achevé, que je vis paroître la charmante Elde, suivie de

Nugna. Je vous avouë, Seigneur, que malgré ma fermeté naturelle, je tremblai à cette apparition subite. J'avois été témoin des obsèques de cette Princesse ; ainsi je crus qu'elle revenoit de l'autre monde pour me remercier de mon zéle pour mon Roy. Rodrigues qui s'apperçut de mon embarras, ne put s'empêcher d'en rire. Il me raconta tout ce qu'il avoit fait pour délivrer Elde de la passion tyrannique de Blacon. Je me jettai pour lors, tout transporté, aux pieds de la Princesse, & lui témoignai si naïvement ma joye, qu'elle eut la bonté de m'en remercier dans des termes les plus obligeans. Je lui présentai votre Lettre que j'avois conservé par bonheur. Elle la lut avec ravissement, & la baisa avec transport. Je lui racontai votre fuite ; les

moindres circonſtances lui en paroiſſoient intéreſſantes. Enfin après pluſieurs diſcours ſur ce ſujet, nous retombâmes ſur le chapitre du Roy. Il fut donc conclu, que dès le lendemain, je me tranſporterois avec le plus de ſecret qu'il me ſeroit poſſible, dans le Cabinet de Kanut, & que là je l'inſtruirois de ſon malheur, & recevrois ſes ordres pour l'en garentir. Après cela je me retirai.

Je dois vous avoüer, Seigneur, que je paſſai la plus cruelle nuit du monde, malgré mon zele la nature pâtiſſoit en moy. J'allois peut-être ſans fruit me livrer à une mort certaine; cependant je tins bon, & m'étant levé extrêmement matin, je me rendis au Palais. Par bonheur pour moi le Capitaine des Gardes étoit aſſez de mes amis,

& me croyoit encore le Confident de Blacon. De façon que lui ayant dit que j'avois quelques choſes de la derniere conſéquence à communiquer au Roy, il ne douta pas que ce ne fût de la part de ſon Favori. Il alla donc le dire à Kanut, qui me fit entrer avec empreſſement juſqu'auprès de ſon lit; ayant donné l'ordre de ne laiſſer entrer perſonne dans ſon appartement. Quel important myſtere avez-vous à me reveler, Stenos, me dit-il en me voyant entrer? L'Etat ou ma perſonne y ſont-ils intéreſſez? Oüi, Sire, lui répondis-je, l'un & l'autre ſe trouvent dans le plus éminent danger. Sur cela je lui racontai de point en point toutes les trahiſons de Blacon. Je lui montrai la copie des Lettres dont il m'avoit chargé

pour

pour le Comte Robert. De-là passant à ce qui vous regardoit, je lui fis voir si clairement votre innocence & celle de la Princesse, que je m'apperçus que ce récit tiroit des larmes de ce bon Roy. Je lui avoüai sans déguisement la part que j'avois eu à votre fuite ; mais l'étonnement & la crainte succederent bien-tôt à la pitié, quand j'annonçai à Kanut, que tout se préparoit à une révolte ouverte ; que Blacon au premier ordre feroit soulever toutes les Provinces du Royaume, & même une partie des Habitans de Coppenhague ; qu'enfin sans l'extrême fidélité de Rodrigues je ne serois pas actuellement à portée de l'avertir d'un projet prêt à éclore. Ce fut alors que notre généreux Monarque oubliant son rang & le mien ;

Vertueux Sujet, me dit-il, s'il faut que votre Roy ſuccombe ſous les efforts d'une trame criminelle, du moins a-t'il la conſolation de trouver encore des amis fidels. Mais que faire pour éviter les malheurs qui me menacent ? Ah ! continua-t'il avec une grandeur d'ame vraiment Royale, ſi ma ſeule perſonne y étoit expoſée, je l'abandonnerois ſans peine à la cruauté & à l'ingratitude du lâche Blacon. Mais Dieu ! puis-je imaginer ſans horreur, que mes Sujets puiſſent en être la victime ? Seigneur, interrompis-je, ces nobles réfléxions ſont dignes du plus grand Monarque ; mais elles n'apportent aucuns remedes au danger qui vous attend, il faut le prévenir. Eh bien, répliqua le Roy, je vais tâcher de faire arrêter le traître. Si je peux l'a-

voir une fois en ma puiſſance, je lui ferai avoüer publiquement ſes crimes, & les Conjurez rougiront d'avoir voulu ſe donner pour maître un homme ſi coupable. La charmante Princeſſe de Flandre, interrompis-je en cet endroit, aidera Votre Majeſté à le convaincre. Elde, s'écria le Roy ! Eh quoy ! n'a-t'elle pas été une des principales victimes de Blacon ? Elle reſpire encore, Seigneur, répliquai-je, le fidéle Rodrigues, par une ſalutaire impoſture, a ſurpris la vigilance & l'amour de votre indigne Favori. Juſte Dieu ! interrompit Kanut, que ne dois-je pas à cette noble trahiſon ! Allez, Stenos, aſſurer Rodrigues d'une éternelle reconnoiſſance. Je vais executer mon projet. Si je puis réuſſir à détourner mes Peuples de la

domination d'un perfide, vous vous appercevrez tous deux, de ce que peut un Roy magnanime & juſte pour la récompenſe de la vertu.

A ces mots je ſortis de l'appartement de Kanut avec la même précaution que j'y étois entré ; mais helas ! je n'eus pas le même ſuccès, cette démarche produiſit innocemment dans cette même journée, l'éclat que j'apprehendois à l'égal de la mort. Le Palais de notre malheureux Prince étoit rempli d'émiſſaires de Blacon ; on alla lui rapporter ma longue conférence avec lui. C'en fut aſſez pour le troubler, ne doutant point que je n'euſſe révelé une partie de ſes crimes. (Les traîtres ſont dans une continuelle ſuſpicion.) Deſorte que s'étant levé avec précipitation

à ce rapport, & craignant d'être arrêté, il vint m'attendre avec deux de ſes amis à la porte du Palais. D'où ſortez vous ſi matin, Stenos, me dit-il d'un air ſuperbe? Et quelle preſſante affaire avez-vous à communiquer au Roy? Seigneur, lui répondis-je ſans me troubler, un intérêt de famille m'a forcé de demander une audience particuliere à Sa Majeſté. Je ſçaurai dequoi il s'agit, me répliqua fierement Blacon; le fond d'une obſcure priſon, & les tourmens les plus vifs vous feront peut-être avoüer ce que je veux poſitivement apprendre. Je vous avoüe, Seigneur, que je ne fus pas maître de mon premier mouvement à cette indigne menace, & regardant le traître avec le dernier mépris : C'eſt pour des fourbes comme toi,

lui dis-je, que la prison & les Bourreaux sont reservez. Trembles du sort que tu prépares aux autres. A peine eus-je achevé ces mots que Blacon mit l'épée à la main, & secondé de ses deux amis, il vint fondre avec impetuosité sur moi. Je les reçus en homme qui craignoit peu pour sa vie. Je n'en voulois qu'à Blacon, & je crois que malgré le secours de ses deux lâches complices j'aurois débarrassé l'Etat d'un Ennemi si dangereux, si je n'eusse apperçu que la Garde du Palais accouroit à la voix du traître, & m'alloit environner. A cette remarque, je cédai prudemment au nombre, & ne voulant point me laisser prendre, je gagnai la Citadelle. Rodrigues, agité de l'inquiétude de ce que produiroit ma conférence avec le Roy, se prome-

noit par bonheur pour moi sur les remparts. Il m'apperçut l'épée à la main accourir à luy, suivi de Blacon & des Gardes de Kanut. A cet aspect ce généreux ami fit promptement abaisser le pont pour me recevoir, & le fit relever sur le champ malgré les cris & les reproches de Blacon. Quel funeste événement vous conduit ici, mon cher Stenos, me dit le Gouverneur? Avez-vous été découvert? Et le Roy a-t'il servi de victime à la rage du perfide? Non, lui dis-je; mais mon malheur va sans doute attirer le sien. Là-dessus je lui racontai mon avanture. Nous allâmes ensuite éveiller la Princesse, à qui je redis ce qui s'étoit passé entre Kanut & moy. Mais tandis que je lui faisois un détail exact de mon infortune, le té-

méraire Blacon, qui jugea bien qu'après l'éclat qu'il venoit de faire, & la converſation que j'avois eu avec le Roy, il n'avoit plus rien à ménager, ſe rendit dans la grande Place de Coppenhague, & raſſembla dans peu de temps tous ſes amis ſuivis d'une multitude de Sujets rebelles, & amateurs des nouveautez & du pillage; & là après une courte délibération, ces furieux réſolurent tumultueuſement d'aller aſſieger le Palais pour y ſurprendre Kanut, & le dépoüiller dès cette même journée d'un rang dont ils vouloient revêtir l'indigne Blacon. Leurs projets auroient ſans doute réuſſi s'ils euſſent pû l'executer ſur le champ; mais ayant été quelque temps à s'y préparer, le bruit s'en répandit, & parvint bien-tôt juſqu'à la Cita-

delle. Le fidéle Rodrigues à cette nouvelle ne perdit point en regrets ni en vaine incertitude, un temps ſi précieux; il me donna le Commandement d'une partie de ſa Garniſon, & par des chemins détournez j'arrivai avant les Rebelles au ſecours de Kanut. Cette démarche étoit néceſſaire pour le ſalut de notre Monarque. Il étoit preſque ſeul, une centaine d'amis fidels faiſoient toute ſa défenſe. Mais que pouvoit-il eſperer contre tout un peuple mutiné? Le Roy me reçut comme ſon Ange tutelaire; ce fut toutefois avec un viſage ſi tranquille, qu'on n'auroit pas imaginé, à le voir, qu'il étoit à la veille de perdre ſa Couronne & peut-être ſa vie. Le Palais ſe trouva par bonheur muni de tout ce qui pouvoit

ſervir à nous défendre : Ainſi Kanut nous ayant tous poſtez, attendit avec une liberté d'eſprit digne d'un Héros les efforts des Conjurez. Nous n'eûmes pas baucoup de temps à nous y préparer ; Blacon parut bien-tôt à la tête d'une foule innombrable de peuple. Il s'arrêta vis-à-vis le Palais, & après avoir donné le ſignal de paix, il eut l'impudence d'envoyer un de ſes amis en députation vers ſon Roy. Nous l'y conduiſîmes pour être témoins de ce qu'il auroit l'inſolence de lui propoſer de la part de ſon Maître. Seigneur, lui dit-il, je viens ici envoyé par Blacon, il ma chargé de vous dire avant d'en venir aux dernieres extrêmitez, & de ſe rendre maître par le fer & par le feu, de ce Palais, qu'il n'en veut point à

vos jours reſpectables ; il ne demande qu'une abdication formelle de votre Royaume en ſa faveur ; moyennant quoi il vous offre une honorable retraite, où vous ſerez ſervi le reſte de votre vie, avec tous les égards qui ſont dûs au rang que vous poſſediez, & dont il reconnoîtra que vous vous ſerez démi volontairement. Cette propoſition étonnante & hardie, produiſit une juſte indignation dans l'eſprit de tous ceux qui l'entendirent. Le Roy qui l'avoit écouté ſans s'émouvoir, prit alors la parole : Si j'étois perſuadé, dit-il, que le bonheur de mes Sujets fût attaché à la domination de Blacon, je n'attendrois pas que l'on m'avertît de cauſer leur félicité : mais quelle doit être leur eſpérance ſous le Régne d'un perfide ? Allez, continua-t-il,

retournez auprès de votre Maître, dites-lui que je défendrai ma vie & mon Trône jusqu'au dernier soupir, moins par l'envie de régner, que pour garantir mes Peuples d'une odieuse tyrannie. A ces mots le Roy congédia le Député de Blacon, qui méritoit sans doute une punition exemplaire pour s'être chargé de son indigne commission. Nous nous préparâmes à une vigoureuse résistance. Effectivement elle surprit nos Ennemis qui ne s'y attendoient pas. Ils furent repoussez avec une perte considérable, & cette premiere journée leur fit aisément connoître quelle étoit notre résolution. Cependant m'étant enfermé cette nuit même dans le Cabinet du Roy : Stenos, me dit-il, quelque soit notre courage, je prévois qu'il faudra céder à la force; il va arriver de

tous cotez des Troupes à l'Uſurpateur, nous ſerons accablez, & je produirai vos malheurs. Ah ! Seigneur, m'écriai-je les larmes aux yeux, quelles réflexions cruelles faites-vous ? Enſeveliſſons-nous, Sire, ſous les ruines de ce Palais ; que l'Univers entier s'arme en faveur du perfide, tant qu'un reſte de ſang coulera dans nos veines, nous défendrons votre Perſonne Sacrée, ou nous ſuccomberons tous les armes à la main, pour une cauſe & ſi ſainte & ſi juſte. Eternelle Providence, s'écria à ce diſcours le ſage Kanut, vous mettez une compenſation égale aux biens & aux maux que vous diſpenſez équitablement : vous châtiez mes défauts par votre juſte colere, & vous récompenſez mon peu de vertu par vos immenſes bontez. Je vois en

Blacon un lâche usurpateur, & je trouve en Stenos un Sujet & un ami fidéle : mais, continua-t-il, cessons de nous obstiner contre les decrets du Ciel, s'ils ont résolus ma perte, dois-je combattre ce qu'ils prescrivent ? Non non, soumettons-nous plûtôt à leurs ordres suprêmes, je me rends peut-être criminel par une vaine résistance. Il n'est pas douteux, Sire, interrompis-je en cet endroit, que si Votre Majesté avoit pû lire son arrêt définitif dans les Livres du Destin, il seroit téméraire de chercher à lutter contre des ordres immuables : mais comme il est incertain que la volonté du Ciel conspire à la destruction d'un Monarque illustre par mille belles qualitez, peut-être la servons-nous en cherchant à vous défendre. Ce sont souvent par des traits d'ad-

verſité que la Providence veut éprouver notre courage : qui s'en laiſſe abatre n'eſt pas digne de s'en relever. D'ailleurs, Sire, (vous le ſçavez ſans doute) un Roy tel grand qu'il puiſſe être, laiſſe ſouvent aſſoupir ſa vertu dans une ſuite continuelle de bonheur. Sa gloire l'aveugle, il ſe perſuade qu'elle lui eſt dûë, l'orgueïl commence à corrompre ſes mœurs, la flaterie acheve de le perdre ; au lieu que l'infortune le fait rentrer en lui-même, il oublie qu'il eſt Roy pour ſonger qu'il eſt homme, & en cette derniere qualité il fait tout ce qu'il peut à force de courage & de vertu, pour réparer les outrages du Sort, & mériter véritablement les grandeurs attachées à ſon premier titre. Je me rends à de ſi nobles maximes, mon cher Stenos, me dit alors le Roy,

le Ciel ſans doute vous les inſpire, peut-être que le temps de notre réſiſtance fera ouvrir les yeux à mes rebelles Sujets, & les portera au repentir. Allez, unique ſoutien de ma gloire & de mon Trône, je m'abandonne à votre conſeil & à votre prudence. Commandez ici comme moi-même. Après ce diſcours le Roy m'embraſſa, & j'allai effectivement viſiter les endroits foibles du Palais, pour les faire ſoutenir. J'avois beſoin de cette précaution ſalutaire. Blacon qui ſçavoit que les émautions populaires reſſemblent à ces feux légers que la terre enfante, & qui s'éteignent avec la même promptitude, voulut en profiter en homme habile; deſorte qu'à peine le Soleil montroit-il ſes premiers rayons, qu'il fit donner un aſſaut au Palais. Quoique Kanut fût partout,

partout, & que je le ſecondaſſe avec aſſez d'intrépidité, nous euſſions ſans doute ſuccombé, ſi le généreux Rodrigues eût tardé à nous ſecourir. Il ſortit de la Citadelle à la tête du reſte de ſa Garniſon, & ſe faiſant ſuivre en grand ſilence, il fondit inopinément ſur les Rebelles, dont il fit un maſſacre affreux. Cette puiſſante diverſion nous garantit, les Ennemis en déſordre abandonnerent l'aſſaut, & ſe ſauverent de tous côtez. Le prudent Gouverneur fit alors retirer ſes Troupes, de crainte que Blacon ne lui fît couper la retraite, & ſe retira en bon ordre dans le Fort, n'ayant perdu que fort peu de Soldats. Je vous avouë, Seigneur, pourſuivit Stenos, que cette victoire me cauſa un tranſport de joye que Kanut remarqua, & dont il eut la bonté de

me remercier. Les loüanges en faveur du généreux Rodrigues furent prodiguées. Helas ! nous retardions notre perte ſans pouvoir la détourner. Il eſt bien vrai que Blacon ſe vit abandonné de cette multitude d'Artiſans qui l'avoient d'abord accompagnez ; mais notre ſort n'en fut que plus malheureux. L'Uſurpateur avoit écrit dans toutes les Provinces, qu'il étoit temps de prendre les armes & de voler à ſon ſecours ; il ne fut que trop promptement obéi. Le Roi apprit par quelques Transfuges, qu'il arrivoit inceſſamment des Troupes réglées de differents endroits, & qu'ainſi notre perte étoit indubitable, d'autant mieux que nos vivres diminuoient, & que nous avions un grand nombre de bleſſez. Nous tînmes un Conſeil ſecret ſur cette importante & délicate ma-

tiere. Enfin après plusieurs délibérations, il fut conclu que nous nous échapperions du Palais & de la Ville pour sauver la personne du Roy; que, suivis de Rodrigues & de ceux qui voudroient accompagner notre fuite, nous nous retirerions dans l'Isle de Feonie, située à deux cens mille de Dannemark. Un de mes parents en étoit Gouverneur; je répondis de sa fidélité. Ce projet fut formé & s'executa; nous convînmes du jour & de l'heure où nous devions nous joindre. Tout cela ce fit sans aucuns empêchemens. Blacon, qui n'avoit point assez de forces pour bloquer le Palais, nous en laissa la liberté, d'autant mieux qu'il ne se doutoit point de cette entrepriſe. Rodrigues, avant de partir, eut soin d'envoyer Elde & Nugna dans une Maison Reli-

gieuſe, où il ne craignoit rien pour elles, perſonne n'ayant pû détromper le Tyran ſur la mort prétenduë de la Princeſſe de Flandre. Le jour de notre fuite étant donc arrivé, nous nous munîmes de tout ce qu'il y avoit de plus portatif dans le Palais, & dès que la nuit nous eût favoriſé de ſes ombres, nous nous rendîmes par les Jardins au rendez-vous que nous avions donné au fidéle Gouverneur. Le Roy l'embraſſa tendrement, & le remercia dans des termes ſi nobles, & toutefois ſi touchans, que nous ne pûmes nous empêcher d'en répandre des larmes. Après quoi ce Monarque magnanime & malheureux, ſe tournant du côté de ſon Palais : Théâtre de ma gloire, s'écria-t-il, je vous abandonne ſans regret ; puiſſiez-vous être occupé par quelqu'un

plus digne que moi du Commandement Suprême. Fragiles grandeurs, votre éclat ne m'a jamais assez ébloui, pour me faire regreter votre faste trompeur. Je perds un Royaume pour ne me livrer qu'à la solide vertu. Que cet échange m'est glorieux, si le Ciel permet que j'en profite! Allons, mes amis, nous dit-il ensuite, songez moins à me remettre sur mon Trône, qu'à me maintenir dans des sentimens qui m'en rendent véritablement digne. Après cette légere apostrophe, qui par sa noblesse frappa mon cœur & mon esprit, nous marchâmes avec une extrême diligence, vers la côte la plus prochaine de l'Isle où tendoit nos vœux. Nous fûmes assez heureux pour trouver un vaisseau Hollandois dans un petit Port, qui faisoit eau pour son

équipage. Le Roy s'accommoda avec le Capitaine pour le passer & sa suite à Feonie. Ce qu'il executa en peu de temps, ayant eu le vent favorable. Nous n'y fûmes pas plûtôt débarquez que le Gouverneur de l'Isle qui se nommoit Dolos, & qui, comme je l'ai déja dit, étoit de mes parens, vint jurer à Kanut une éternelle fidélité. Ainsi dès le lendemain nos Troupes jointes aux siennes, commencerent à travailler aux fortifications du Fort de Saint Alban, seule & unique défense de l'Isle. Nous ne doutâmes pas que bien-tôt Blacon ne vînt nous assieger; c'estpourquoi nous n'oubliâmes rien pour le mettre en état de résistance.

Cependant Rodrigues, Dolos, & moi, nous composâmes des Manifestes signez du Roy, par

lesquels après avoir instruit les Danois de la triste situation où la tyrannie de Blacon avoit réduit Kanut, nous les excitions par toutes sortes de voyes à se joindre à nous, & à quitter le service d'un perfide qui ne songeoit qu'à subjuguer le Royaume. J'eus même l'honneur d'en écrire à Votre Alteſſe dans les termes les plus forts. Sans doute que cette Lettre s'eſt perduë. Quoiqu'il en soit, nos Ecrits tout pressants qu'ils étoient, répandus dans le Dannemark, ne produisirent qu'un léger effet; nous n'eûmes que de foibles secours, tandis que l'Usurpateur voyoit à chaque instant grossir son armée; les Intiens & les Vandales se joignirent à lui, & bien-tôt de dessus nos remparts nous vîmes paroître la Flotte formidable, qui venoit achever les malheurs

de l'infortuné Kanut. Nous avions si peu de Troupes, que nous ne pûmes point nous opposer à la descente des Rebelles. Il fallut donc se restreindre à la défense du Fort Saint Alban. Blacon l'assiégea en régle, & nous le défendîmes en gens désesperez. Mais hélas! que pouvions nous? Denuez de tous secours, abandonnez du genre humain, il falloit céder; mais du moins il falloit mourir les armes à la main. Nous le jurâmes, & je suis presque le seul échapé à ce généreux serment. Le Ciel sans doute me réservoit, Seigneur, pour votre utilité & pour votre gloire. Enfin Blacon s'étant apperçu au bout de quelque temps, que nos forces & nos munitions étoient extrêmement affoiblies, se détermina à l'assaut général. (Puis-je y pen-

ſer ſans en frémir ?) Il termina la vie d'un des plus illuſtres Monarques de l'Europe. Après une réſiſtance preſque incroyable, où Dolos & Rodrigues furent tuez, le Fort Saint Alban fut forcé ; le cruel Blacon, à la tête d'une partie de ſes Troupes, monta à l'appartement de Kanut, où ceux d'entre nous échappez au carnage, environnoient leur malheureux Maître. Le Roy ne le vit pas plutôt paro tre, que le regardant avec une ſenerité, & une Majeſté au-deſſus de l'homme : Viens, Blacon, lui dit-il, en lui préſentant ſon eſtomac, viens achever ton parjure, & & couronner tes perfidies ; mon ſang n'attend que ton bras pour s'écouler, il ſe réſerve à ta lâcheté. Mais avant de le répandre, rappelles-toi, barbare, l'énormité de ton crime ; je t'ai com-

blé de biens, tu me ravis mon Trône ; je t'ai donné ma plus tendre confiance, tu m'arraches la vie. Du moins, perfide, que ma mort soit ta derniere cruauté. Regnes puisque la Providence l'ordonne ; mais répares tes forfaits par ton repentir. Je ne te demande point la vie, elle me seroit odieuse ; je suis trop flatté, si ta lâcheté s'éteint avec moi. Epargnes les jours de mon malheureux Frere, produis la félicité de tes Sujets, & tâches enfin, par la suite de ta vie, d'obtenir du Ciel l'oubli de tes crimes. Je vous le demande, Grand Dieu, continua-t'il, en se mettant à genoux, si ma résignation vous touche. Accordez à ce malheureux, le pardon que mon ame lui accorde ; donnez-lui le temps de se reconnoître ; & faites, par votre grace miséri-

cordieuſe, que l'effuſion de mon ſang, ſoit le terme de ſa converſion. Blacon fut ſi étourdi de ces paroles, que laiſſant tomber l'épée qu'il tenoit dans ſa main : Qu'on m'emporte, s'écria-t'il, je me meurs.

J'étois demeuré auprès du Roy pendant ſon diſcours malgré mon exceſſible foibleſſe, je n'en avois rien perdu, mes larmes exprimoient l'effet qu'il produiſoit en moi. Quand je vis l'Uſurpateur s'éloigner de Kanut, un rayon d'eſpérance vint s'emparer de mon cœur. Hélas ! il ne fut pas de longue durée, un impitoyable Soldat ramaſſa l'épée de Blacon, & la plongea ſi bruſquement dans le ſein du Roy, que je n'eus pas le temps de m'y oppoſer. A cet horrible aſpect, pouſſant un cri furieux, je repris toutes mes forces, & je

ſacrifiai cet indigne mortel aux mânes de mon illuſtre Maître. Je tombai enſuite évanoüi ſur le corps expirant de l'infortuné Kanut. On m'a rapporté depuis, que mon état le toucha plus que le ſien. Quoiqu'il en ſoit, je demeurai plus de deux heures ſans ſentiment, au bout deſquelles je me trouvai dans le Camp de Blacon. Mon premier ſoin fut de m'informer du ſort du Roy. On m'annonça ſa mort à laquelle je donnerai d'éternelles larmes. Je demandai enſuite ſi j'étois deſtiné à ſuivre dans le tombeau notre auguſte Monarque; on me répondit que bien-loin de vouloir attenter ſur ma vie, je n'étois pas même priſonnier; qu'immédiatement après la priſe du Fort Saint Alban, Blacon ſans communiquer à perſonne ſes deſſeins ſecrets, avoit gagné le

Port, & s'y étoit embarqué seul sur le premier Vaisseau qu'il avoit rencontré, sans qu'on pût pénétrer quelle route il avoit pris.

Ce départ subit me surprit, ainsi qu'il avoit étonné toute l'Armée. Chacun faisoit sur cette démarche des commentaires à sa fantaisie. Enfin les Troupes se trouvant sans Chef & sans Ennemis se dispersèrent en peu de temps. Pour moi, me trouvant dans une entiere liberté, je m'abouchai avec quelques Danois. & je leur fis si bien sentir que le Trône vous appartenoit après la mort de votre Frere, qu'ils consentirent à me suivre en Boheme. Nous montâmes donc sur un bon Vaisseau, pour venir à vos pieds, Seigneur, vous prêter le serment de fidélité comme à notre légitime Monarque. Mais

les vents nous ayant été contraires, nous avons été obligez de relâcher dans différens Ports, où nous avons appris que tout étoit en combustion en Dannemark par l'éloignement de Blacon, dont on ignoroit le sort: Que cependant chacun publioit qu'ayant sçu votre séjour en Boheme, il s'y étoit sans doute rendu pour vous arracher la vie comme à Kanut, n'étant pas sûr de posseder long-temps son Royaume, tant que vous pourrez lui disputer votre héritage naturel. Ces bruits me glaçoient d'effroi par leur vraisemblance: mais, graces au Ciel, nous les trouvons sans effet, & vous êtes en état, Seigneur, de partir incessamment sur le même Vaisseau qui nous a conduit ici, & que j'ai fait mettre à la rade du Port le plus prochain. Partons, mon

Prince, poursuivit Stenos, ne differez point de vous montrer à vos Peuples. Profitez de l'absence du Tyran. Faites revivre en vous les vertus de l'illustre Kanut, & croyez de grace, que pour vous assurer le Trône mon sang sera prêt à couler comme pour votre Auguste Frere.

Le fidéle Stenos finit ainsi son récit. Tous les événemens qu'il venoit de raconter, s'étoient passez en si peu de temps, qu'il n'étoit point surprenant qu'Olave n'en eût eu aucune connoissance. D'ailleurs la Boheme avoit été tellement agitée par les différens troubles que j'ai rapporté ci-dessus, qu'il n'est point étonnant qu'on n'y fût pas informé des affaires étrangeres. Ainsi le Prince Danois ignoroit tant de particularitez funestes. Il avoit le cœur trop bien placé

pour n'être point touché ſenſiblement de la fin déplorable de ſon Frere & de ſon Roy. Ainſi, malgré l'aſſurance où il ſe trouvoit de la vie de ſa Princeſſe & de l'eſpérance d'un Trône où il devoit ſucceder, il ne put retenir les juſtes larmes que le ſort de Kanut méritoit. Il embraſſa Stenos. Cher ami, lui dit-il, ſi votre extrême fidélité eſt ſans exemple, ma reconnoiſſance & mon amitié ſeront ſans bornes: Partons, vertueux Sujet, continua-t'il, venez avec moi partager la gloire ou le danger qui m'attendent en Dannemark. Si j'y péris, ne vous en prenez qu'à mon impuiſſance ou à ma mort, qui vous empêcheront de reſſentir les effets de ma gratitude. Si je régne, attendez tout d'un Roy qui vous devra ſa Couronne. En achevant ces mots, le

Prince, transporté des mouvemens de haine, de reconnoissance & d'amour, se rendit au Palais de Primislas, où ayant trouvé Volusque & la belle Ariamite avec le Roy, il leur demanda à tous trois une heure d'audience, qui lui servit à raconter exactement ce qu'il venoit d'apprendre par le rapport de Stenos. Après quoi, s'adressant à Primislas : Vous voyez, lui dit-il, Seigneur, par ce récit sincere, qu'il ne m'est plus permis d'accepter la main de la Princesse Volusque, ni le Gouvernement de la Silesie, ma gloire & mon amour me le défendent. Je me flatte que cette généreuse Amazone ne me voudra aucun mal d'un refus qui n'a pour principe que le soûtien de mon honneur, & ma juste vengeance. La superbe Volusque que j'ai dépeinte jus-

qu'ici d'une fierté & d'une hauteur insurmontable, soûtint en cette occasion son caractere, quoiqu'elle fût frappée par l'endroit le plus sensible. Elle eut la force de se contraindre; & regardant Olave avec une tranquillité affectée: Comme l'amour, lui dit-elle, n'avoit aucune part dans l'union que nous allions contracter, je regarde avec assez d'indifférence la cause qui la fait rompre. Ainsi, Seigneur, ne croyez pas que mon ambition même en murmure. Ah! s'écria Primislas à ce discours, il n'est pas juste qu'elle ait sujet de s'en plaindre, je romps mon serment, & vous donne le Gouvernement de la Silesie; & vous, Prince, non seulement j'approuve votre départ, mais je vous engage encore ma parole Royale, que si vous avez besoin de mon

ſecours pour punir l'infâme Blacon, & remonter ſur le Trône de vos Peres, toutes les forces de la Boheme ſeront prêtes à vous ſervir. Partez donc, aimable Prince, continua-t'il; profitez de la conjoncture & de l'abſence imprudente de votre Ennemi. Mettez-vous enfin dans un rang où le mérite & la naiſſance vous appellent, & dans lequel je vous demande votre amitié pour Primiſlas & pour ſa divine Epouſe. Le Duc Olave, ſenſible aux bontez de Primiſlas, enchérit ſur les politeſſes de ce nouveau Roy, & ſe lia avec lui d'une éternelle amitié.

Pendant cette converſation, où il fut réſolu que le Prince partiroit le lendemain, la furieuſe Voluſque, dont la paſſion étoit parvenuë au plus éminent dégré, ſouffroit tout ce qu'il eſt

poſſible à l'imagination de ſe repréſenter. Sa jalouſie & le départ de ſon Amant la porterent aux plus ſanglantes extrêmitez. Ariamite, qui s'apperçut des efforts preſque incroyables que ſa mere ſe faiſoit ſur elle-même, rompit adroitement cet entretien fatale, & la conduiſit dans ſon appartement. Ce fut là que dans le ſein de ſa fille elle verſa en liberté tout ce que la rage & l'amour peuvent inſpirer de terrible. Mais tandis qu'elle exalloit ainſi les mouvemens impetueux de ſon ame, & qu'elle formoit les plus ſiniſtres réſolutions, Olave qui avoit bien remarqué la contrainte affectée de Voluſque, & qui ſçavoit de-plus la tendreſſe effrenée de cette ſuperbe Princeſſe, réſolut par bienſéance, & même par reconnoiſſance, d'aller prendre congé

d'elle, & tâcher de la calmer : mais cette démarche produisit un effet tout contraire. Voluſque s'imagina que cette politeſſe à contre-temps n'étoit que pour mieux triompher de ſa foibleſſe, & pour être témoin du déſordre où elle ſe trouvoit réduite. Cependant elle ſe rendit encore maîtreſſe de ſon déſeſpoir. Le Prince De Dannemark, en la quittant, ſe figura que la raiſon détruiroit enfin une paſſion inutile. Il ſe rendit donc chez lui pour ſe préparer à ſon départ. Il envoya Stenos à ſon Vaiſſeau, pour y faire tout préparer, dans l'eſpérance de s'y rendre le lendemain de bonne heure.

Le jeune Gaſton de Foix ayant ſçu par Ariamite, qu'Olave devoit s'éloigner pour jamais de Prague, ne put ſe réſoudre à le

laiſſer partir ſans aller l'embraſſer. La façon dont ce Prince l'avoit reçu, & les offices obligeans qu'il lui avoit faits, l'avoit tellement prévenu en ſa faveur, qu'il ſe ſentoit pour lui un panchant invincible; deſorte que ſur un léger prétexte il ſortit du Palais, & ſe rendit chez le Prince de Dannemark. Comme il avoit déja fait un myſtere de ſa premiere viſite, il crut néceſſaire d'en faire un ſecond du tendre adieu qu'il alloit faire à ſon ami. Olave fut charmé de le voir; & quoiqu'il ne pût rien pour ſon amour, il entroit de ſi bonne grace & avec tant d'ardeur dans les peines du tendre Gaſton, que ce Comte eût été le plus ingrat de tous les hommes, s'il ne ſe fût pas trouvé ſenſible à des prévénances ſi obligeantes. Que puis-je faire pour

vous, ma chere Eglante, lui dit le Prince, mon hymen avec Voluſque eſt détruit publiquement pour jamais, en eſperez-vous davantage ? Le Roy vient de rompre ſon ſerment en faveur de la mere d'Ariamite ; cette ambitieuſe femme, charmée de la puiſſance qu'on lui laiſſe, va preſſer de plus en plus le mariage de ſa fille ; pouvez-vous naturellement vous y oppoſer ? Eſt-ce aimer Ariamite que de la vouloir empêcher de faire une alliance ſi brillante ? Eſt-il vraiſemblable d'imaginer que vous puiſſiez reſter toute votre vie auprès d'elle dans votre déguiſement ? Si vous vous y condamniez, quelle honte pour un homme de votre naiſſance ? Si vous êtes découvert, qu'elle tache à la réputation de votre Princeſſe & à la votre ? Pourriez-vous l'ef-

facer ? En un mot, mon cher Gaſton, tout ſemble concourir à vous faire ouvrir les yeux ſur une paſſion qui ne peut avoir qu'une fin honteuſe. Le véritable amour ne conſiſte pas toûjours à ſe livrer à ce qu'il nous inſpire ; il doit porter des cœurs tels que les nôtres, à enviſager le bonheur ou l'infortune de la perſonne adorée. C'eſt aimer brutalement que de ne ſonger qu'à ſa propre félicité. D'ailleurs, mon aimable Comte, que peut penſer de votre abſence le Prince votre pere ? Vous m'avez raconté les bruits déſavantageux que le Roy de Navarre a fait courir contre vous ; qu'avez-vous fait pour les détruire ? On vous a rapporté qu'on ignoroit le ſort de Gertrude ; quelles ont été vos démarches pour la découvrir ? Ne confirmez-vous pas

les

les horreurs que l'on publie par une nonchalance ſi criminelle? Non non, continua Olave, plus de condeſcendance pour votre tendreſſe, il faut briſer des fers qui malgré leurs beautez & leur douceur ne peuvent que ternir le luſtre de votre vie, & nuire en même-temps à l'incomparable Ariamité. Grand Dieu! Que me propoſez-vous, Prince, ſécria douloureuſement l'amoureux Gaſton? Quoi! j'abandonnerois ma divine Amazone? Je conſentirois à ſon mariage avec Primiſlas? Je la verrois ſans mourir, paſſer entre les bras de mon Rival? Il le faut Gaſton, interrompit le Prince Danois; votre réputation l'ordonne, & mon amitié pour vous l'exige. Venez, pourſuivit-il, ſuivez-moi en Dannemark; aidez-moi à conquerir mon Royaume, &

allez chercher dans le sein de la victoire à étouffer pour jamais un inutile amour ; de là, tout brillant de la gloire que vous vous ferez acquise, vous ferez connoître publiquement votre innocence, & vous détruirez autentiquement les préjugez qui vous enlevent la tendresse de votre pere. Le Prince Olave se tut après cette proposition subite, pour attendre l'effet qu'elle alloit produire dans l'esprit du jeune Gaston. Il en fut si frappé effectivement, qu'il demeura quelque temps sans répondre. Il se sentit tout-à-coup partagé entre la gloire, la reconnoissance, & l'amour ; il conçut en homme en qui sa réputation est chere, toute la solidité du sage raisonnement d'Olave ; enfin il alloit peut-être s'expliquer en faveur de la raison, quand on vint apporter au Prince Danois un

Billet qu'un Inconnu venoit de rendre pour lui. Olave pria ſon ami de lui permettre d'en faire la lecture. Tandis qu'il s'y appliquoit, le Comte de Foix remarqua avec inquiétude les mouvemens du Prince, il le vit en un moment rougir & pâlir ſucceſſivement, & comme un homme enfin poſſedé d'une violente colere. Puis-je ſans indiſcrétion, lui dit Gaſton, m'informer de l'agitation que je remarque ſur votre viſage par la lecture de ce Billet? De grace ne me la cachez pas; vous m'êtes cher, tout ce qui vous touche me regarde. Eh bien, Comte, s'écria Olave, liſez cet inſolent Ecrit, & jugez par vous-même ſi c'eſt ſans ſujet que je ſuis pénétré d'un juſte reſſentiment. Gaſton ſans répondre prit le Billet, & y trouva ces mots.

BILLET.

Tu ſcais ſans doute, Olave, que c'eſt moi qui ſuis la cauſe de la mort de ton Frere pour envahir le Royaume; mais tu ignores que je veux le mériter, & ſoûtenir mon crime avec honneur: je crois que tu te prépares à me diſputer la poſſeſſion du Dannemark. Epargnons le ſang de nos Sujets, & voyons entre nous à qui doivent reſter tes propres Etats. Je ſuis à Prague, j'y viens pour t'arracher la vie, ou recevoir la mort de la main de mon Rival & de mon Concurrent; montres-toi digne du Trône que je t'ai ravi, & de la Princeſſe de Flandre dont j'ai découvert la feinte mort. Trouves-toi demain au lever du Soleil dans le bois de Ciprès avec un ami fidéle, j'en aurai un de mon côté; la fortune jugera entre nous, qui eſt le

plus digne de régner. Si tu me refuſe, je publirai partout ton infamie, & le triomphe de

BLACON.

Le Comte de Foix fut auſſi ſurpris de ce défi téméraire, que le Prince Danois l'avoit été. C'eſt pouſſer l'inſolence au dernier période, s'écria-t'il. Quoi! cet Uſurpateur, ce lâche aſſaſſin prétend vous provoquer au combat! Quelle eſt votre intention? Vous compromettrez-vous avec cet indigne Sujet? Y crovez-vous votre gloire intéreſſée? Je pourrois ſans doute refuſer le combat, interrompit Olave, ſans que ma réputation pût en être flétrie; je pourrois même faire arrêter mon lâche Rival, & étouffer tout-à-coup par-là mon juſte reſſentiment;

mais cette baſſe voix eſt trop au-deſſous de mon caractere & de mon rang. Ainſi, puiſque le hazard me met en pouvoir de me venger en Prince & en homme d'honneur, je n'en laiſſerai pas échapper l'occaſion, j'irai demain au rendez-vous, & je ſacrifierai, s'il m'eſt poſſible, Blacon aux mânes de mon malheureux Frere. Je dois même ſa mort à la ſureté de ma Princeſſe. Eh bien, s'écria le généreux Gaſton, puiſque vous vous déterminez à vous abaiſſer juſqu'à combattre ce téméraire Sujet, je vous demande avec la derniere inſtance, d'être celui que vous choiſirez pour vous ſuivre, & vous ſervir de ſecond. C'eſt trop exiger de votre amitié, interrompit Olave en l'embraſſant, il n'eſt pas juſte de vous expoſer ſans aucun ſujet à

une victoire incertaine, je n'en suis pas moins sensible à votre généreuse intention ; mais je n'en puis permettre l'execution. Vous la souffrirez cependant, mon cher Prince, reprit impatiemment Gaston, ou je croirai que vous n'avez pour moi ni confiance ni tendresse : En un mot, rien ne peut me dissuader de vous accompagner dans cette entreprise. Le Prince Danois combatit encore quelques temps l'heroïque ardeur du jeune Comte ; mais voyant qu'enfin, il lui étoit impossible d'en triompher, il y consentit à regret. Il fut donc conclu entre les deux Princes, que le lendemain à la pointe du jour ils sortiroient tous deux par une fausse porte du Palais d'Olave, qui donnoit dans la campagne ; que Gaston prendroit pour le combat, l'ha-

bit & les armes convenables à ſon ſexe, afin de n'être point reconnu pour Eglante ; & qu'enfin au hazard de l'inquiétude qu'il pourroit cauſer à la belle Ariamite, il coucheroit cette nuit chez le Prince Danois. Tous ces projets furent fidélement executez. A peine fut-il jour que nos deux jeunes Héros s'étant armez avec ſoin ſans en avertir leurs gens, prirent enſemble le chemin du bois de Ciprès. Ils y arriverent les premiers ; mais leur attente ne fut pas longue. Ils virent bien-tôt venir au petit galop deux Cavaliers qui ſortoient de la Ville, & qui les joignirent en peu de temps. Le Prince Danois avoit levé la viſiere de ſon caſque, voulant ſe faire reconnoître par Blacon. Pour le Comte de Foix qui craignoit qu'on ne le prît pour Eglante, il eut

ſoin

ſoin de cacher ſon viſage, les deux Ennemis d'Olave avoient auſſi la viſiere baiſſée. L'un de ces Cavaliers qu'Olave prit pour l'Uſurpateur & l'aſſaſſin de ſon Frere, vint à lui l'épée à la main, & ſans aucun préambule il le chargea avec une furie qui faiſoit aſſez connoître la véhémente colere dont il étoit agité. Le Prince de Dannemark le reçut avec l'intrépidité qui lui étoit naturelle, & lui rendit bien-tôt avec uſure les coups qu'il en recevoit. Pendant qu'ils ſe frappoient tous deux avec une égale impétuoſité, Gaſton qui n'étoit pas venu pour être ſeul ſpectateur de ce combat, mit auſſi l'épée à la main à l'exemple de celui qu'il avoit en tête, & ſans aucun ſujet de haine particuliere ils commencerent à combattre avec tant de violence,

qu'il y avoit lieu d'imaginer que l'un de ces deux vaillans hommes alloit bien-tôt ſuccomber ſous la force de l'autre.

Cependant la victoire demeura long-temps incertaine; le Comte de Foix qui s'apperçut que ſon ſang commençoit à couler par pluſieurs bleſſures, loin de s'en affoiblir, en devint encore plus furieux, & gagnant la croupe du cheval de ſon Ennemi, il le ſaiſit au corps malgré les vains efforts de ſon adverſaire, il l'enleva de la ſcele, & l'entraîna à terre, où il ne put s'empêcher de le ſuivre. Leur lutte fut longue & périlleuſe; mais Gaſton ayant eu le temps de tirer ſon poignard, l'enfonça dans le corps de ſon Ennemi au défaut de ſes armes. A ce coup le malheureux qui le reçut, perdit en même temps & la force & la connoiſſance. Le

jeune Comte qui le vit en cet état, se sentit naître pour son Ennemi autant de compassion, qu'un moment auparavant il avoit eu d'animosité. Son premier soin fut de lui délacer les corroyes de son casque pour lui procurer la respiration libre. Mais, juste Dieu, quelle fut la surprise & le désespoir de Gaston, en reconnoissant Ariamite, pour la personne qu'il venoit de sacrifier à sa colere ! L'expression la plus forte en cette occasion, ne pourroit dépeindre que foiblement la situation fatale du plus tendre de tous les hommes. O main barbare ! s'écria-t'il, quel crime odieux viens-tu de commettre ? La Princesse à qui l'air avoit rendu le sentiment, ouvrit alors des yeux que la foiblesse rendoit à demi-mourans, & les jettant sur celui qui l'avoit

réduite en cet état, & qui avoit levé la visiere de son casque : Quoi, Comte, lui dit-elle en le reconnoissant, c'est de vous que je reçois la mort ? Cette Eglante qui m'étoit plus chere que la vie, vient de me l'arracher. Ciel ! vous punissez ma foiblesse par celui même qui l'a causée. A ces mots l'Amazone frappée de cette idée, & affoiblie par ses blessures, resta évanoüie, & parut morte aux yeux du désolé Gaston. Arrêtez, Divine Ariamite, s'écria t'il, vos reproches sont injustes, je vais m'y sacrifier. Si le destin ne nous a pas formé pour être unis l'un à l'autre dans ce monde, il ne sçauroit empêcher que je n'aille rejoindre votre ombre adorée. A ces mots le furieux Comte de Foix leva le bras pour s'arracher la vie du même poignard qui fumoit en-

core du sang de la Princesse, lorsqu'il sentit arrêter son effort par une main puissante. C'étoit celle du Prince de Dannemark. Ciel ! qu'allez-vous faire, s'écria-t'il ? Quel funeste désespoir vous transporte ? Regardez-en le sujet, cruel ami, répondit Gaston ; voyez la divine Ariamite que je viens de sacrifier à ma colere & à vos intérêts. Ah ! laissez-moi finir ma vie, elle m'est odieuse ; je me regarde comme un monstre furieux.

Ce discours étoit accompagné de tant d'efforts pour se débarrasser d'Olave, que peut-être en seroit-il venu à bout, si son extrême saisissement & la quantité de sang qu'il perdoit n'eussent à la fin produit sur lui l'effet que son ami espéroit. Le malheureux Comte perdit le sentiment, & tomba à côté de son

Ariamite. Jamais embarras ne fût pareil à celui du Prince Danois, d'autant mieux que l'on comprend ſans peine par ce que je viens de raconter, que le prétendu Blacon n'étoit autre que l'implacable Voluſque. Sa jalouſie & ſa rage lui avoient fait concevoir le funeſte deſſein dont elle fut la victime. Sa fille, à qui elle en avoit fait la confidence, avoit abſolument voulu l'accompagner à cette ſanglante tragédie. Elle s'étoit donc battuë en déſeſpérée; mais enfin elle avoit ſuccombé comme Ariamite. Olave qui avoit vû ſa victoire, s'étoit déterminé par la bonté de ſon cœur, à ſecourir celui qu'il croyoit être l'Uſurpateur de ſon Trône. Mais la fiere Amazone ſe voyant découverte : Tu viens de me donner la mort, lui avoit-elle dit : je

ne pouvois vivre ſans toi, te ſçachant entre les bras de ma Rivale ; tu étois deſtiné par le ſort à être doublement mon bourreau. Je rends grace au Ciel, que mon dernier malheur me faſſe oublier ma premiere infortune. Cours au ſecours d'Ariamite ; elle a voulu me ſeconder, je tremble qu'elle n'ait eu le même ſort ; vole encore une fois au-devant des coups qui la menacent ; détournes ſa mort, c'eſt moi ſeule qui ſuis coupable. Quoique la vûë de Voluſque mourante eût faite une tendre impreſſion ſur l'ame du Prince, il avoit eu la force de la ſurmonter, pour venir ſéparer deux Amans qui ſe battoient en Ennemis irréconciliables. Il étoit donc accouru, comme je viens de le dire, à leur ſecours. Mais s'il n'arriva pas aſſez tôt pour

détourner le malheur de la Princeſſe, le Ciel permit qu'il pût empêcher la mort du plus aimable des hommes. Que l'on juge donc maintenant quelle devoit être la ſituation du Prince dans une pareille conjoncture. Il venoit d'immoler une femme qui ne s'étoit livrée à ſon malheur que par la violence de ſa paſſion. Il croyoit Ariamite dans le même cas. C'étoit pour ſoûtenir ſa cauſe que ſon ami venoit de ſacrifier tout ce qu'il avoit de plus cher au monde. Il voyoit ce même ami preſque expirant. De-plus il étoit ſeul au milieu d'un bois, où probablement ſans un eſpece de miracle il ne pouvoit arriver perſonne. Sa généroſité ne pouvoit lui permettre de penſer de s'éloigner de ce funeſte lieu. Que faire en cette fâcheuſe extrémité? Cependant,

telle que je la repréſente, elle n'approche pas de celle où il ſe trouva preſque dans le même moment à la vûë de Primiſlas. Une des femmes de Voluſque avoit attendu à demi le projet qu'elle avoit formé & executé avec Ariamite. Elle les avoit vûë ſortir toutes les deux du Palais avec des armes étrangeres, & voulant faire ſa cour au Roy, elle l'avoit fait éveiller pour lui faire part de ce qu'elle craignoit pour les Princeſſes. Ce rapport avoit frappé l'amoureux Primiſlas; lequel ſuivi d'une partie de ſes Gardes, avoit pris à toute bride le chemin du bois de Ciprès. Quel fut ſon étonnement & ſa douleur au premier objet qui s'offrit à ſes yeux! c'étoit Ariamite d'un côté évanoüie & baignée dans ſon ſang; de l'autre, c'étoit Eglante

dans le même état, facile à reconnoître n'ayant plus de casque ; & auprès de ces deux personnes mortes ou mourantes, étoit le désespéré Prince de Dannemark, qui s'efforçoit à tâcher de rendre le sentiment à cet aimable couple. Que vois-je, s'écria le Roy ! Quel funeste spectacle se représente à mes regards ! Qui peut me retirer du trouble mortel qui m'agite ? Parlez, Olave, que dois-je penser d'un objet si effrayant ? Seroit-il possible que vous ayïez quelque part à cette sanglante catastrophe ? Ah ! Seigneur, s'écria le Prince les yeux baignez de larmes, loin de m'accabler, ne songez qu'à me plaindre ; je suis la cause innocente des malheurs dont vous êtes le témoin : mais aydez moi à sauver Ariamite, sa mere infortunée, &

la malheureuse Eglante, après quoi je vous instruirai d'un détail si funeste.

Primislas n'avoit pas besoin qu'on le sollicitât sur une chose où son cœur s'intéressoit avec tant d'ardeur. Il descendit de cheval, & avec l'aide des gens de sa suite il étancha le sang qui sortoit des blessures d'Ariamite. Cette aimable Princesse ne tarda pas à ouvrir les yeux, & les ayant promené quelque temps sur les objets qui se présentoient devant eux, elle reconnut le Roy qui s'empressoit autour d'elle avec ce tendre empressement si naturel à l'amour. Ah ! Seigneur, s'écria-t'elle d'une voix foible, si vous voulez me rendre la vie, songez à garantir celle de ma mere, & rendez-la à ma chere Eglante ; sans ces deux personnes je re-

nonce à votre généreux ſecours. Olave qui malgré ſon extrême agitation conſervoit toute ſa préſence d'eſprit, n'eut pas plûtôt entendu parler Ariamite, qu'il craignit qu'elle ne fît reconnoître dans la perſonne d'Eglante le fidéle Comte de Foix. De façon que pour éviter une découverte fatale à ſon ami, & mortel à la réputation de la Princeſſe, il prit ſur le champ la parole. Seigneur, dit-il en s'adreſſant au Roy, vous aurez ſans doute peine à pardonner à la jeune Eglante ſon combat avec Ariamite; mais j'eſpere que lorſque vous en ſçaurez les circonſtances, votre juſtice & votre clémence vous feront oublier le tort apparent de cette aimable Amazone. Tandis que le Prince parloit ainſi, on avoit apporté Voluſque en cet en-

droit, & l'on avoit travaillé avec tant de ſuccès à lui faire reprendre les ſens, qu'enfin on y étoit parvenu, auſſi-bien qu'à la feinte Eglante. Le Roy ſe trouvant pour lors dans une aſſiette un peu plus tranquille, demanda à Olave l'explication d'une avanture ſi extraordinaire. Le Prince montra à Primiſlas le billet qu'il avoit reçu de Voluſque, le croyant de Blacon : il ajoûta, qu'Eglante qui avoit été ſa plus intime amie parmi les Amazones, avoit abſolument voulu lui ſervir de ſecond: Que comme il connoiſſoit ſa valeur, & qu'outre cela, Stenos qu'il auroit employé à ce combat, étoit parti pour ſon Vaiſſeau, il s'étoit trouvé forcé d'accepter les offres de cette courageuſe fille. Le Roy, qui avoit beaucoup d'équité, ou qui vouloit

s'en acquérir la réputation pour faire oublier ſes premiers crimes, avoüa au Prince qu'il n'étoit point coupable, & qu'Eglante étoit innocente du malheur qu'elle avoit cauſée.

Pendant ce tems-là on avoit envoyé à Prague chercher les équipages de Primiſlas. Ils arriverent en peu de temps. Le Roy ſe mit dans un de ſes caroſſes avec Ariamite & Voluſque ; & le Prince Dannois, qui ne voulut point quitter ſon ami déguiſé, ſe mit dans un autre avec lui : Eſt-il de malheur pareil au mien, s'écria le jeune Gaſton, quand il ſe vit ſans témoin avec le Prince ? Mon bras criminel vient de commettre le plus horrible des forfaits, & l'on me rappelle malgré moi à la vie. Eſt-ce m'aimer, cruel Olave, que d'empêcher ma mort ? Que

puis-je eſperer, & quelle eſt votre idée chimérique ? Si la belle Ariamite meurt, pouvez-vous croire que j'aye la lâcheté de lui ſurvivre ? Si elle réchappe pour mon Rival, pourrai-je ſupporter cette vûë ſans en expirer de rage ? Je pardonne ces premiers mouvemens, lui répondit Olave, ils ſont dans l'homme : mais la réfléxion doit bientôt les bannir. Il eſt vrai que ſi la Princeſſe périt, votre ſort eſt affreux, encore faudroit-il que la raiſon vous fît triompher d'une vaine fureur ; mais ſi elle guérit, & qu'on la force d'épouſer Primiſlas, c'eſt-là où votre foibleſſe ne ſeroit plus pardonnable. Je vous l'ai déja dit, croyez-vous pouvoir détourner ce funeſte mariage ? Et quand même vous en auriez la puiſſance, vous oublieriez-vous aſſez

pour vous en prévaloir ? Non, mon cher Comte, il faut vous sacrifier entierement ; le malheureux combat dont je suis la fatale cause, va détruire pour jamais le peu d'espérance que vous pouviez conserver. Primislas ne pourra plus vous supporter au Palais, après l'état où vous avez réduite sa Maîtresse. Peut-être même commence-t'il à former quelques soupçons, ou craint-il que vous ne détourniez Ariamite de se rendre à ses vœux. En un mot, mon cher Prince, tout vous prescrit une loi dure, mais nécessaire. Livrez-vous à l'honneur qui vous en convie; fiez-vous au conseil d'un homme que votre générosité vous attache pour jamais. Ah Olave! s'écria tristement Gaston, quel temps choisissez-vous pour émouvoir les mouvemens glorieux de mon

mon ame ? Peut-être mon Ariamite expire, ne ſongeons qu'à ſon rétabliſſement. Qu'elle vive, pourſuivit-il emporté par ſon devoir, & je me rends à vos ſages avis, dût-il m'en coûter le bonheur de mes jours.

C'étoit ainſi que ces deux Princes s'entretenoient pendant le trajet qu'il y avoit à faire juſqu'à Prague. La jalouſie & l'emportement effrenée de Voluſque fournirent encore à leur entretien ; la maniere dont elle s'y étoit priſe pour ſe venger, leur fit faire de triſte réflexions ſur les malheurs que l'amour traîne à ſa ſuite. Ils arriverent enfin ; Olave conduiſit Gaſton chez lui, & l'ayant fait mettre au lit, les Chirurgiens viſiterent ſes bleſſures, & n'en jugerent aucune dangereuſe. Il n'en fut pas de même de l'in-

fortunée Voluſque, elle avoit voulu être tranſportée dans le même appartement de ſa fille. Elle y fut condamnée tout d'une voix, tandis qu'on répondit à Primiſlas de la vie de la jeune Princeſſe. L'intrépide Amazone s'apperçut facilement du funeſte jugement que l'on prononçoit contr'elle. Rien ne démentit en cette terrible occaſion ſon courage ordinaire, elle reçut ſa condamnation avec une grandeur d'ame au-deſſus de l'humain, & faiſant approcher le Roy : Seigneur, lui dit-elle, il ne me reſte que peu de temps à vivre, je ne l'employerai pas en vains regrets, la vie m'eſt ſi peu précieuſe, que ſa privation n'a pas le pouvoir de m'ébranler. Je n'ai que deux graces à demander à votre Majeſté avant ma mort : La vûë d'Olave,

& la prompte conclusion de votre mariage avec Ariamite. Elle m'entend, poursuivit-elle; qu'elle songe à executer mes dernieres volontez, je meurs contente si je la laisse heureuse. Oüi, ma fille, je vous ordonne d'épouser Primislas, ne craignez point le sort de l'infortunée Libusse; outre que l'ambition du Roy est entierement satisfaite, je le crois repentant de ses crimes, & de-plus vous êtes trop aimable, il me paroît trop amoureux pour qu'il ose jamais tremper ses mains criminelles dans votre sang innocent. Que rien ne détourne donc l'effet de l'heureux mariage que je vous propose, & faites attention pour déterminer votre devoir, & contraindre votre obéissance, que c'est une mere expirante qui vous en prescrit la loi. J'exige

même de-plus, que vous vous ſépariez d'Églante, ſes conſeils me ſont ſuſpects, & je prie le Roy d'executer ſur cela ce que j'oſe lui preſcrire. Pendant ce diſcours, la jeune Ariamite qui l'écoutoit, verſoit un torrent de larmes, la quantité de ſang qu'elle avoit perdu l'empêchoit de ſe traîner au lit de Voluſque; mais ſes ſanglots & ſes plaintes témoignoient aſſez l'excès de ſa douleur. Qu'entens-je, ma fille, s'écria la généreuſe Amazone? Votre foibleſſe éclatte, qu'eſt devenu votre courage? Il eſt vrai que vous perdez en moi la plus tendre des meres; mais réfléchiſſez, pour calmer votre peine, que je paye à la nature un tribut qu'on ne peut lui refuſer; mon combat & le bras du Prince Olave ne l'avancent que de peu de temps; je n'euſſe pû

ſupporter ſon abſence & ſon mariage, le déſeſpoir eût produit en moi l'effet que mes bleſſures y cauſent. Tranquilliſez-vous, ma chere Ariamite, la douleur où je vous vois précipite les inſtants de ma vie. C'eſt moi qui me ſuis attiré mon malheur, & cauſé le vôtre; ma funeſte jalouſie nous a entraînées dans le précipice; il eſt juſte que j'en ſois la ſeule victime. Seigneur, continua-t'elle en s'adreſſant au Roy, faites emporter Ariamite dans un autre appartement; qu'elle ne ſoit pas témoin de mes derniers ſoupirs. Adieu, ma chere fille, pourſuivit-elle, voyant que Primiſlas faiſoit executer ſa volonté. Songez quelques fois à moi; il ne fut jamais de fille plus aimée, ni qui mérita mieux de l'être. Je ne regrette la vie que par-

ceque je vous perds pour jamais. Méritez de ſi tendre ſentimens par votre déférence : Epouſez Primiſlas, je lui donne en vous un tréſor ineſtimable, dont j'eſpere qu'il connoîtra tout le prix. Adieu pour la derniere fois. Ces dernieres paroles furent à peine entenduës d'Ariamite ; on l'emportoit de l'appartement de ſa mere, & d'ailleurs ſon extrême déſeſpoir lui avoit procuré un engourdiſſement général qui ne lui laiſſoit preſque plus l'uſage des ſens.

Primiſlas dans ce moment avoit envoyé chercher le Prince Danois, ſuivant les ordres de la mourante Voluſque. Il arriva dans ſon appartement comme Ariamite en ſortoit. Le Roy le prenant par la main, le conduiſit au lit de l'Amazone. Olave, lui dit-elle d'une voix preſque

éteinte, je n'ai plus que peu d'instants à vivre, je ne les veux employer qu'à réparer mes torts auprès de vous : j'ai voulu vous arracher la vie, ma jalousie & votre prompt départ m'ont aveuglée, je reçois le salaire que j'en ai méritée, je ne m'en plains pas, votre bras m'en a puni, & vous en a vengé; accordez-m'en le pardon. Je vous ai aimé avec tant de violence, que mon sinistre projet doit être excusable à vos yeux; mon unique regret est d'y avoir exposé ma fille; quand on aime bien tendrement, ma chere Mathilde, tout semble permis. Hélas! Pourquoi vous êtes-vous découverte pour troubler mon repos? Falloit-il qu'un rayon d'espérance, & un excès d'amour me portassent à des extrêmitez indignes de mon rang? J'en rou-

gis, mais l'horreur du tombeau va réparer mes fautes. Ne m'oubliez jamais, mon cher Olave; Songez que la cauſe de mon emportement eſt trop belle pour mériter de vous un oubli fatal; goûtez dans les bras de la charmante Elde une continuelle félicité; mais réfléchiſſez quelquefois, pour en ralentir l'extrême douceur, qu'elle & vous m'avez porté le coup mortel. Voluſque ſe tut à ces paroles, la vehemence avec laquelle elle les prononçoit, avançoit ſa fin. Olave s'en apperçut, & prenant une de ſes mains qu'il arroſoit de ſes larmes : Madame, lui dit-il, plût au Ciel que vos jours dépendiſſent encore de ma reconnoiſſance & de ma tendreſſe, je vous en donnerois des preuves ſi autentiques, qu'elles auroient lieu de vous ſatisfaire; peut-être

peut-être que mon amour : Non non, Prince, interrompit l'expirante Voluſque, ceſſez de me flatter. Vous ne m'avez point trahie ſur vos ſentimens, je n'ai point lieu de me plaindre de votre déguiſement, vous m'aviez aſſez fait connoître que vous ne ſeriez jamais à moi. L'état où je me trouve ne doit point vous porter à m'abuſer ; paroiſſez ſenſible à ma mort, vous le devez ; mais ne démentez point votre caractere. Adieu, Prince, pour la derniere fois, puiſſiez-vous être éternellement heureux, & puiſſe ma mémoire ne vous être jamais odieuſe. La malheureuſe Amazone put à peine achever ces mots, elle expira un inſtant après dans les bras même d'Olave. Ce Prince dont la généroſité & le bon cœur étoient extrêmes, fut ſenſible-

ment touché à la vûë d'un ſpectacle dont il étoit l'auteur de toutes façons : Il ne put refuſer de juſtes larmes à une perſonne qui mouroit pour lui, & par lui. Primiſlas joignit ſes regrets aux ſiens, après quoi il ſe rendit auprès d'Ariamite. La mort de ſa mere qu'on vint imprudemment lui annoncer, avoit produit en elle un ſi terrible bouleverſement, que malgré la précaution des Chirurgiens, ſes bleſſures ſe rouvrirent, & ſans l'arrivée du Roy, peut-être eût-elle ſuivi de près Voluſque. Mais l'amoureux Monarque s'étant approché de ſon lit, s'apperçut de ſon état & y fit promptement remedier.

Tandis qu'on s'y employoit avec ardeur, le généreux Olave ſe rendit chez lui, & s'informant avec le Comte de Foix,

il lui redit exactement ce qui venoit de se passer au Palais. Gaston ne put s'empêcher de se montrer sensible à la fin déplorable de la susceptible Amazone. Voilà, s'écria le Prince de Dannemark, les effets dangereux d'une trop funeste passion. Que l'amour est puissant, & que le cœur est foible ! C'est bien à nous à faire de si judicieuses réfléxions, lui répondit Gaston, en voulant détourner le Prince de ces tristes idées, vous que la feinte mort de l'aimable Elde a presque conduit au tombeau, & moi que la seule image de perdre Ariamite désespere ? Tous vains que sont les reproches que nous pouvons nous faire, lui répliqua Olave, pouvons-nous les refuser à notre raison ? Ah ! je ne m'apperçois que trop, interrompit Gaston, que malgré tout

ce qu'elle me ſuggere pour arracher de mon cœur une inutile paſſion, rien ne peut la ſurmonter ? Cette auſtere raiſon qui me rappelle à chaque jour vos ſages conſeils, ne m'en fait connoître que l'utilité, ſans me donner la force de les ſuivre. Il n'eſt pourtant plus temps de balancer, mon cher Gaſton, lui répliqua Olave, vous êtes ſans eſpérances ; votre éloignement eſt déterminé, Voluſque s'en eſt expliquée, & Primiſlas y ſouſcrit ; il m'en a parlé comme d'une choſe réſoluë, auſſi-bien que de la loi que la ſuperbe Amazone a preſcrit à la Princeſſe de l'épouſer. Vous ne pouvez enfreindre l'un & l'autre, un ordre ſi ſolemnel, ſans vous deshonnorer à jamais ; perdez pour toûjours un eſpoir frivole. Partons pour le Danemark, éloignez-vous d'une Cour

où vous ne pouvez presque plus demeurer sans vous faire reconnoître : Allez chercher ailleurs que dans cette terre ingrate, la gloire qui vous attend, & le bonheur qui vous est dû. Est-il de véritables félicitez, éloigné de ce qu'on aime, s'écria le tendre Gaston ? Il en est une solide & durable, répondit Olave, qui consiste dans la pureté du cœur & dans la droiture des sentimens ; l'honneur est préférable à la vie, & doit l'être par conséquent à tout ce qui peut servir à la rendre mépriſable. Ah, mon cher Olave, reprit le Comte de Foix, que vous parlez bien en homme prêt à posseder l'objet de vos plus tendres vœux ! Qu'il est facile de mépriser la tempête quand un calme heureux est prêt de nous conduire au port ! Mais hélas ! faites-vous réflexion

qu'on me ſoupçonne ; qu'il faut partir, & quel doit être le déſeſpoir d'un Amant aimé qui ſe voit contraint d'abandonner ce qu'il adore ? Je le comprends ſans peine, interrompit le ſevere Prince de Dannemark : mais je ſcai en même-temps que la vertu dans un ame bien née, ne doit rien trouver qui lui réſiſte. Plus l'amour eſt violent, plus le triomphe en eſt beau ; l'indolent n'a point de gloire à céder au premier mouvement qui l'agite, ſon tempérament l'entraîne. L'impétueux au contraire, mérite, en ſe ſurmontant, il ſe combat, il ſe ſubjugue, pour ainſi dire, lui-même, la victoire eſt parfaite, & ſa gloire eſt extrême. Vous êtes dans ce cas, mon cher Comte, laiſſez agir votre vertu, & je réponds du ſuccès. Stenos, que le Prince

avoit envoyé chercher, arriva dans cet instant, & rompit une conversation utile au Comte de Foix. Il ne laissa pas d'en tirer tout le fruit que son aimable ami en esperoit. Gaston, en qui l'honneur étoit héréditaire, fit pendant cette nuit de si salutaires réfléxions sur les prudents avis du jeune Olave, & sur la nécessité indispensable où il étoit de s'éloigner, qu'il ne douta presque plus de son triomphe. Pendant qu'il y travailloit, & qu'il tyrannisoit ses sentimens avec tant d'empire, Stenos qui couchoit dans la chambre du Prince Danois, s'efforçoit de lui faire comprendre le tort que son retardement pourroit lui causer. Mais Olave, après lui avoir fait confidence de tout ce qui concernoit Gaston, lui fit entendre affirmativement, qu'il ne pou-

voit se résoudre à l'abandonner après l'obligation qu'il lui avoit. Ce généreux Prince préféroit le bonheur & l'intérêt de son ami aux vaines grandeurs qui l'attendoient en Dannemark. Stenos ne pouvoit s'empêcher d'approuver de si nobles sentimens: mais ils étoient si contraires à son amour & à ses espérances, qu'il ne pouvoit se persuader sans peine, que la générosité pût l'emporter sur de si pressans motifs. Il en fut cependant convaincu.

Olave se détermina à ne point quitter Prague, qu'il n'eût vû la guérison certaine du corps & du cœur de son ami. Il avoit peu de temps à attendre, ce noble projet eut un issu digne de lui. Dès le lendemain le Comte de Foix dont les blessures étoient légeres, avoüa à son ami, que

ſes judicieux conſeils avoient germé dans ſon ame, & qu'après un rude combat il ſe trouvoit en état de les ſuivre : Qu'il ne pouvoit toutefois s'éloigner d'Ariamite, ſans joüir encore du plaiſir de ſa vûë : Qu'il falloit enfin qu'il allât lui dire un éternel adieu, & recevoir de ſa bouche ſon dernier arrêt. Olave fut embarraſſé à cette propoſition. Comme il cherchoit en lui-même le moyen de ſatisfaire ſon ami, le hazard ſembla concourir à l'accompliſſement des deſirs du jeune Comte. Nantore parut dans ſon appartement, elle y étoit envoyée par la Princeſſe, pour preſcrire à Gaſton une abſence où ſa propre ſageſſe & les ordres de ſa mere l'avoient déja déterminé. Je conſens à ce que la Divine Ariamite exige, s'écria l'amoureux Comte : Je ſens

que la mort me fera bien-tôt perdre la mémoire d'une si funeste séparation ; mais je la dois au repos & à la vertu de ma Princesse. Dites-lui donc, ma chere Nantore, que je vais prendre avec Olave le chemin du Dannemark ; mais que du moins ma soumission & l'horrible violence que je me fais, m'attirent d'elle une derniere complaisance : Que cette adorable Princesse permette que j'aille à ses pieds lui jurer une fidélité inviolable : Qu'elle souffre qu'un éternel adieu lui fasse connoître l'excès de mon désespoir. Que lui demandez-vous, mon cher Comte, interrompit Nantore ? Est-il en sa puissance d'executer votre volonté, & peut-être la sienne ? Outre qu'elle est si blessée qu'elle ne peut sortir de son lit, Primislas s'expliqua hier sur

votre compte ; & quoiqu'il vous excuſe ſur votre combat, il défend expreſſément que vous rentriïez au Palais, fondé ſur les ordres de Voluſque. D'ailleurs, il ne quitte preſque plus la Princeſſe, ou lorſqu'il y eſt forcé, ce ſont des gens qui dépendent de lui, qui la veillent continuellement, & qui ſçavent ce qu'il a preſcrit à votre ſujet. Dieu juſte ! s'écria Gaſton, je ne la verrai donc plus ! Quel fatal redoublement à mon déſeſpoir ! Ne vous y livrez point, mon cher Gaſton, interrompit le Prince Danois, je me flatte de pouvoir vous procurer la vûë d'Ariamite. Je vais trouver le Roy. Je lui ferai entendre, que touché d'une juſte reconnoiſſance pour vous, je vous conduis en Dannemark, où je prétends vous procurer un établiſſement con-

ſidérable, en cas que la fortune ſe déclare en ma faveur : mais qu'avant de vous éloigner & de me ſuivre, vous ſouhaitez avec empreſſement d'obtenir la permiſſion de dire adieu à la Princeſſe, & lui demander l'oubli des maux que vous lui avez cauſez innocemment. Ah, mon cher Olave, s'écria tranſporté l'amoureux Gaſton, vous me rendez la vie ; partez, executez cet obligeant projet, le bonheur que vous m'allez procurer eſt ſans doute le plus ſenſible dont je puiſſe jamais vous être redevable. Vous, Nantore, pourſuivit-il, retournez auprès d'Ariamite ; avertiſſez-la de cette entrevûë, & dites-lui, que ſoumis à ſes ordres ſouverains, je cours à la mort, où ſa ſevere vertu & ma propre raiſon me condamnent. Après ce diſcours, l'Ama-

zone quitta les deux Princes, & fut rendre compte de sa commission à sa belle parente.

Pour Olave, voulant tenir parole à Gaston, il vola au Palais de Primislas, où il lui redit exactement ce qu'ils avoient projettez au sujet de la feinte Eglante. Le Roy fit d'abord quelques difficultez avant d'y souscrire : Mais la véritable estime qu'il avoit pour le Prince Danois, le fit condescendre à ses desirs. Il fut donc arrêté, que le lendemain Olave, qui n'osoit pas paroître aux regards de la jeune Ariamite, comme étant l'instrument fatal de la mort de Volusque, conduiroit Eglante au Palais, & que Primislas, après en avoir obtenu la permission de la Princesse même, la feroit conduire dans son appartement pour la derniere fois de sa vie,

puiſqu'Olave devoit s'embarquer le jour d'après. Les choſes ainſi réſoluës, le Prince retourna chez lui, & paſſa le reſte de la journée avec l'aimable Gaſton, dont la ſanté étoit preſque déja entierement rétablie. (Que les amans ſont extraordinaires dans leurs idées) ! Quoique le lendemain approchât le terme d'une éternelle ſéparation, la douceur de revoir Ariamite cauſoit au Comte de Foix une impatience qui lui fit trouver cette journée d'une longueur inſuportable. Elle finit enfin auſſi-bien que la nuit qui lui avoit ſuccedé, & fit renaître le jour où le tendre Gaſton alloit ſe ſatifaire. Il fut conduit au Palais à l'heure indiquée par ſon propre Rival. Primiſlas le reçut avec bonté; après avoir plaint ſon infortune, & lui avoir dit aſſez obligeam-

ment qu'il étoit fâché de l'éloigner d'Ariamite, il lui donna un Diamant de grand prix, que Gaſton fut contraint de recevoir pour ne pas ſe rendre ſuſpect; enſuite il le fit conduire auprès de la Princeſſe, tandis qu'il reſtoit avec Olave. Le Comte de Foix ſe voyant ſeul avec ſa Divine Maîtreſſe, (ſes femmes s'étant éloignées par reſpect) il ſe mit à genoux auprès de ſon lit, & prenant une de ſes mains qu'il baiſoit avec tranſport : C'en eſt donc fait, Madame, dit-il, je vais vous perdre pour jamais : je dois renoncer à l'unique eſpérance qui faiſoit le bonheur de ma vie. Hélas, quelle eſt mon infortune! En concevez-vous bien, ma belle Princeſſe, toute l'amertume? Je n'ai qu'à juger de ſon horreur, par celle dont je ſuis accablée moi-même, lui répondit la charmante

Amazone ; mon cœur en eſt ſi cruellement frappé, que l'idée de la mort récente de ma mere s'en efface preſque de mon ſouvenir, & que toute la force de mon eſprit peut à peine ſe contenir dans les bornes que le devoir lui preſcrit. Mais enfin il le faut, mon cher Prince ; quand même notre foibleſſe triompheroit de notre raiſon, nous n'en ſommes plus les maîtres ; les ordres preſſants de l'infortunée Voluſque doivent déterminer ma volonté, & donnent ſur moi à Primiſlas un empire abſolu. Faiſons-nous donc un effort digne de notre vertu, mon cher Comte ; allez chercher la gloire à laquelle votre naiſſance & le deſtin ſemblent vous appeller, & ſongez pour adoucir l'horreur d'un Arrêt ſi funeſte, que ſi Ariamite pouvoit diſpoſer d'elle ſans

bleſſer

ſon honneur, elle borneroit ſon ambition à paſſer ſes jours avec ſon aimable Gaſton. Eh, de grace, ma Divine Amazone, s'écria l'amoureux Prince, faites-moi moins ſentir tout ce que je perds en vous perdant. Hélas ! quelle eſt la bizarrerie de mon ſort ! je ſuis contraint d'abandonner tout ce qui m'attachoit à la vie. Où courrai-je, grand Dieu ! Où mon déſeſpoir va-t'il me conduire ? O mort, viens promptement tarir la ſource des maux où le devoir me précipite. Quoi ! je ne verrai plus le ſeul objet pour lequel je reſpire ? Mon heureux Rival va joüir d'un bien qui n'étoit reſervé qu'à ma tendreſſe ? Deſtin impitoyable, avec quelle rigueur accables-tu deux cœurs que l'amour avoit unis par des liens ſi tendres ! Ne vous abandonnez point à votre dou-

leur, mon cher Amant, interrompit la Princesse; ménagez-la pour épargner la mienne; partez, éloignez-vous; mais croyez, si cette idée peut en quelque sorte soulager des maux que je partage, qu'Ariamite, malgré son devoir, songera éternellement à son aimable Comte, & que sans doute elle l'aimera jusqu'à son dernier soupir.

Pendant que ces deux Amans par de tendres discours soulageoient leur cœurs en exprimant leurs pensées, Primislas ennuyé d'une trop longue conversation, entra dans l'appartement d'Ariamite, malgré les efforts du Prince de Dannemark. Eglante, dit-il en s'adressant au Comte, votre indiscrétion est extrême, après avoir réduit la Princesse dans l'état où vous la voyez, cherchez-vous à l'aggraver par l'at-

tendriſſement où votre départ la jette ? Allez, continua-t'il, vous devez être ſatisfaite de la douleur qu'elle a de votre ſéparation ; ménagez ſa ſanté, & rejoignez le Prince Olave qui vous attend. Gaſton, qui ſans doute dans une autre ſituation n'eût pas ſouffert patiemment ce diſcours hautin de ſon Rival, fut contraint d'obéïr par rapport à la Princeſſe. Leurs yeux ſe parlerent pour la derniere fois : Que ne ſe dirent-ils pas dans ce muet langage ! Enfin le Comte de Foix s'éloigna, & vint retrouver ſon ami. Puis-je dépeindre ſa ſituation ? Olave en fut ſi touché, qu'il l'entraîna chez lui, pour lui laiſſer la liberté de donner paſſage aux ſanglots qui l'étouffoient. Jamais regrets ne furent ſi tendres ; jamais plaintes ne furent ſi touchantes. La nuit s'étant

passée dans les larmes & les soupirs du côté de Gaston, & dans les remontrances & les consolations de celui d'Olave, il fallut partir, & rejoindre Stenos qui attendoit impatiemment son Prince. Il ne l'eût pas plûtôt reçu dans son Vaisseau, accompagné de l'immobile Comte de Foix, qui n'avoit pas voulu quitter son habit d'Amazone, que faisant lever les ancres ils se livrerent à un vent favorable qui leur fit bien-tôt perdre de vûë les côtes de Boheme.

Je ne prétends point ennuyer mon Lecteur par le récit de la conversation des deux Princes pendant la route; on s'imagine facilement quel sujet en étoit la matiere. Je dois passer aux événemens qui composent le corps de mon Histoire. Aussi, pour les suivre avec exactitude, je di-

rai que le troiſiéme jour de leur navigation le Vaiſſeau d'Olave ſe vit attaquer par celui d'un Corſaire de Fez. Le combat fut long & ſanglant, les deux Princes y firent des prodiges de valeur, ſecondez vaillamment par le brave Stenos. Mais s'ils contraignirent le Pirate d'abandonner la victoire, & de fuir honteuſement, le malheur de l'infortuné Gaſton empoiſonna cette mémorable journée. Ce téméraire Comte, qui après la perte qu'il venoit de faire, ne cherchoit qu'à mourir, avoit fait pendant le combat des efforts plus qu'humains; mais voyant que la réſiſtance du Corſaire étoit extrême, il avoit eu l'imprudence, étant à l'abordage, de ſauter dans le Vaiſſeau Ennemi, où ſon bras s'étoit immolé plus d'une victime. Le Pirate s'étant

apperçu de son désavantage, avoit fait arracher les crampons qui le tenoient attaché au Vaisseau du Duc, & sans donner le temps à Gaston de rejoindre Olave, il s'étoit éloigné à pleines voiles d'un si dangereux adversaire. Le Prince de Dannemark, dans la chaleur du combat, ne s'étoit point apperçu de la valeureuse témérité de son ami ; aussi, après la fuite du Pirate, il le fit chercher inutilement, & ne douta pas qu'il n'eût été abîmé dans les flots comme plusieurs autres des siens. Le Prince fut au désespoir d'un si cruel accident ; il aimoit Gaston par inclination & par reconnoissance, & se croyant la cause, quoiqu'innocente, de son malheur, il se montroit inconsolable d'une perte qu'il jugeoit ne pouvoir être jamais réparée. Envain

Stenos cherchoit-il à le consoler par l'espérance de rejoindre bien-tôt la Princesse de Flandre, & de pouvoir remonter sur le Trône de Kanut. (Les traits qui partent d'une sincere & véritable amitié, s'ils n'ont pas le brillant de l'amour, du moins en ont-ils plus de solidité, surtout quand l'estime les a fait naître) Olave le prouva avec une véritable constance. Il arriva sur les côtes de Dannemark, où Stenos fut agréablement surpris d'apprendre que tous les Danois reconnoissoient le Frere de Kanut pour leur Roy légitime. La cause de ce changement venoit moins d'un repentir, que d'un trait de la grace; le Ciel avoit exaucé les dernieres vœux de leur infortuné Monarque. Blacon avoit été si sensiblement frappé de la fermeté de son Roy,

des juſtes reproches qu'il lui avoit faits, & des ſouhaits avantageux qu'il avoit adreſſez au Ciel pour ſa converſion, que, comme je l'ai déja dit, il s'embarqua ſur le champ, ſans que pour lors l'on pût comprendre quel étoit ſon deſſein: mais quelque temps après il fut d'écouvert par un Manifeſte qu'il envoya à Coppenhague. Il y expoſoit, que repentant de ſes crimes, il alloit chercher dans une ſainte pénitence, les moyens les plus efficaces pour appaiſer la colere du Souverain Juge de la Terre & des Cieux; qu'il demandoit humblement pardon à tous les Danois, témoins de ſes attentats, des mauvais exemples, & de la révolte où il les avoit portez; qu'il les exhortoit de l'imiter dans ſon repentir, de reconnoître le Duc Olave pour leur Roy,

& de tâcher d'obtenir de la bonté de ce Prince par leur prompte obéïſſance, l'oubli de leur faute & de la ſienne. Ce Manifeſte autentiquement publié, avoit produit ſur le cœur des Rebelles un effet ſurprenant, chacun reconnut ſon crime, & s'efforça de le réparer. On ſçut que Blacon s'étoit enfermé dans un Monaſtere, où ſa vie humble, repentante & retirée devoit lui attirer la miſericorde du Ciel. Les Grands de Dannemark, à cette Nouvelle, avoient envoyez un Vaiſſeau en Boheme annoncer cet heureux changement au Prince; mais il en étoit déja parti avec le fidele Stenos, quand leur Députation y arriva.

Les choſes étant en cet état, il eſt facile d'imaginer quelle fut la réception que les Dannois firent à leur nouveau Roy;

on ſçut en peu de temps qu'il étoit débarqué à Gottorp. La Nobleſſe & le Clergé, ſuivis d'une multitude innombrable de peuples, s'y rendirent en foule. Là, après une Harangue étudiée, où on lui demandoit une Amniſtie générale en faveur du zele qu'on lui promettoit, on le conduiſit en triomphe à Coppenhague, où il fut reçu & ſacré avec toute la pompe imaginable. La Princeſſe de Flandre fut tirée de ſon Monaſtere, pour être placée ſur le Trône de Dannemark. Que de félicitez ! Qui auroit pû penſer qu'après tant de bonheurs imprévus, le nouveau Roy eût eu encore quelques choſes à ſouhaiter. Cependant l'image de Gaſton lui revenoit ſans ceſſe dans l'eſprit ; envain cherchoit-on à l'en diſtraire, l'amour & les Grandeurs ne

pouvoient alterer la veritable amitié. Je ne puis m'en étonner : (quand l'eſtime & la reconnoiſſance nous donnent un véritable ami, peut-on oublier jamais la perte d'un bien ſi cher & ſi rare ?) La charmante Elde, malgré tout ſon amour & ſes tendres carreſſes ne pouvoit arracher du cœur de ſon Amant couronné, la mémoire du Comte de Foix. Cependant Olave ne fut pas plûtôt affermi ſur le Trône, qu'il récompenſa par mille nouveaux bienfaits la vertu & la fidélité de Stenos. Jamais Sujet ne les avoit mieux mérité : Auſſi, malgré l'envie ſi naturelle parmi les Courtiſans, chacun vit ſa faveur ſans jalouſie, d'autant mieux que le jeune Monarque le mit bien-tôt en état de faire connoître ſa capacité & les heureux talens qu'il avoit reçu du

Ciel. Mais c'eſt aſſez m'étendre ſur ce ſujet, qui n'eſt pas du principal de mon Hiſtoire. Retournons un moment à la Cour de Boheme, pour ne plus m'interrompre ſur la ſuite de ma narration.

Primiſlas après le départ d'Olave, ſçut ſi bien profiter auprès d'Ariamite des dernieres volontez de Voluſque, que cette jeune Princeſſe, après ſa guériſon, lui laiſſa entrevoir qu'à la fin de ſon deüil elle pourroit s'y ſoumettre. Cette demie-aſſurance enchanta le Roy de Boheme ; mais peut-être eût-il encore eu bien des difficultez à ſurmonter avant l'accompliſſement de ſon bonheur, ſans la nouvelle qui arriva bien-tôt après à la Cour, de la mort d'Eglante. Olave avoit fait partir un Envoyé de Coppenhague pour inſtruire Primiſlas

de ſon heureux avenement à la Couronne. Ce Député étoit en même temps chargé de lui apprendre la fin tragique de l'Amazone traveſtie. Quelle nouvelle fatale pour la tendre Ariamite ! Jamais douleur ne fut égale à la ſienne ; ſans les conſeils de la ſage Nantore elle y auroit ſuccombé. Mais enfin cette prudente fille ſçut ſi bien profiter de l'aſcendant que l'âge & la confiance lui donnoient ſur ſon aimable parente, qu'elle parvint à moderer ſon déſeſpoir. Elle lui fit aiſément comprendre, qu'il falloit ſurtout le cacher à Primiſlas, qui le démêleroit ſans peine ſi elle le laiſſoit paroître dans toute ſon étenduë ; qu'il partoit plûtôt de l'amour que de la ſimple amitié. Que dirai-je ? Enfin le temps & la raiſon ſeconderent ſi bien les

judicieuſes remontrances de la prudente Nantore, que ſi la belle Ariamite ne put jamais oublier ſon Amant qu'en perdant la vie, dumoins ſe vit-elle en état d'aller à l'Autel comme une victime infortunée, ſe lier à Primiſlas d'un nœud indiſſolube. Mais ce noble effort avoit ſi cruellement forcé ſon inclination, que ſon tempérament ne tarda pas à s'en reſſentir. Après avoir donné au Roy un ſucceſſeur à la Couronne de Boheme, elle expira, & laiſſa à ſon Epoux & à tout le Royaume un exemple de vertu & de fidélité. Je crains que mon Lecteur ne murmure de la longueur du temps que j'ai été ſans l'informer du ſort de Gertrude. Qu'il conſidere que l'ordre de mon récit exigeoit que je commençaſſe par Gaſton. Je ne pouvois traiter les

deux Hiſtoires en même temps, ſans y mettre des interruptions fatiguantes. Je vais maintenant ſatisfaire ſon impatience ; & dans la Seconde Partie que je lui préſente, il va trouver des traits qui l'intéreſſeront, à ce que j'eſpere.

Fin du Tome premier.

Universitas
BIBLIOTHECA

A.E

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The L
University
Date